



# LES ÉCHOS DE VIMY

Exposition commémorative  
JUSQU'AU 18 MARS 2018

[lacitydelle.qc.ca](http://lacitydelle.qc.ca)

Visite guidée de la Citadelle  
incluse avec l'entrée  
aux expositions

Gratuit pour les  
10 ans et moins

Stationnement  
gratuit  
espaces limités



Musée Royal 22<sup>e</sup> Régiment  
LA CITADELLE DE QUÉBEC



RADIO  
CLASSIQUE  
QUÉBEC 92.7  
LE MEILLEUR DE QUÉBEC

[RADIOCLASSIQUE.CA](http://RADIOCLASSIQUE.CA)

MUSÉE  
DU  
FJORD

Quand  
la généalogie  
devient  
un jeu



Découvrez les origines et l'histoire  
des Québécois à travers les branches  
de BALSAC.

[www.museedufjord.com/jeu-genealogie-quebec](http://www.museedufjord.com/jeu-genealogie-quebec)



# SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 132 | Hiver 2018

## PERSONNAGES MÉCONNUS ET FAITS INÉDITS SOUS LE REGARD DE JEUNES HISTORIENS



MOT DE PRÉSENTATION **3**

*par Sophie Imbeault, Marie-Ève Ouellet, Hélène Quimper*

DU VOYAGE AU VOYAGEUR : THOMAS VERCHÈRES **4**

DE BOUCHERVILLE AUX PAYS D'EN HAUT

*par Anna Ménard*

CLAUDE-HENRI GRIGNON. L'INCLASSABLE ANARCHISTE **8**

DE DROITE (1936-1939)

*par Ghyslain Hotte*

### RUBRIQUES

LA DÉNAZIFICATION DES PRISONNIERS DE GUERRE **12**

ALLEMANDS : L'EXPÉRIENCE AU CAMP 45 DE SOREL (1945-1946)

*par Jean-Michel Turcotte*

DES PATRIOTES AUX FELQUISTES : NATIONALISME ET **15**

IDENTITÉS À TRAVERS LE DISCOURS

*par Sabrina Gaudreault*

AFFIRMER L'IDENTITÉ AMÉRINDIENNE **19**

JULES SIOUI ET LA NORTH AMERICAN

INDIAN NATION (1943-1945)

*par Cassandre Roy Rainville*

GUERRE FRANCO-IROQUOISE DANS LA VALLÉE **23**

DU SAINT-LAURENT : RÉACTIONS ET STRATÉGIES

MILITAIRES (1689-1696)

*par Jérémie L. St-Louis*

PIERRE-HENRI BOUCHY, PÉDAGOGUE LIBÉRAL **27**

DANS UN QUÉBEC ULTRAMONTAIN

*par Emmanuel Bernier*

ANCÊTRES **31**

Les recensements, une source à exploiter

DE PRÈS ET DE LOIN **33**

PARCOURS HISTORIQUES

L'acquisition des connaissances géographiques par les Britanniques au cours de la guerre de Sept Ans  
Seconde partie : le territoire, d'après le projet de Murray

PATRIMOINE **35**

La conversion au catholicisme de la famille Holmes

MÉDAILLES **37**

Les médailles de l'Université Laval (1<sup>re</sup> partie)

L'ŒIL AMÉRICAIN **38**

Luc Bureau, le géographe-poète

PLACE AUX LIVRES **40**

LIVRES REÇUS **46**

AU MUSÉE NATIONAL **47**

DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

William Brymner en Irlande

MÉDIAS DE L'HISTOIRE **49**

NOUVELLES **50**

JE ME SOUVIENS **51**

Il y a 150 ans, la Confédération  
Octobre, novembre et décembre  
d'une année comme les autres

À VOTRE AGENDA **53**





Frances Anne Hopkins. *Voyageurs at Dawn* / *Voyageurs à l'aube*, 1871, huile sur toile, 73, 7 X 151, 1 cm, signé et daté. (Bibliothèque et Archives Canada, C.002773).

Frances Anne Hopkins (née le 2 février 1838 et décédée le 5 mars 1919) est une artiste peintre anglaise. Fille du capitaine de marine Frederick William Beechey, elle épouse Edward Hopkins, fonctionnaire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en 1858. Frances Anne Hopkins accompagne son mari dans ses voyages à travers l'Amérique du Nord sauvage. Ils voyagent alors d'un poste de traite à un autre en canoë. Lors de ces expéditions, elle immortalise en peinture la vie quotidienne de la traite des fourrures. Ses peintures les plus célèbres montrent des voyageurs souvent en

train de naviguer à travers le Canada-Uni, la terre de Rupert et le territoire du Nord-Ouest.

En 1870, Hopkins retourne au Royaume-Uni et elle y reste jusqu'à sa mort en 1919. De nos jours, plusieurs de ses peintures font partie de la collection de Bibliothèque et Archives Canada. En 1988, un timbre est émis avec une de ses peintures et sa photographie en médaillon.

([https://fr.wikipedia.org/wiki/Frances\\_Anne\\_Hopkins](https://fr.wikipedia.org/wiki/Frances_Anne_Hopkins)).

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

**Conseil d'administration :** Yves Beaugard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

**Directeur :** Yves Beaugard.

**Comité de rédaction :** Yves Beaugard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Brigitte Violette.

**Comité consultatif :** Marie-José des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

**Révision des textes :** Marie Chabot.

**Publicité et promotion :** Pluri Congrès inc. (450 671-9111).

**Secrétariat et comptabilité :** Josée Alain.

**Service des abonnements :** Josée Alain.

**Conseiller juridique :** Dave Tremblay.

**Collaboratrices et collaborateurs :** Yves Beaugard, Mario Béland, Emmanuel Bernier, Johannie Cantin, Isabelle Charron, Jean-Nicolas de Surmont, François Droüin, Sabrina Gaudreault, Ghyslaine Hotte, Pascal Huot, Sophie Imbeault, Yves Laberge, Jérémie L. St-Louis, Anna Ménard, Marie-Ève Ouellet, Serge Palascio, Hélène Quimper, Denis Racine, Cassandre Roy Drainville, Jacques Saint-Pierre, Sylvie Tremblay, Alex Tremblay Lamarche, Jean-Michel Turcotte.

**Graphisme :** Michaud design.

**Impression :** Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

*CAP-AUX-DIAMANTS* remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

**Dépôt légal :** Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/ISBN 978-2-924353-21-9 (PDF). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

**Date de parution :** décembre 2017.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, Éruditor.org.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) [www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca).

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction. Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

**Correspondance :**

*CAP-AUX-DIAMANTS*

C.P. 26, Haute-Ville,  
Québec (Québec) G1R 4M8

**Administration :** 418 656-5040

**Publicité :** 418 656-5040

**Courriel :** [revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca](mailto:revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca)

**Site Internet :** [www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)

**Distribution :** Messageries Dynamiques.

**Abonnements :** 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

Patrimoine  
canadien Canadian  
Heritage

VILLE DE  
QUÉBEC



Les trois membres du jury : Hélène Quimper, Sophie Imbeault et Marie-Ève Ouellet. (Photo : Yves Beauregard).

Que ce soit sous forme de monographie ou d'article, le texte représente pour l'historien et l'historienne une essentielle prise de parole publique qui sera au cœur de sa carrière. Alors, quand ce sont des étudiants à la maîtrise et au doctorat qui participent en grand nombre à un concours, c'est le signe d'une profession qui sera en santé. Ils ont déjà compris, avant même leur entrée sur le marché du travail, l'importance de communiquer leurs recherches au public. Pour cette 4<sup>e</sup> édition, le concours d'écriture d'histoire de *Cap-aux-Diamants* a reçu 21 textes de 13 étudiants et de 8 étudiantes à la maîtrise et au doctorat, provenant de 7 universités.

Un concours est un temps d'arrêt intéressant. Il ouvre une fenêtre sur les

intérêts et les sujets de recherche de la relève, leur utilisation de l'historiographie récente ou encore la diversité des angles de traitement d'un sujet. Il témoigne aussi du dynamisme de certains professeurs engagés dans la création d'une véritable communauté.

L'histoire est une science qui gagne à s'ouvrir aux autres disciplines. Le jury a ainsi été heureux de constater l'apport de la littérature et de l'histoire de l'art, entre autres, aux textes des concurrents et de voir que des domaines comme l'histoire des idées, l'histoire judiciaire et l'histoire seigneuriale connaissent une période florissante qu'il souhaite voir perdurer. Le jury a relevé l'attrait des grandes périodes, comme la Nouvelle-France et la Révolution tranquille, un retour aux grands événements, comme

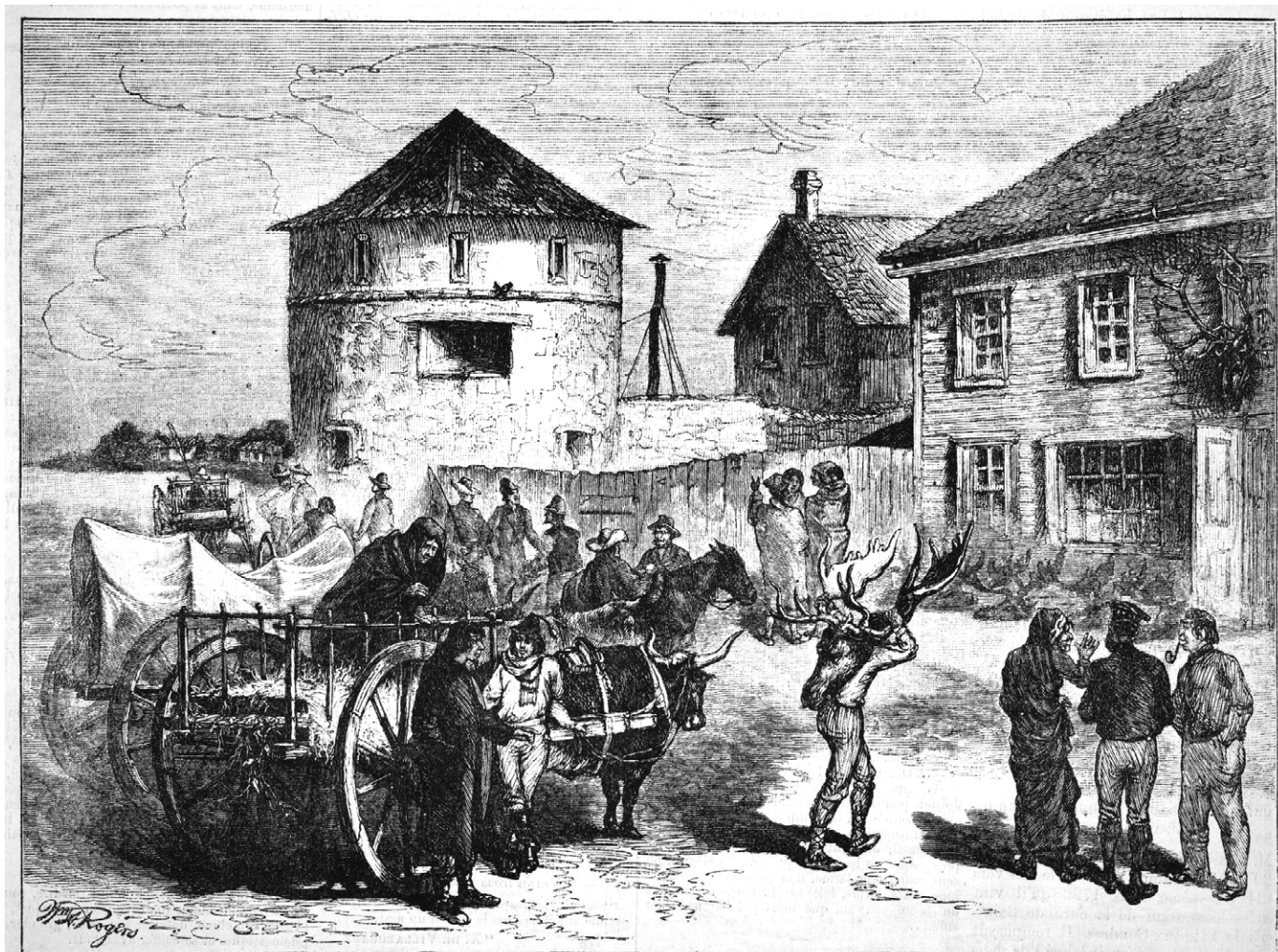
les guerres, et un intérêt salubre pour les groupes qui se retrouvent trop souvent dans l'angle mort de notre histoire, en particulier les Amérindiens et les femmes. Les textes reçus démontrent enfin que les étudiants ne confinent pas leurs recherches aux grandes villes ou encore à la vallée du Saint-Laurent, mais qu'ils sont ouverts sur l'Amérique.

La science historique au Québec a définitivement un avenir brillant devant elle. Les trois historiennes qui composaient le présent jury en sont persuadées après ce qu'elles ont lu. Nos félicitations aux concurrents et aux gagnants.

**Sophie Imbeault**  
**Marie-Ève Ouellet**  
**Hélène Quimper**

# DU VOYAGE AU VOYAGEUR

## THOMAS VERCHÈRES DE BOUCHERVILLE AUX PAYS D'EN HAUT



Winnipeg, poste de traite au fort Garry (Bibliothèque et Archives nationales du Québec).

par Anna Ménard

La figure héroïque du voyageur du commerce des fourrures incarnée par le robuste et joyeux engagé canadien-français parsème l'imaginaire romantique de l'Ouest, largement façonné par les récits pionniers des traiteurs de fourrure (Lemire, 1993; Rajotte, 1996). Particulièrement abondants après

la Conquête, durant la période d'apogée du commerce, très peu d'écrits sont cependant laissés par des Canadiens français, qui occupent rarement des postes de responsabilité et sont généralement moins lettrés que leurs supérieurs britanniques. Dans ce qui n'est plus la Nouvelle-France et ce qui n'est

pas encore le Québec, seuls six journaux écrits en français sont connus à ce jour, œuvre de commis canadiens-français voyageant dans l'Ouest américain et canadien à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Brouillette, 1979). Les voyages dont il est question ici sont d'une nature bien spécifique, puisque effectués dans

le cadre de fonctions officielles : l'engagement dans le commerce des fourrures. Ils donnent lieu à deux types de récits : ceux résultant d'une commande et ceux relevant d'une initiative spontanée, des journaux personnels. Leurs auteurs ne sont pas des voyageurs au sens romantique du terme, encore moins des écrivains. L'acte d'écriture confère toutefois au traiteur de fourrures le statut d'« auteur ». C'est notamment le cas de Thomas-René-Verchères Boucher de Boucherville (1784-1857), fils du seigneur René-Amable Boucher de Boucherville et descendant de Pierre Boucher. Commis pour le compte de la Nouvelle Compagnie du Nord-Ouest, ou Compagnie XY, à Montréal, il est envoyé durant l'hiver 1803-1804 au fort Dauphin, au nord du lac Winnipeg, dans l'actuel Manitoba. Son voyage fait l'objet d'un journal rédigé en 1847 à l'attention de ses proches et publié à Montréal en 1901 par le *Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*.

## UN RICHE CONTENU

Au-delà de la vocation documentaire traditionnelle rattachée à un discours de type géographique ou anthropologique, le récit de voyage semble exprimer un désir de plaire allant de pair avec une ambition parfois clairement autobiographique (Rajotte, 2000). Le recours à des procédés littéraires empruntés à l'épopée ou au roman tend à faire du voyageur un héros, d'autant que l'objet du journal, le voyage, représente une mise à l'épreuve tant physique que morale. L'Ouest de la traite des fourrures est en effet caractérisé par la rudesse des conditions de vie, dans un univers fortement masculinisé (Podruchny, 2009). Le journal, dans une relation ambiguë entre public et privé, est à la fois le lieu de la mise en scène de soi et de la confession, offrant ainsi une porte d'accès privilégié au monde des voyageurs. Verchères en fournit un exemple particulièrement riche. À travers l'expression de l'intime et des émotions, se dessine un portrait

de l'homme de l'Ouest à contre-courant du stéréotype habituel du viril payeur. Si l'écriture du corps éprouvé constitue souvent le premier lieu de l'expression de la douleur et de la vulnérabilité, cette dernière se retrouve également dans les aveux de doute ou de faiblesse

au milieu d'eux dans cette fragile embarcation, pour faire un voyage de près de six cent lieues, alors seulement je commençai à réfléchir sur la folie qui m'était venue de partir pour un tel voyage. Puis la perspective d'un engagement de sept ans, sans espoir de venir sécher



L'expédition d'Assiniboine et de Saskatchewan. Portage d'un canot et des bagages. Anonyme, 1858, (Musée McCord).

consignés dans les journaux. Le journal, compagnon de voyage, est en effet pour le voyageur l'endroit de l'épanchement et de l'intime. La mise en scène des sentiments peut alors passer par le récit des larmes, à commencer par celles causées par la séparation avec la famille. Ces scènes ouvrent fréquemment les récits personnels des jeunes engagés qui s'apprêtent à effectuer leur premier voyage. Il s'agit souvent d'une première séparation avec les parents, conférant à leur récit une tonalité dramatique particulièrement présente dans le journal de Verchères. À bord du canot quittant Lachine pour Grand Portage, il déplore son engagement et ses conséquences :

« Moi, jeune homme de dix-huit ans n'ayant jamais laissé la maison paternelle pour aucun long voyage, ne connaissant aucunement le jargon presque barbare des voyageurs, leurs coutumes, leurs manières de vivre, et me trouvant seul

les larmes de ma pauvre mère que mon départ inconsidéré avait fait couler, me chagrinait au possible. La nature et le courage se livraient en moi de rudes combats, et le dernier allait me manquer, lorsque, d'une voix sonore, le "gouvernail" entonna la joyeuse chanson : "Où irons-nous ce soir coucher la ridonnaie? Où irons-nous ce soir coucher?" J'allais répondre : "A la maison accoutumée la ridonnée", mais je ne le pus pas, les larmes me suffoquaient, car, au lieu d'un bon lit dans une maison chaude et confortable, ce n'était plus qu'une tente au toit de toile et un lit sur la terre nue... » (Verchères, 1901, p. 2-3)

C'est d'ordinaire une fois que le navire a levé l'ancre, que le canot a pris les flots, et que la distance devient tangible, que le voyageur mesure les implications de son départ et le chemin qui le sépare du familial. Confrontés à un environnement social et culturel inconnu, marqués par

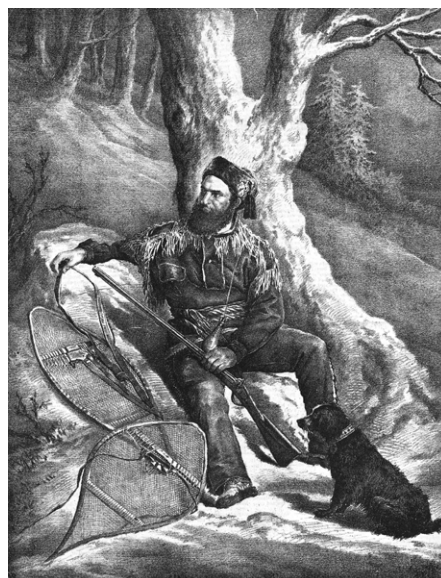
les conditions difficiles de la vie à bord, de nombreux voyageurs évoquent le dépaysement. Verchères, à son arrivée à Grand Portage, ne peut à nouveau retenir ses larmes à la pensée de sa famille : « Après avoir réfléchi un peu sur mon triste sort et avoir versé à la dérobée, une larme au sujet de mon éloignement de mes chers parents, je me mis en devoir de faire débarquer ma cassette et mon lit. » (Verchères, 1901, p. 7) La nostalgie du foyer familial revient régulièrement dans le journal du jeune Verchères, et pendant qu'il erre seul dans les bois lors d'une mission de traite, il se prend à regretter de s'être lancé dans une telle aventure : « En outre, l'idée de la maison paternelle, "home", se mit à me hanter d'une manière peu propre à me réjouir et reconforter. Pourquoi avais-je voulu me mettre dans une telle position? Que j'avais été étourdi! » (Verchères, 1901, p. 18) Froid, faim, fatigue, le voyage du commerce des fourrures est indissociable des conditions extrêmes et de l'isolement, faisant ressentir plus encore l'éloignement du foyer. Malgré la robustesse attendue des traiteurs de fourrures, le quotidien apparaît donc émaillé de moments de doutes et de regrets, volontiers partagés dans leur journal.

Dans ce nouveau cadre de vie qui entoure le voyageur, marqué par la promiscuité et les difficultés, se tissent cependant des liens d'amitié. Les conditions de vie et de travail dans l'Ouest mènent par ailleurs à la proximité entre Amérindiens et Blancs, occasion là aussi de créer des liens. Verchères évoque par exemple avec plaisir son séjour d'un mois parmi les Anishinabes, qu'il fit en raison d'une blessure à la jambe. Louant leur bonté et leur générosité, il avoue qu'il aurait « beaucoup aimé de parler Sauvage pendant [s]on séjour parmi eux » et précise que leurs démonstrations d'amitié au moment de son départ ne le laissèrent pas indifférent : « Je pris congé de mes amis, qui me virent partir avec chagrin, et me l'exprimèrent à leur manière. Je me sentis réellement tou-

ché. » (Verchères, 1901, p. 21) Le journal est aussi l'occasion pour le voyageur de confier son ressenti quant à des événements qui le touchent personnellement, livrant ainsi, à travers l'expression des sentiments et des émotions, une part d'intime.

## ÉTATS D'ÂME

Par ailleurs, le journal, sorte d'interlocuteur fictif, permet de coucher sur le papier incertitudes et questionnements, et offre l'occasion d'un dialogue avec soi-même. Apparaissent ainsi plusieurs



Frs. Mercier, voyageur canadien, Montréal, *Canadian Illustrated News*, 1871 (BAnQ).

manifestations de dialogue intérieur dont Verchères nous fournit le meilleur exemple. Au moment où il remet sa démission en raison de douleurs récurrentes qu'il éprouve à la jambe, ne supportant plus la dureté des conditions de vie, il craint pour son honneur :

« Il s'éleva en moi soudain un grand combat auquel j'eus mille peines à mettre fin.

Qu'allait-on dire de moi en me voyant revenir sitôt? C'était la poltronnerie, le manque de courage, bien sûr, qui m'avaient empêché de pousser plus loin dans l'accomplissement de mon devoir! Les périls et les privations

m'avaient effrayé, et j'avais dû succomber à la crainte de les envisager plus longtemps. J'avais en ma possession ce certificat qui témoignait de la cause qui m'obligeait forcément de quitter le service de la Compagnie, mais ce mal de jambes pouvait bien être, malgré tout un simple prétexte. Bien vrai, j'endurais durant et après les marches qu'il me fallait nécessairement faire, des souffrances inouïes, mais qui le constatait et l'affirmait, sinon moi-même, seul! Si je montrais un peu plus de constance et de fermeté ces douleurs disparaîtraient, peut-être? Je devrais persister encore un peu plus longtemps! Ma réputation allait souffrir énormément de cette démarche inconsidérée de ma part! Je fus plusieurs nuits toutes entières en proie à ce véritable délire. » (Verchères, 1901, p. 32)

Alternant interrogations et exclamations afin d'exprimer le doute qui l'habite, Verchères offre lui-même questions et réponses, dans un débat intérieur particulièrement dynamique. Il y anticipe les potentielles critiques ou moqueries qui pourraient lui être faites face à l'échec de son engagement, tentant de démontrer son intégrité et son sens du devoir en justifiant son départ.

L'étude des journaux personnels permet d'éclairer la dimension humaine d'un quotidien professionnel marqué par l'isolement, l'éloignement du familial, mais aussi la proximité excessive avec les autres engagés, qui font du journal un lieu privilégié pour l'expression de soi. À la vulnérabilité du corps s'ajoute celle de l'âme, mise à l'épreuve dans ces conditions. L'expression des sentiments, notamment du chagrin, du manque, du regret ou du doute, constitue un aveu de fragilité qui contraste avec l'idéal dominant d'endurance, de bravoure et de virilité traditionnellement associé au traiteur de fourrure et à l'image d'Épinal du coureur de bois (Podruchny, 2013). En outre, ces journaux résultant de la mise en forme de notes prises durant le voyage, il apparaît que l'auteur et l'éditeur ont choisi de garder ces éléments

pour la publication, créant ainsi une illusion de l'intime permettant d'établir une certaine proximité avec son lecteur. Le récit s'éloigne alors de plus en plus de sa visée documentaire, la dimension personnelle répondant à une volonté de

du monde et de soi constitués d'allers et de retours entre la mise en scène du personnage public, collectif, intégré dans un *nous* englobant, et celle de l'individu, le *je* intime, dans la dialectique public/privé qui caractérise le journal. Celui-

sonnelle permet cependant d'approcher le collectif et, ce faisant, une voix parmi tant d'autres vient en partie combler le silence d'une masse d'engagés qui n'a pas laissé de trace au-delà des registres.



Nouvelle carte du Haut et Bas-Canada par John Cary, graveur, Londres, 1807 (BAnQ). (plus particulièrement pour la région des lacs Supérieur et Winnipeg).

légitimation, et surtout de séduction. Elle peut ainsi venir pallier les potentielles faiblesses documentaires, par exemple lorsque les informations contenues ne sont plus inédites ou incontournables. Parce que ces territoires, les nations rencontrées ou les rouages du commerce ont été plusieurs fois décrits, particulièrement au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle où les récits de voyage abondent, il se peut que l'aspect informatif ne constitue pas la pertinence première du journal. L'introduction de l'intime permet d'accentuer l'intérêt de ce type de document où la dimension personnelle fait office de marqueur de différenciation, rendant le récit singulier. L'expression de l'intime amène à considérer ces journaux comme forme d'égo-documents, récits

ci apparaît semblable à une scène de théâtre où le voyageur, auteur et narrateur, se raconte et se met en scène dans un monde à la fois hostile et enchanteur, non sans lien avec une nouvelle forme d'écriture romantique qui se distingue par l'expression personnelle de la sensibilité. À la fois marqué par l'empreinte ancienne de la littérature viatique et par l'influence du nouveau romantisme venu d'Europe, le journal de Thomas Verchères se révèle particulièrement représentatif des changements amorcés dans la littérature de voyage canadienne-française du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Face à un journal si riche se pose cependant la question de la représentativité, Verchères étant issu d'un milieu particulièrement lettré et privilégié. Son récit d'une expérience per-

**Anna Ménard est diplômée en histoire moderne et contemporaine. Cet article est tiré de son mémoire de maîtrise réalisé en codirection avec l'Université de Montréal et l'Université Jean-Jaurès de Toulouse, « Le journal de voyage entre récit du monde et récit de soi. Pratiques d'écriture des traiteurs de fourrures canadiens-français, 1780-1850 ».**

#### Pour en savoir plus :

Benoît Brouillette. *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846*. Montréal, Fides, 1979 (1939, 2<sup>e</sup> éd.), 242 p.

Maurice Lemire. *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec, 1764-1867*. Montréal, L'Hexagone, 1993, 280 p.

Carolyn Podruchny. *Les voyageurs et leur monde : voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 405 p.

« Robustes et rapides, avec des épouses bien vêtues : mieux comprendre la masculinité des voyageurs canadiens-français et métis dans l'univers de la traite des fourrures en Amérique du Nord », dans Luc Côté, Dennis Combet, Gilles Lesage (éd.), *De Pierre-Esprit Radisson à Louis Riel : voyageurs et Métis*. Winnipeg, Presses Universitaires de Saint-Boniface, 2013, 330 p.

Pierre Rajotte. « Les récits de voyage dans l'Ouest canadien : une présentation » et « Référents culturels et récits de voyage dans le Nord-Ouest canadien à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n° 1, 1996, p. 1-6 et 67-94.

« Le récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle : une pratique de l'intime », *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 1 (2000), p. 15-37.

Thomas Verchères de Boucherville. « Journal de M. Thomas Verchères de Boucherville. Ses voyages aux Pays d'en Haut », *The Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*, 3<sup>rd</sup> series, vol. 3, n° 1-4, Montréal, 1901, p. 1-167.

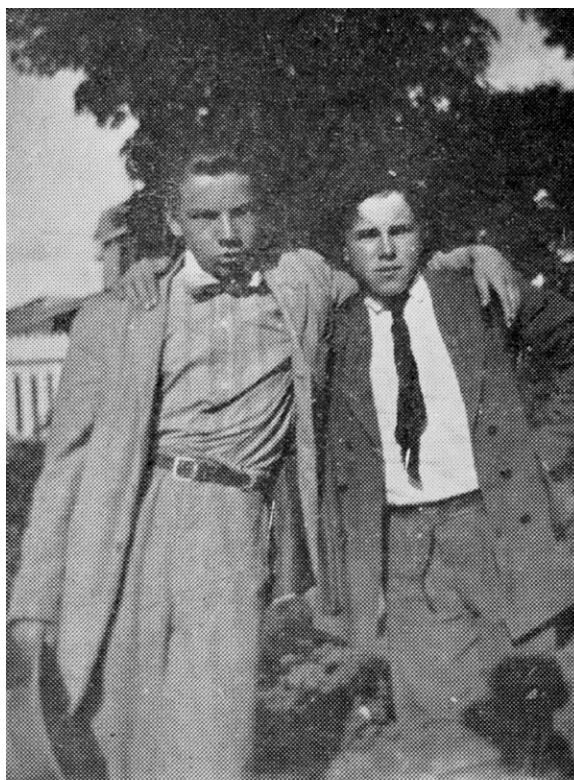
# CLAUDE-HENRI GRIGNON

## L'INCLASSABLE ANARCHISTE DE DROITE (1936-1939)

par Ghyslain Hotte

Depuis quelques années, les recherches en histoire des idées sur les penseurs « inclassables » de droite comme de gauche se font de plus en plus nombreuses au Québec. Ainsi, la présente étude cherche à illustrer la diversité des courants de pensée dits « minoritaires » en explorant le discours idéologique de Claude-Henri Grignon (1894-1976), auteur prolifique et pamphlétaire redoutable originaire de Sainte-Adèle dans les Laurentides. Par conséquent, ce texte se penche sur le cas particulier de Grignon – Valdombre – en qui nous voyons un anarchiste de droite. Nous nous intéressons tout spécialement aux idées fortes ainsi qu'aux notions fondamentales de l'anarcho-droitisme grignonien durant les années 1930.

Dans l'ensemble, la plupart des chercheurs qui ont étudié la pensée de Grignon l'ont généralement fait de façon superficielle. Bernard Doucet, par exemple, a soulevé son « fascisme latent », tandis que d'autres, dont Bernard Proulx, l'ont plutôt appréhendé comme un libéral marginal, un agriculturiste ou encore comme un représentant de l'idéologie de conservation. Pierre Rouxel, dans sa thèse de doctorat consacré à l'œuvre polémique de Grignon, a plutôt été interpellé par le « Moi » hypertrophié grignonien. Dans « Victor Barbeau, anarchiste de droite », l'historien des idées, Pierre Trépanier, juge quant à lui que l'étude du « Moi »



Claude-Henri Grignon (à droite) et son camarade de collègue Louis Francoeur (à gauche) en 1910, à l'âge de quinze ans, dans le jardin de la résidence familiale à Sainte-Adèle. (Claude-Henri Grignon, « Louis Francoeur, toujours vivant », *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Quatrième série, n° 11, avril-mai 1941, p. 348-415.)

anarcho-droitiste est une clé indispensable en histoire intellectuelle. En d'autres mots, l'anarcho-droitisme nous permettrait de comprendre le discours de certains penseurs énigmatiques du Québec, tels qu'Olivar Asselin (1874-1937), Jules Fournier (1884-1918), Victor Barbeau (1894-1994) et, bien entendu, Grignon.

L'anarcho-droitisme tire son origine de la littérature française. Il s'agit d'avan-

tagée que d'une doctrine structurée. Dans son livre sur *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, François Richard définit l'anarcho-droitisme comme une « révolte individuelle qui s'exprime au nom de principes aristocratiques et qui peut aller jusqu'au refus de toute autorité instituée. » Sans ligne de parti et dépourvue de programme, l'anarcho-droitisme regrouperait des idéologues issus d'horizons intellectuels variés, dont Léon Bloy (1846-1917), Georges Bernanos (1888-1948) et Léon Daudet (1867-1942), mais partageant tous, à divers degrés, une posture polémique analogue exprimée par le refus de la démocratie, la haine des intellectuels, la révolte constitutive, un Moi au-dessus de tout (c'est-à-dire un individualisme forcené), l'aristocratie (considéré à la fois comme un traditionalisme et un anti-égalitarisme) et, finalement, la chasse à l'absolu.

Bien que l'anarcho-droitisme soit essentiellement une sensibilité intellectuelle française, il exista également au Québec, au début du XX<sup>e</sup> siècle, une incarnation de ce courant avec ses idées propres, ses débats propres et ses enjeux particuliers. En effet, nous pensons que l'anarcho-droitisme grignonien procéda à partir de considérations idéologiques proprement canadiennes-françaises, puisant ainsi à trois grandes sources intellectuelles : un libéralisme « rouge », voire un libertarisme, un



Claude-Henri Grignon (1894-1976), critique littéraire, romancier et pamphlétaire dans son grenier de Sainte-Adèle vers les années 1930. (Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 338 p.)

catholicisme ultramontain et, pour finir, un anti-égalitarisme assumé, inspiré de la conception élitiste de la société qui avait été celle des nationalistes traditionalistes canadiens-français. À notre avis, l'anarcho-droitisme est le point cardinal où se croisent ces trois composantes. Nous pensons également que le parcours intellectuel quelque peu atypique de Grignon, par exemple sa formation autodidacte ou bien son incarcération quelques mois à la prison de Bordeaux en 1932, expliquerait encore une fois l'étrangeté de sa pensée. Sans compter que le répertoire très varié des écrivains anarcho-droitistes français, tels que Bloy, Daudet et Bernanos, avait séduit Grignon très jeune.

Ce texte s'appuie sur les écrits publics de Grignon. Nous avons parcouru tous les numéros des *Pamphlets de Valdombre* parus entre 1936 et 1939, que Grignon rédigea dans la jeune quarantaine et dans lesquels il signait, en ces années de crise, des critiques littéraires mordantes et des chroniques politiques qui ne manquaient pas de piquant. Nous avons également épluché tous ses romans : *Le secret de Lindbergh* (1928), *Un homme et*

*son péché* (1933) et *Le déserteur et autres récits de la terre* (1934).

Comme on le devine, l'anarcho-droitiste condamne la dimension collective de la démocratie parlementaire : pouvoir de la majorité, système de parti et représentation parlementaire. Chez Grignon, le refus de la démocratie s'est révélé par une vive opposition à la souveraineté populaire et à la règle majoritaire, qu'il qualifiait de véritable « horreur ». Pour lui, la démocratie parlementaire étouffait l'individu au profit de « l'autorité abâtardie du nombre. » Par exemple, au lendemain de la convention du Parti libéral du Québec de juin 1938, Grignon indiquait dans ses *Pamphlets* : « Je vous demande un peu ce que le peuple connaît de la politique et de la valeur des hommes? Si on laissait aux masses l'entière liberté du choix d'un chef, infailliblement, on élirait un hâbleur, un avaleur de sabre, un fort en gueule. »

« retours d'Europe », carriériste ou acoquiné au pouvoir en place. D'après lui, « ces parasites de la société », qu'incarneraient les intellectuels, échouaient à leur mission de guide et de maître à penser, emprisonnant plutôt le peuple dans la pensée unique. Commentant l'ouvrage *Pour nous grandir* de Victor Barbeau, Grignon soulignait en juin 1937 : « S'il y a si peu de vivants parmi le pauvre peuple canadien-français, c'est précisément parce que des [...] intellectuels n'ont pas rempli leur devoir et qu'au lieu de foncer sur les cancre et les porcs [...] ils les ont toujours épargnés. » Quelque peu jaloux du succès des autres, Grignon prenait un malin plaisir à démolir les auteurs à succès. Prenons le cas de l'historien Robert Rumilly, que Grignon taxait de « biographe en gros, ancien vendeur de corsets et de pantalons pour dames [...] ». Et le pamphlétaire d'ajouter : « M. Rumilly possède le rare



Claude-Henri Grignon devant sa maison de Sainte-Adèle près du lac Rond, possiblement durant les années 1930 (Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 338 p.)

La haine des intellectuels anarcho-droitiste porte des coups très durs aux intellectuels diplômés ou attitrés. Se dépeignant lui-même comme un autodidacte « rustaud » n'ayant pas terminé son cours classique, Grignon s'attaquait à la figure de l'intellectuel rat de bibliothèque,

talent et infiniment précieux d'écrire des ouvrages volumineux avec les pensées des autres. C'est un copiste et un compilateur de grand génie. »

Devoir intellectuel, la révolte constitutive est une critique généralisée contre les institutions politiques et culturelles

qui encadrent la société. Celles-ci sont alors accusées d'étouffer l'originalité des individus ainsi que la liberté de création. Frôlant l'anarchisme, la révolte constitu-

canadienne-française du temps. C'est également en anarcho-droitiste que Grignon pensait l'avènement de la modernité technique et matérielle

retrouvez un apôtre, un passionné, un esclave de l'individualisme. Je n'ai jamais su marcher en troupe. [...] Je n'aime pas la compagnie des oies. » Précisons que la liberté d'expression, que Grignon s'octroyait sans peine, était une notion fondamentale dans sa hiérarchie des valeurs. Toutefois, à ses yeux, la liberté ne s'acquerrait qu'au prix de gestes concrets, soit par la plume du pamphlétaire ou par la possession du sol par le paysan. Fidèle à son idée de ne pas à se poser en chef d'« école », Grignon affirmait dans ses *Pamphlets* de décembre 1937 : « Je n'ai rien du dictateur », puis il ajoutait d'emblée : « J'estime la liberté individuelle un bien trop précieux pour venir imposer mes doctrines et mes opinions. » En dépit de ses attaques verbales contre ses adversaires, Grignon mena un rude combat pour la liberté de chacun. C'est avec conviction qu'il écrivait, en février 1937, en réaction à la fermeture du journal *La Province* de Paul Guoin, chef de l'Action libérale nationale (ALN) : « On peut ne pas partager toutes ses opinions. [...] Mais parce que [...] je suis essentiellement un journaliste d'opposition, j'adore la presse individuelle et je suis prêt à défendre tout journal libre, même s'il ne pense pas comme moi [...] »

Du Moi au-dessus de tout jaillirait l'aristocratie. D'emblée, l'aristocratie est un traditionalisme. L'anarcho-droitiste cultive la nostalgie du passé, nostalgie qui se réfère généralement à un ordre collectif révolu. Chez Grignon, le passé symbolisait un univers idéalisé : « Un passé que je place au-dessus de tout », avait-il coutume de dire. À cet effet, il indiquait en décembre 1937 : « Le passé! Mais c'est toute ma vie, à moi. [...]. Ce passé-là, c'est ma seule ligne de conduite. » Grignon, à l'instar des anarcho-droitistes français, dont Bloy et Daudet, fut également fasciné par la monarchie absolue française, formulant en octobre 1938 : « Je garde une horreur des dictatures. Je ne goûte pas beaucoup non plus les régimes démocratiques. [...] J'eusse souhaité vivre à



Mur du grenier de Claude-Henri Grignon sur lequel trônaient de nombreuses photographies, dont celles d'Olivar Asselin, polémiste et journaliste nationaliste, de son père, le docteur Wilfrid Grignon, et de Charles Maurras, chef du mouvement d'Action française. (Claude-Henri Grignon. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 338 p.)

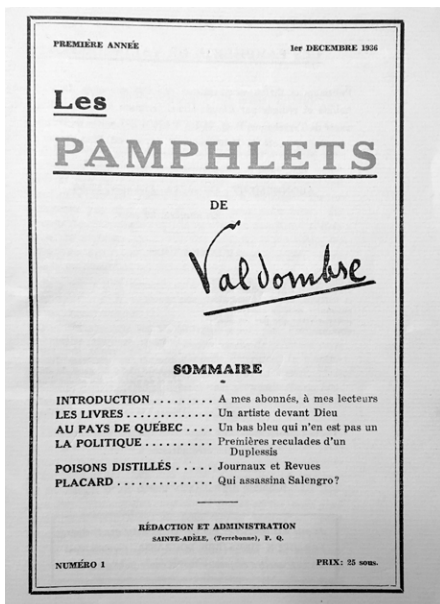
tive s'attaque aussi à toutes les formes de vie habituelles, telles que les excès de la modernité et de la société de consommation. La révolte constitutive est vivement ressentie sous la plume de Grignon. S'élevant contre l'uniformisation de la classe intellectuelle québécoise, il remarquait en octobre 1937 : « Ici, au pays de Québec, où les bacheliers sont fabriqués en série [...], il paraît inutile de fonder un journalisme personnel [...] et palpitant d'idées originales. N'espérez rien. C'est le cliché, la rhétorique apprise par cœur [et] les lieux communs. »

Nous recensons également dans le roman *Un homme et son péché*, que Grignon rédigea au plus creux de la crise, alors qu'il était lui-même aux prises avec de sérieux problèmes financiers, le ton de la révolte anarcho-droitiste dirigé contre l'argent-Dieu et l'argent-roi. Authentique pamphlet contre l'argent, *Un homme et son péché* se révèle être l'une des critiques les plus intenses de l'argent qui se trouve dans la littérature

comme une déchéance sociale, s'opposant, du coup, à la modernisation des techniques agricoles de même qu'aux politiques d'électrification rurale. Tel un châtement divin, les Canadiens français devaient payer, estimait-il, pour leur engouement pour les inventions modernes, déclarant en juillet 1939 : « On a placé le modernisme au-dessus de tout, au-dessus du passé et de l'ordre. Le modernisme a inventé de "magnifiques" engins de guerre qui détruiront le modernisme. [...]. Les plaisirs du sang se lavent dans le sang [...]. Dieu est juste. »

Repère intellectuel et psychologique, le Moi au-dessus de tout est un individualisme excessif. Le « Je » authentique se trouve au cœur même de la littérature des anarcho-droitistes. Pour Grignon, « un auteur [...] se transporte et se traduit dans son œuvre. Il n'écrit que pour parler de soi [...]. C'est l'expression de son "moi" [...]. » Individualiste dans l'âme, Grignon écrivait en octobre 1938 : « Vous me

l'époque des laborieuses monarchies françaises, celle d'un Louis XI, d'un François 1<sup>er</sup>, par exemple. » Nous interprétons cela comme un fantasme utopique, un anarchisme monarchique bercé par le désir de reconstituer les fondements d'une société mythique.



Le numéro 1 des *Pamphlets de Valdombre*, brochures mensuelles rédigées par Claude-Henri Grignon de 1936 à 1943 et dans lesquelles il signait des critiques littéraires et des chroniques politiques.

Anti-égalitaire, l'anarcho-droitiste pense que le peuple est majoritairement insuffisant. Ce dernier ne prêche pas pour autant l'instauration d'une élite de classe ou d'intérêts particuliers, mais bien la création d'une méritocratie de l'intelligence constituée « d'hommes supérieurs », selon la formule de Grignon. C'est avec mépris qu'il écrivait en 1928 dans *Le secret de Lindbergh* : « La société est aveugle, hésitante, blasée, passive, peureuse. » Même son de cloche au lendemain du discours de l'abbé Lionel Groulx au Deuxième Congrès de la langue française au Canada, en juillet 1937, où Grignon commentait sur un ton pessimiste : « Le Canadien français sera toujours plus friand des petites vues, des modes américaines, de la musique de jazz, de journaux illustrés et cochons et d'engueulades politiques plutôt que de lecture d'ouvrages sérieux et ins-

tructifs. » Néanmoins, selon Grignon, la société canadienne-française, aussi exécration soit-elle, pouvait générer des « hommes supérieurs », jaloux de leur liberté et de leur « Moi » intérieur. Cet idéal est présent chez quelques personnages de Grignon, notamment le draveur Alexis Labranche ou encore l'aviateur Charles Lindbergh.

Finalement, la chasse à l'absolu est un idéal excessif dans lequel l'anarcho-droitiste investit tous ses efforts. La quête de l'absolu revêt deux composantes dans la pensée de Grignon : un absolu catholique et un absolu paysan. À ce titre, Grignon déclarait en décembre 1936 dans l'Introduction de ses *Pamphlets* : « Il n'y a qu'une façon de reconquérir nos droits chez nous et de reprendre notre liberté : c'est par la possession du sol et par le maintien sur le sol de la paysannerie canadienne-française. J'ajoute que notre salut politique réside tout entier dans notre foi et dans la pratique de la religion catholique. »

Cela nous amène à parler de l'absolu paysan. Grignon contemplait en effet la terre comme la solution miracle aux maux engendrés par la crise. Penseur d'absolu, le pamphlétaire souhaitait que tous les Canadiens français puissent retourner à la terre, précisant sa pensée en août 1938 : « Remarquez que s'il n'en dépendait que de ma volonté je souhaiterais voir tous les Canadiens français paysans, pas autre chose. Vous direz que je suis absolu. Je suis un absolu. Puis après? » Considérée comme l'élément fondamental de la survivance des Canadiens français, la terre régularisait l'ordre social, l'épargne, et comme mentionné précédemment, concédait la liberté à son possesseur : « Le monde organisé sort de la terre; le monde organisé sort de la paysannerie, affirmait le pamphlétaire en mai 1937. [...] Le pain engendra l'épargne ou le grenier. Puis, ce fut le bien-être, l'indépendance, la liberté [...] »

Pour conclure, c'est pour mieux comprendre la pensée de Grignon que nous l'avons rattaché à une sensibilité intel-

lectuelle qui trouve son noyau d'origine en France, mais qui possède également une structure idéologique canadienne-française. Ainsi, nous avons montré que sa pensée correspondait aux grandes caractéristiques de l'anarcho-droitisme. En limitant notre exposé au pamphlétaire laurentien, nous avons cependant passé sous silence d'autres figures de proue de l'anarchisme de droite, en particulier Asselin, Fournier et Barbeau. Il serait intéressant, pensons-nous, de pouvoir un jour mettre en rapport l'œuvre écrite de Grignon avec celle d'autres anarcho-droitistes. Cette proposition vise pour l'essentiel à introduire la notion de l'anarcho-droitisme dans l'historiographie québécoise. De ce texte voué au discours idéologique de Grignon, tout spécialement durant les années 1930, nous espérons ouvrir sur un chantier encore plus considérable en histoire intellectuelle. Nous concluons ici sur un champ à défricher dans le domaine de l'histoire des idées.

### Ghyslain Hotte est candidat au doctorat à l'Université d'Ottawa.

#### Pour en savoir plus :

**Sources primaires :**

Claude-Henri Grignon. *Un homme et son péché*. Outremont, Stanké, 2002. 236 p.

Claude-Henri Grignon. « À mes abonnés, à mes lecteurs ». *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Première année, n° 1 (décembre 1936), p. 3-4.

Claude-Henri Grignon. « Un beau congrès ou le bilan de nos misères ». *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Première année, n° 8, (juillet 1937), p. 312-313.

Claude-Henri Grignon. « L'homme n'aime plus la terre ». *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. Première année, n° 6, (mai 1937), p. 246.

**Sources secondaires :**

François Richard. *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France, 1988. 241 p.

Pierre Trépanier. « Victor Barbeau, anarchiste de droite ». *Les Cahiers des Dix*, n° 59 (2005), p. 55-87.

# LA DÉNAZIFICATION DES PRISONNIERS DE GUERRE ALLEMANDS

## L'EXPÉRIENCE AU CAMP 45 DE SOREL (1945-1946)

par Jean-Michel Turcotte

Le 29 juin 1940, après une longue et périlleuse traversée de l'Atlantique Nord, le *Duchess of York* accosta à Québec en provenance de Liverpool en Angleterre avec à son bord 2 647 passagers, dont 535 soldats de l'armée allemande. Ce fut le premier transfert de prisonniers de guerre allemands entre la Grande-Bretagne et le Canada. Au cours des cinq années suivantes, le Canada en détiendra plus de 34 000 pour le compte de son allié britannique, sans compter les internés civils d'origines germaniques.

Malgré l'ampleur de ces opérations, la détention des militaires allemands au Canada durant la Seconde Guerre mondiale demeure un aspect méconnu de la participation canadienne au conflit. Pourtant, le Canada obtint une position cruciale parmi les Alliés en raison de son implication active dans la captivité des prisonniers de guerre. De plus, les Canadiens entreprirent plusieurs projets expérimentaux à l'endroit des captifs allemands, notamment un programme de dénazification (ou rééducation), bien que cela fut interdit par la Convention de Genève de 1929 relative à la détention de guerre. Les autorités britanniques, canadiennes et américaines tentèrent donc secrètement, à partir de 1944, de dénazifier ces « soldats d'Hitler ». À la suite de la reddition de l'Allemagne, en mai 1945, les puissances alliées intensifièrent leurs efforts en ce sens. Dans ce contexte, le gouvernement canadien ouvrit le camp 45 à Sorel. Entre juin 1945 et avril 1946, ce site servit de laboratoire pour un programme avancé de rééducation. Non seulement on y forma



En l'absence de photographies du camp 45 de Sorel, voici des images du camp 42 de Sherbrooke. Prisonniers allemands au camp 42, 23 novembre 1945. Sur l'écriteau rédigé en allemand : « Permission de sortir, mais seulement avec l'uniforme de prisonnier de guerre ». (Bibliothèque et Archives Canada/PA-163788).

des individus susceptibles d'assister les autorités alliées dans la reconstruction de l'Allemagne, mais on y produisit aussi du matériel pour les programmes rééducatifs établis dans les autres camps au Canada, aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Ces trois pays coopèrent largement dans leurs tentatives de dénazification respectives et l'expérience acquise au camp de Sorel se retrouva au centre d'un mouvement international de rééducation.

### ENVISAGER LA DÉNAZIFICATION DES SOLDATS ALLEMANDS

Entre 1940 et 1943, des milliers de prisonniers allemands se retrouvèrent en détention en Amérique du Nord. Rapidement, les autorités canadiennes, britanniques et américaines furent informées de la présence de « nazis fanatiques » parmi les détenus. Ces fanatiques exerçaient une influence néfaste sur les codétenus qui adoptaient une position défaitiste ou qui collaboraient avec les autorités alliées. Aggressions physiques,

meurtres et surtout menaces de représailles à l'endroit des familles en Allemagne constituèrent les stratagèmes employés par les éléments extrémistes. Face aux diverses manifestations du nazisme parmi la population captive, les dirigeants à Londres et à Washington commencèrent à se questionner sur l'endoctrinement idéologique des soldats allemands et sur le rôle de ces individus dans la future Allemagne.

Le sujet prit une tout autre dimension au printemps 1944 lorsque le service de renseignement britannique fut informé que l'Union soviétique avait entrepris de « dénazifier » les officiers allemands avec un programme idéologique communiste. Alarmés par la possibilité d'une éventuelle présence de militaires pro-Moscou en Allemagne, Ottawa, Londres et Washington décidèrent de mettre sur pied un programme d'orientation politique. L'objectif fut d'enseigner aux soldats allemands les valeurs démocratiques pour ainsi contrer le militarisme et la propagande nazie présents chez les détenus, mais aussi pour éviter que

ceux-ci adhèrent au communisme à leur retour en Allemagne.

### INTENSIFICATION DES EFFORTS

À l'automne 1944, avec la fin imminente du conflit, les autorités alliées décidèrent d'accentuer l'entreprise de rééducation afin de dénazifier un maximum de prisonniers allemands. Bien que chaque pays fut pleinement responsable de ses politiques de détention, les Canadiens, les Américains et les Britanniques échangèrent largement au sujet des procédures employées pour identifier les éléments extrémistes et classer les prisonniers, selon leur degré d'adhérence au nazisme, entre fanatiques, modérés et antinazis. Ces échanges d'informations visèrent à optimiser la ségrégation des détenus et donc, à faciliter l'identification des individus susceptibles de collaborer. Sur ce point, l'expérience canadienne s'avéra centrale en raison de nombreux renseignements fournis par Ottawa à partir de l'observation des détenus depuis 1940. Par ailleurs, les Alliés se consultèrent au sujet du contenu du matériel éducatif soumis aux détenus : livres, films, cours d'histoire et séminaires politiques. Ce matériel avait pour objectif de déconstruire l'interprétation « nazie » de l'histoire et de la société allemande. Le Canada adopta un programme de rééducation fortement inspiré du modèle américain. Ce dernier était basé sur le principe de l'apprentissage par la pratique (*learning by doing*), qui incluait des activités éducatives diverses, mais aussi l'accès à des emplois à l'extérieur des camps où les prisonniers pouvaient « observer » la société civile. L'objectif principal fut de permettre aux captifs de développer librement leur propre opinion sur la démocratie. De l'autre côté de l'Atlantique, le programme britannique, considéré comme plus dispendieux et ambitieux par les experts canadiens, reposa sur une approche dite « sociale ». Celle-ci privilégia diverses activités de discussion pour une catégorie ciblée de détenus, ainsi que des évaluations psy-

chologiques pour identifier les antinazis. À la suite de la reddition de l'Allemagne, en mai 1945, la rééducation s'intensifia avant le rapatriement des captifs. Il fut décidé d'isoler les prisonniers récalcitrants, de remplacer les chefs de camp jugés « pronazis » par des officiers pro-alliés et d'interdire tous les symboles du régime hitlérien. Parallèlement, les Alliés mirent sur pied un projet commun visant la formation d'un groupe de captifs pour assister les autorités d'occupation en Allemagne dans la gestion et l'administration d'après-guerre. Dans ce but, les autorités canadiennes ouvrirent, à l'été 1945, le camp 45 à Sorel. Ce dernier fut construit d'après le modèle des installations américaines de fort Kearney dans le Rhode Island que les Canadiens visitèrent en juin 1945. Sur-

nommé *Ideas factory* en raison de la production de matériel intellectuel sur ce site, le camp américain offrit un espace de formation pour plus de 25 000 captifs. Les Britanniques établirent une installation similaire à Wilton Park pour former des individus sur une base volontaire.

Au total, 230 prisonniers furent sélectionnés pour le camp de Sorel selon des critères stricts pour éviter que des détenus opportunistes ou des « nazis » y participent. Les détenus furent invités à participer volontairement au programme sous promesse d'un rapatriement prioritaire et d'un futur emploi en Allemagne. Bien que les autorités privilégient les intellectuels et les personnes possédant déjà une certaine éducation, des individus de tout horizon social furent acceptés à Sorel. Cette stratégie visa à briser la conception des classes sociales présentes au sein de la société allemande et à promouvoir ainsi le principe d'égalité. Les candidats retenus pro-

fitèrent de conditions de détention supérieures à celles des autres camps. Outre la qualité des baraquements et l'accès à du matériel interdit sur les autres sites, la surveillance du camp 45 fut réduite à un niveau minimal. Les responsables abolirent les appels quotidiens, les insignes et les uniformes militaires dans l'objectif d'éliminer le militarisme propre au national-socialisme. Les autorités canadiennes crurent que ces mesures furent propices à l'inculcation des valeurs



Prisonniers de guerre allemands dans une salle de classe du camp d'internement numéro 42, Sherbrooke, Québec, Canada, 18 juin 1944. (Bibliothèque et Archives Canada).

démocratiques aux détenus et à leur rééducation. Concrètement, les captifs furent tenus de suivre des ateliers de formation démocratique, des séminaires d'histoire, mais surtout des cours de langue anglaise afin de servir de traducteur pour aider à la reconstruction de l'Allemagne.

Les difficultés logistiques de l'après-guerre firent en sorte que le rapatriement des participants vers l'Europe fut constamment retardé. Cependant, Ottawa décida de modifier la vocation du camp. À partir de novembre 1945, on y produisit du matériel de rééducation destiné aux autres camps : cinéma, journaux, livres et émissions radiophoniques, en plus de former des agents pour assurer la dénazification des autres sites de captivité. Cette production connut un certain rayonnement. La publication et la traduction de journaux (*Der Weg, Bruecke zur Heimat, Nachrichten* et *Historische Rundbriefe*), dépliants, livres, émissions

de radio et films se retrouvèrent non seulement dans les camps canadiens, mais aussi aux États-Unis, en Grande-Bretagne et dans les zones d'occupation en Europe. De plus, le matériel produit à Sorel servit à organiser ailleurs des séminaires et des tables de discussion. Cette approche fut encore une fois calquée sur le modèle américain à fort Kearney.

Le camp de Sorel attira l'attention des autorités américaines qui souhaitèrent comparer l'effort des Canadiens avec leur propre programme. À cette fin, le général Blackshear Morrison Bryan, officier en chef de la détention de guerre aux États-Unis, visita le camp en janvier

1946. Il félicita ses homologues canadiens pour le travail effectué, en particulier pour la qualité du matériel produit et les excellentes conditions de détention offertes à Sorel. Il proposa même d'utiliser ces documents au sud de la frontière afin de diversifier l'offre des journaux destinés aux détenus. Toutefois, quelques divergences survinrent concernant le contenu des cours d'histoire et de politique. Contrairement au programme américain qui fit la promotion du modèle démocratique républicain, les autorités canadiennes décidèrent plutôt de mettre l'accent sur la création de l'Organisation des Nations unies. On privilégia cette nouvelle institution afin de présenter la paix durable davantage comme étant le fruit de la communauté internationale. Le concept de coopération internationale, tel que véhiculé par le Canada, fut ainsi mis de l'avant dans les cours offerts aux détenus.

### L'EXPÉRIENCE À SOREL ET LES CRITIQUES BRITANNIQUES

Les installations de Sorel fermèrent leurs portes en avril 1946. Malheureusement pour les participants du programme canadien, leurs travaux de coopération ne leur assurèrent pas un retour accéléré

vers l'Allemagne et peu furent employés au sein des forces d'occupation. Le report de leur rapatriement en raison des difficultés de transports affecta grandement



Prisonniers allemands fréquentant la bibliothèque du camp d'internement numéro 42, Sherbrooke, 18 juin 1944. (Bibliothèque et Archives Canada, Pa-213869).

la collaboration des prisonniers et força la fin des activités à Sorel. Les captifs furent finalement rapatriés en Grande-Bretagne en 1946 afin d'y travailler jusqu'en 1948. Cette situation contribua à détériorer leur moral.

Les autorités britanniques associèrent l'état d'esprit des détenus à l'insuccès du programme canadien. Selon le colonel Henry Faulk, l'un des Britanniques responsables de la rééducation, les Canadiens échouèrent à réellement rééduquer les prisonniers allemands puisque plusieurs détenus affichèrent toujours une attitude hostile et non coopérative envers les Alliés après leur rapatriement en Grande-Bretagne. Se basant sur les rapports d'observation indiquant le rejet du modèle démocratique par plusieurs individus et la persistance de la présence du nazisme, Faulk qualifia la tentative canadienne d'échec. Selon lui, les efforts d'Ottawa se révélèrent insuffisants et trop « intellectuels » pour véritablement influencer l'opinion des soldats allemands.

Depuis, plusieurs études reprirent les conclusions du colonel Faulk en tentant d'établir la réussite ou l'échec de la dénazification. Tenant compte des objectifs de la dénazification, les succès du camp de Sorel furent mitigés, comme d'ailleurs

l'ensemble des projets alliés de rééducation. Cela dit, dans une perspective plus large, le rôle de cet établissement comme centre de production de matériel éducatif fut positif si l'on considère le rayonnement des documents produits à Sorel.

Malgré sa durée de vie relativement courte et sa dimension restreinte, le camp de Sorel témoigne d'un processus décisionnel complexe. En mettant sur pied ce projet, les autorités canadiennes s'incérèrent dans le *modus operandi* de la dénazification alliée. Il demeure difficile d'établir avec précision l'apport du camp de Sorel dans les programmes britannique

et américain. Néanmoins, son influence fut réelle, non seulement par le matériel produit à Sorel et utilisé ailleurs, mais aussi par sa conception même de la rééducation et sa stratégie de lutte contre le nazisme.

### Jean-Michel Turcotte est doctorant en histoire à l'Université Laval.

#### Pour en savoir plus :

Martin Auger. *Prisonniers de guerre et internés allemands dans le sud du Québec, 1940-1946*. Outremont, Athéna, 2010, 299 p.

Yves Bernard et Caroline Bergeron. *Trop loin de Berlin : des Allemands au Canada (1939-1946)*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1995, 357 p.

Maryse Bilodeau. « Des prisonniers allemands à Sherbrooke », *Histoire Québec*, vol. 8, n° 1 (2002), 25 p.

Lucile Chapat. « L'internement au Canada durant la Seconde Guerre mondiale : le camp n° 33, 1939-1946 ». *Études canadiennes / Canadian Studies, Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France*, n° 81 (2016), p. 129-147.

Geneviève Couture. « Réfugiés et prisonniers de guerre à Sherbrooke : le camp d'internement Newington, 1940-1946 ». Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2003, 186 p.

# DES PATRIOTES AUX FELQUISTES

## NATIONALISME ET IDENTITÉS À TRAVERS LE DISCOURS

par Sabrina Gaudreault

« Pussions-nous, un jour ou l'autre, reprendre ce que proposait l'idéal des Patriotes et reconstituer sur ses bases l'évangile national! [...] Les Patriotes nous ont indiqué la voi[e]. À nous [...] de parfaire l'œuvre que la fatalité leur a interdit de terminer, à nous d'accepter la leçon des Patriotes! » (Gérard Filteau, *Histoire des patriotes*)

Attentif aux mouvements d'émancipation nationale et coloniale autour du globe, le Québec tente depuis des décennies d'exprimer son identité sur un territoire qui lui est propre. Du slogan *Maître chez nous* en remontant vers des expressions beaucoup plus anciennes, la Révolution tranquille fait resurgir certains idéaux enfouis sous le duplisme. Il est alors possible pour les acteurs des années 60 de remettre au goût du jour un discours élaboré plus d'un siècle auparavant. Dans cet article, nous chercherons à analyser en particulier la manière dont les membres du Front de libération du Québec (FLQ) perçoivent la période patriote et en font la promotion. Pour ce faire, nous analyserons la construction du nationalisme des années 1960 en nous penchant sur la façon dont il tente de s'inscrire dans une



Un vieux de 1837 par Henri Julien.  
(<http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/numtxt/172146.pdf>).

tradition. Nous nous efforcerons ainsi de relever clairement les caractéristiques comparatives qui émanent du discours felquiste et de celui des patriotes.

### LES PATRIOTES DANS LE DISCOURS FELQUISTE

La conceptualisation de la figure du patriote dans le discours felquiste se fait sous plusieurs angles. Lorsqu'ils évoquent les combats patriotes, les membres du FLQ se basent d'abord sur leurs idéaux. On lit dans le manifeste du FLQ de 1963 : « Patriotes du Québec, aux

armes! L'heure de la révolution nationale est arrivée! L'indépendance ou la mort! » Ainsi, l'emploi du terme « patriote » se pose ici comme élément clé de notre interrogation puisqu'il fait directement référence à un idéal indépendantiste. Ce que l'on observe de l'appropriation de la figure du patriote par les felquistes est l'idéal indépendantiste comme point central de son identité. Ils affirment en 1970 : « Il nous faut lutter, non plus un à un, mais en s'unissant, jusqu'à la victoire, avec tous les moyens que l'on possède comme l'ont fait les patriotes de 1837-1838 (ceux que notre Sainte Mère l'Église s'est empressée d'excommunier pour mieux se vendre aux intérêts britanniques) ». Dans son histoire du FLQ, Louis Fournier exprime bien cette influence des patriotes sur les acteurs du Front. Il écrit : « C'est dans la lignée des patriotes que le FLQ entend se situer. » De même, dans *La Cognée*, les felquistes écrivent : « Nous devons poursuivre la lutte de nos pères. Le jour de l'indépendance, le peuple entier acclamera les patriotes qui ont su libérer leur patrie. » C'est d'ailleurs à l'occasion de cette publication que le FLQ adoptera le drapeau patriote et le présentera comme « celui de la révolution nationale ». Il est d'ailleurs possible de repérer dans

la Déclaration d'indépendance du Bas-Canada de Robert Nelson de 1838 plusieurs points communs avec les programmes mis de l'avant plus tôt. Le premier point de la déclaration de Nelson porte sur la fin de toute allégeance à la Grande-Bretagne qui implique par le fait même une exclusion du cadre politique et territorial de la colonie. Après quoi, il énonce directement le désir de la nation canadienne-française de se libérer de l'influence grandissante de l'Église sur la population. Cette demande en lien avec la laïcisation de l'État correspond de toute évidence à ce qui se développe dans l'esprit des intellectuels des années 1960. Semblent alors se dégager du discours des patriotes et des felquistes certaines visées nationalistes prônant une identité et un désir d'émancipation communs.

Malgré ces points de similitude, il est juste de s'interroger sur le fond de cette trame comparative. Les felquistes utilisent la représentation combattante du patriote et l'inachèvement de leur combat pour mener le leur. Sur quel plan peut-on réellement comparer leur situation? Pour répondre à notre interrogation, nous rappellerons, d'une part, comment le nationalisme évolue au Québec et, d'autre part, comment se forme le concept d'identité.

### ÉVOLUTION DU NATIONALISME AU QUÉBEC

Le nationalisme qui se manifeste au Bas-Canada au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle a pris naissance progressivement à la suite de l'arrivée des Loyalistes après la Révolution américaine et de l'établissement du parlementarisme en 1791. Comme

le fait remarquer Louis Balthazar dans son étude sur le nationalisme au Québec, « C'est avant tout à la préservation d'une société d'ancien régime, dont les valeurs étaient incarnées dans des institutions comme le régime seigneurial et la coutume de Paris, que se sont attachées les élites canadiennes. » Les composantes de ce nationalisme naissant révèlent ainsi une attitude



Affrontement Doric Club et Fils de la Liberté. (<http://lequebecunehistoiredefamille.com/capsule/de-lorimier/photo/affrontement-du-doric-club-contre-les-fils-de-la-liberte-en-1837>).

conservatrice et anticapitaliste. La transformation vers le nationalisme tel qu'on l'entend aujourd'hui découle alors de la polarisation du peuple en deux groupes culturels. Comme le met de l'avant Yvan Lamonde : « L'ambivalence identitaire est la résultante de l'ambivalence culturelle et de l'ambivalence politique : elle en est la conjugaison. » Ce constat sur l'identité s'applique au nationalisme, car le nationalisme au Québec résulte de l'addition de la colonisation française, du joug britannique et des influences extérieures. Ce nationalisme en construction n'allait pas connaître une longue carrière. « Après les rébellions et répressions de 1837 et 1838, écrit Balthazar le mouvement devait encaisser un échec complet. [...] Il ne fut pas difficile pour le clergé de consolider tout à fait son pouvoir sur cette société. » L'Église se fit alors garante du

nationalisme, notamment au moyen d'institutions éducatives, sociales et culturelles touchant à tous les secteurs de la vie populaire. Dans l'ensemble, le nationalisme canadien-français restera lié à un catholicisme traditionnel, et ce, jusqu'à la Révolution tranquille. Donc, même s'il est possible de voir dans les rébellions l'expression d'un nationalisme, il est plus juste de parler de sentiment national ou de conscience nationale. On lit en 1837, dans le journal *Le Canadien*, plusieurs évocations de la nationalité. Cependant, « la nationalité à laquelle [Étienne] Parent [rédacteur du journal] fait référence se résume à l'idée de "conservation" de "Nos institutions, Notre langue, Nos lois" ». La devise du journal résume bien notre propos et vient appuyer l'analyse de Balthazar du

nationalisme du XIX<sup>e</sup> siècle, laquelle met en lumière un nationalisme traditionnel assez différent du nationalisme identitaire qui s'affirme durant la Révolution tranquille.

Finalement, le contre-nationalisme ou néo-nationalisme de la Révolution tranquille se situe en opposition au nationalisme traditionnel. Ce « nationalisme des années 1960 est, selon Dickson, axé sur la langue, la culture et la libération économique. [...] [S]outenu par la mise en place d'un État interventionniste, [il] devient un véritable outil de développement économique pour la société québécoise ». C'est un nationalisme qui évolue dans un contexte de redéfinition des rapports sociaux sous l'influence des mouvements syndical, féministe et indépendantiste. Se propage alors l'idée selon laquelle il faut « briser la structure

monolithique du Québec francophone, désacraliser la société civile, s'attaquer aux problèmes sociaux et économiques, promouvoir la démocratie. Or, en tout ceci, le nationalisme [traditionnel] ne



Robert Nelson. (<http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=8102&type=pge#.WgEWmkx7RKM>).

leur offrait rien qui vaille ». Ainsi, selon Balthazar, avec des efforts continus, les intellectuels québécois ont compris que « l'antidote au nationalisme aliénant [allait être] [...] un nouveau nationalisme axé sur le pouvoir politique québécois, engendré presque spontanément par la modernisation des institutions politiques québécoises ».

En définitive, le nationalisme de la Révolution tranquille est très différent de ceux qui l'ont précédé, notamment par ses traits plus radicaux et engagés. Comme nous le fait remarquer Dickson, bien que la plupart des auteurs soient en accord pour séparer ces différentes idéologies, d'autres, comme Thomas Sloan, font ressortir que le nationalisme « pendant la Révolution tranquille n'est pas un fait nouveau, mais [...] que [s]es manifestations sont plus vives qu'autrefois ».

## L'IDENTITÉ « QUÉBÉCOISE » ET LE DÉSIR D'ÉMANCIPATION COLONIALE

L'identité québécoise est un concept qui s'est développé sur les bases de l'identité canadienne-française. Ce concept que nous avons pu dégager des discours à la fois patriote et felquistes semble être une variable clé pour comprendre la relation entre nos acteurs. Dans cette section, nous ferons le pont entre les époques avec le désir d'émancipation coloniale qui caractérise de part et d'autre la notion d'identité.

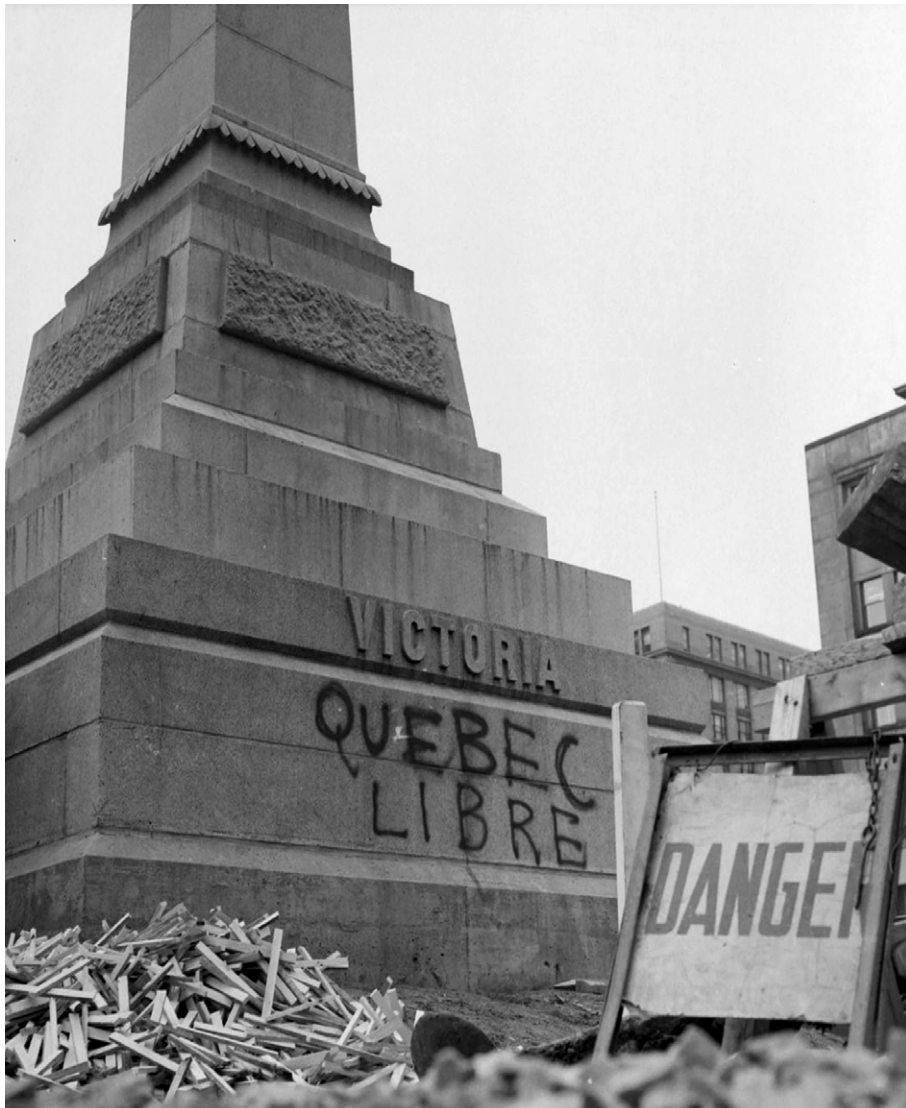
Dans la déclaration d'indépendance de Robert Nelson, l'idée de libération du joug colonial germe déjà dans l'imaginaire. Cependant, cette idée ne peut pas caractériser l'ensemble des revendications du mouvement patriote comme pour les acteurs felquistes. C'est le fait qu'on ne puisse pas généraliser le concept qui pose problème pour parler de la nature de l'identité. En effet, comme le souligne Charles-Philippe Courtois, « la déclaration d'indépendance du Bas-Canada cohabite avec les velléités d'annexion américaines exprimées par Louis-Joseph Papineau ». L'indépendance pensée par les patriotes est alors très malléable. On accepte certaines idées qui peuvent aujourd'hui nous apparaître incongrues pour parvenir à nos fins, comme celles d'une fédération des Canadas indépendants, d'une union avec les États-Unis et même par-

fois d'un gouvernement responsable au sein de l'Empire. Dans le cas de la Révolution tranquille, on ne présente cependant pas l'indépendance, comme une fin, mais bien comme un moyen d'action. Par la promotion de cet idéal, nous indique Robert Comeau, « l'identité nationale change d'appellation : le vocable de "Québécois" remplace celui de "Canadien français", et cette nouvelle identité s'imposera pratiquement à tous, souverainistes comme fédéralistes ». On assiste ainsi à la redéfinition d'une identité qui mettra dorénavant l'État comme noyau central de sa définition.

L'ambivalence dans l'identité québécoise est due à plusieurs variables autres que l'impossibilité de faire correspondre un idéal à un moyen et non plus à une fin. En effet, les visées émancipatrices que l'on note à travers le discours ne sont pas les seuls éléments qui caractérisent l'identité proprement québécoise. En effet, l'historien Marcel Bellavance mentionne qu'il y a trois phases dans tout mouvement d'affirmation nationale. La première concerne l'émergence de l'identité personnelle et nationale, la seconde la politisation de la question culturelle et identitaire et la dernière la participation des masses. C'est exactement ce qui se passe pendant les années 1960 contrairement à l'époque des rébellions. Il fut alors question de se forger un idéal qui tendait à correspondre aux réformes instituées par le politique.



Piastre république du Québec. (<http://www.museedelabanqueducanada.ca/collection/artefact/afficher/1977.0088.00119.001/canada-les-chevaliers-de-lindependance-1-dollar-1970>).



Monument Victoria. ([http://pistard.banq.qc.ca/unite\\_chercheurs/Anq\\_Afficher\\_image?p\\_page=1&p\\_anqid=201711062121224010&P\\_cote=P833\\_S5,D1967-0304&P\\_codedepo=06M&P\\_numunide=1037819&p\\_hauteur=809&p\\_largeur=1424](http://pistard.banq.qc.ca/unite_chercheurs/Anq_Afficher_image?p_page=1&p_anqid=201711062121224010&P_cote=P833_S5,D1967-0304&P_codedepo=06M&P_numunide=1037819&p_hauteur=809&p_largeur=1424)).

Pour conclure, bien que l'évocation de la figure du patriote par les felquistes puisse suggérer la défense d'une cause commune, il n'en demeure pas moins que les mouvements sont extrêmement différents. Peut-être que les felquistes se sont permis d'attribuer aux patriotes des idéaux qui n'étaient pas réellement les leurs? Quoi qu'il en soit, en se penchant sur le développement du nationalisme au Québec du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à la Révolution tranquille, on voit apparaître dans le discours plusieurs distinctions et quasi-oppositions. L'influence mutuelle est alors palpable. Le nationalisme des

années 1960 ne pourrait pas être aussi radical et progressiste s'il n'avait pas eu comme modèle le clérico-nationalisme. S'expriment également, sur le plan de l'identité, d'autres particularités qui présentent un intérêt pour une analyse comparative des patriotes et des felquistes. On a vu que le concept évolue également au fil du temps, constamment repris et mis au goût du jour, il permet de mieux mettre en perspective les différences idéologiques des patriotes et des felquistes. Finalement, la comparaison du discours chez les patriotes et chez les felquistes aide à comprendre dans quelle mesure la

reprise de figures anciennes apporte une légitimité aux actes du présent. Ultimement, Yvan Lamonde propose une voie intéressante pour traiter de la problématique soulevée tout au long de ce texte : « Il s'agit peut-être moins de passer à autre chose que de savoir comment il est possible de dépasser le passé. »

**Sabrina Gaudreault est étudiante au baccalauréat à l'Université du Québec à Montréal.**

#### Pour en savoir plus :

FLQ, « Manifeste de 1970 », dans Andrée Ferreti, Gaston Miron, *Les grands textes indépendantistes 1774-1992*, Montréal, TYPO, 2004, p. 236-244.

Robert Nelson. *Déclaration d'indépendance et autres écrits*, Montréal, LUX, 1998, 90 p.

#### Principales études

Louis Balthazar. « Le nationalisme au Québec », *Études internationales*, vol. 8, n° 2, 1977, p. 266-281.

Marcel Bellavance. *Le Québec au siècle des nationalités. Essai d'histoire comparée*. Montréal, VLB éditeur, 2004, 256 p.

Robert Comeau et al. *Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois – Tome I 1834-1968*. Montréal, VLB éditeur, 2010, 288 p.

Charles-Philippe Courtois. « Nation et république chez les Patriotes », dans Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot (dir.), *La culture des Patriotes*, Sillery, Les éditions du Septentrion, 2012, p. 85-118.

Olivier Dickson. *La Révolution tranquille : période de rupture ou de continuité?*, mémoire de M.A. (politique), Université du Québec à Montréal, 2009, 92 p.

Louis Fournier. *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1982, 509 p.

Yvan Lamonde. *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*. Québec, Éditions Nota bene, 2001, 265 p.

Yvan Lamonde. « Malaise dans la culture québécoise : les méprises à propos de la Révolution tranquille », dans Guy Berthiaume et Claude Corbo (dir.), *La Révolution tranquille en héritage*, Montréal, Boréal, 2011, p. 11-26.

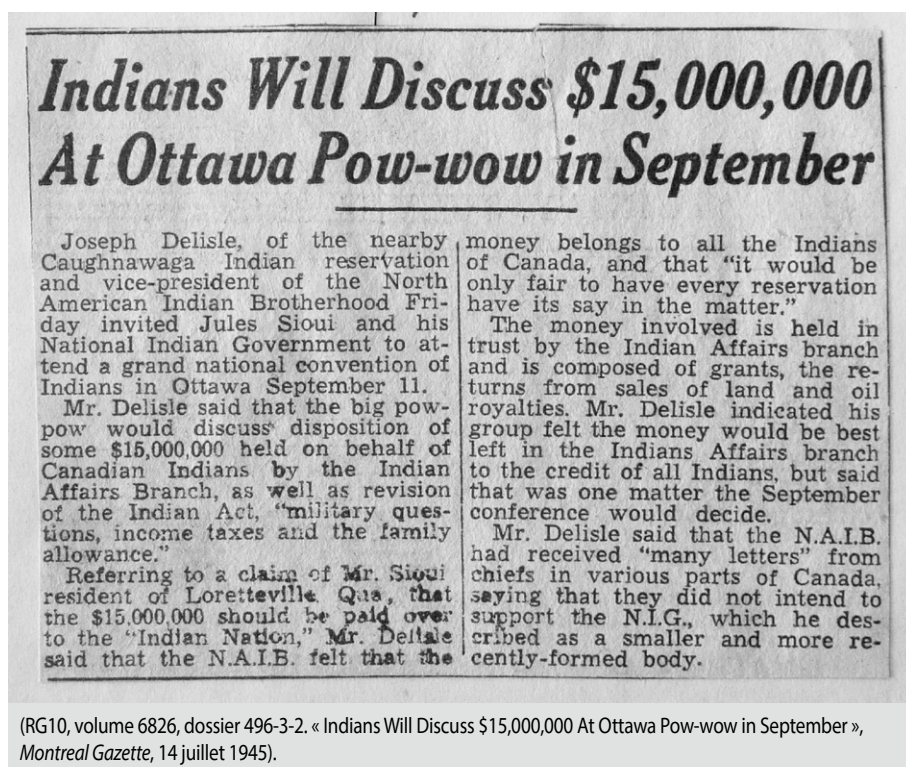
# AFFIRMER L'IDENTITÉ AMÉRINDIENNE

## JULES SIOUI ET LA NORTH AMERICAN INDIAN NATION (1943-1945)

par **Cassandre Roy Drainville**

Dans l'historiographie récente associée aux Autochtones, plusieurs travaux s'attardent à redonner la parole aux communautés, tandis que d'autres cherchent à décloisonner leurs histoires en mélangeant les genres et les sujets étudiés. Jusqu'à récemment, les historiens spécialistes des Premières Nations sont restés à l'écart des autres courants de l'historiographie nord-américaine. Or, certains ouvrages, dont celui de Gilles Havard, *Histoire des coureurs de bois. Amérique du Nord, 1600-1840*, témoignent d'une nouvelle approche dite décentrée qui a l'avantage d'offrir une perspective plus large sur le monde autochtone et ainsi de mieux comprendre les interactions entre « Blancs » et « Sauvages ». Croisement entre histoire du genre et histoire des contacts entre cultures, l'ouvrage présente le coureur de bois, exemple par excellence de la rencontre et du mélange entre Européens et Autochtones.

En même temps, bien qu'ils tentent de remettre les Autochtones au centre de leur propre histoire, les historiens semblent encore aujourd'hui oublier que leur agentivité se poursuit lorsqu'ils cessent d'être des acteurs-clés de l'histoire nord-américaine. Ainsi, les travaux relatifs à la période postérieure à la Loi sur les Indiens concernent surtout la politique amérindienne mise en place par le gouvernement, comme si la société autochtone ne pouvait être vue que d'un point de vue étatique.



(RG10, volume 6826, dossier 496-3-2. « Indians Will Discuss \$15,000,000 At Ottawa Pow-wow in September », *Montreal Gazette*, 14 juillet 1945).

Au contraire, les Amérindiens continuent de faire preuve d'agentivité au XX<sup>e</sup> siècle et de se faire entendre dans l'espace public. Au Québec, certains d'entre eux vont même jusqu'à tenter d'unir les différentes communautés peuplant l'Amérique du Nord et souhaitent mettre en place des organisations politiques nationales. Jules Sioui, activiste autochtone provenant de la communauté huronne de Lorette, est probablement l'exemple le plus marquant.

Né en 1906, Sioui nous a laissé une brève autobiographie où il mentionne

que sa jeunesse à Lorette fut difficile, ayant été malade et élevé par des parents avec peu de moyens. À dix-sept ans, la mort de son père l'amène à quitter l'école pour faire vivre sa famille. Le contexte économique difficile suivant la grande dépression ainsi que la mauvaise relation qu'il entretient avec l'agent des Affaires indiennes poussent Sioui à prendre de plus en plus la parole au nom de sa communauté et à soumettre des pétitions auprès du gouvernement. Toutefois, c'est vraiment à partir de la Seconde Guerre mondiale que la phase plus activiste de Sioui débute,

alors qu'il s'oppose formellement au service militaire obligatoire et cherche à réunir le plus d'Autochtones derrière lui grâce à la mise en place de la North American Indian Nation (certains documents mentionnent aussi le National Indian Government), qui prend forme à l'été 1943. Quel est le discours de Jules Sioui et comment réussit-il à rejoindre d'autres représentants de communautés amérindiennes à travers le pays? L'objectif de cet article est de montrer, en bref, comment ce personnage participe à la consolidation des premières organisations amérindiennes nationales, à la formation d'une identité amérindienne, et de faire le parallèle avec le contexte canadien de l'époque, tout en intégrant les deux tendances historiographiques présentées. L'historien Hugh Shewell a déjà travaillé sur Jules Sioui, mais il s'est surtout intéressé aux deux premières conventions (1943-1944) réunissant des dirigeants amérindiens et canadiens ainsi qu'à leurs répercussions. L'approche, de notre côté, est surtout discursive et vise à faire le pont entre la politique identitaire canadienne, les idées présentées par Sioui et enfin leur réception au sein des communautés.

## LA POLITIQUE IDENTITAIRE CANADIENNE

La fin de la Seconde Guerre mondiale est marquée, entre autres, par un fort sentiment de fierté partagé par une grande partie de la population canadienne (dont les Québécois sont plutôt exclus). Lors des élections de 1945, William Lyon Mackenzie King promet de mettre en place des symboles spécifiquement canadiens pour unifier la population du pays, dont un nouveau drapeau ainsi qu'une nouvelle fête nationale. Or, l'idée d'un drapeau canadien trouve peu d'appui dans la presse du pays. Le *Ottawa Journal* est d'avis que la population n'est pas du tout prête : « *There should be no new flag unless it is approved and welcomed by*

*the overwhelming majority of the Canadian people, and we see no prospect at all of any such degree of unanimity* ». Le projet va finalement être abandonné et il faudra attendre 1965 pour qu'on adopte le drapeau canadien avec la feuille d'érable.

On observe une attitude semblable lorsqu'il est question de changer le jour du Dominion pour le jour du Canada. Le projet de loi concernant ce sujet recueille peu de commentaires favorables dans les journaux. Au contraire, on considère même que ce changement équivaut à effacer le passé et non à revivifier une conscience nationale. Malgré le sentiment de fierté nationale que lui inspire l'effort de guerre du Canada, la population demeure très attachée à ses symboles britanniques. Cela dit, existe-t-il un lien entre les idées du gouvernement canadien sur la mise en place de nouveaux symboles et celles de Sioui? En fait, celui-ci a, dès 1944, des plans pour renforcer le sentiment de cohésion nationale. Il propose d'abord qu'une journée dans l'année soit désignée pour célébrer le ralliement des chefs et la création du gouvernement amérindien. Il souhaite donc créer un symbole pouvant aider à rallier plus d'Autochtones à la cause : « *[t]his will permit future generations to rejoice in being members of the indian nation and proud of their nationality and ideals* ». On ne connaît pas l'avis des communautés quant à cette proposition ; or, on peut constater que la date proposée n'est pas la même en 1944 et en 1945. La constitution de leur gouvernement de 1944 prévoit qu'à la « *date of June 5<sup>th</sup> of each year it will be the National Celebration Day* », alors qu'en 1945 une nouvelle constitution, légèrement différente de la précédente, prévoit que c'est plutôt « *the 21<sup>st</sup> of June of each year remain in the history of the National Holiday to commemorate of the Indian National Flag [...]* ». Cette information peut ultimement démontrer que les deux différentes propositions n'ont pas retenu

# Indians canny

OTTAWA, July 14 (CP). — Centuries of association with Scottish traders have made the Canadian Indian money-conscious and officials have said they suspected that a majority favored having their funds remain in the hands of the Dominion government rather than handed over to an "Indian nation."

The national Indian government, formed at the recent convention of North American Indian tribes, has sent State Secretary Martin a demand that \$15,692,986 held in trust by the Indian affairs branch be turned over to the "Indian nation."

Jules Sioui, of Loretteville, Que., secretary-treasurer of the Indian government, said in a letter to Mr. Martin that the executive appointed at a recent convention of Indians in Ottawa would take over the administration of Indian affairs on July 30.

Indian affairs branch officials said the "government" claimed by Sioui did not have the support of tribesmen throughout Canada, many of whom had written the branch saying they know nothing of the new organization and had no intention of supporting it. The numerous western Indians now are organizing a brotherhood, representatives of which are expected in Ottawa later this year. This organization, which is receiving some recognition from the branch, seeks members among Indians across the Dominion.

The trust funds the national Indian government has asked be turned over to it are composed of grants, and the returns from sales of land and oil royalties. Among the richer tribes is that of the Blackfeet, who have their homes on the prairies, and who probably will be associated with the brotherhood now being formed.

Interest is paid on the trust funds held for the Indians and administrative control is strict. When a disbursement is proposed by the tribesmen, a resolution is passed by the band for which the money is held. This resolution is sent on to the Indian affairs

(RG10, volume 6826, dossier 496-3-2. « Indians canny », *Victoria Daily Times*, 14 juillet 1945).

l'attention des communautés puisque après 1945, Sioui et son organisation ne les mentionneront plus. On remarque d'ailleurs que la seconde proposition comporte la mention d'un drapeau national, drapeau qui ne semble pas apparaître dans aucun autre document. Donc, tout comme le premier ministre canadien de l'époque, Sioui considère qu'il est temps de raviver un sentiment de fierté parmi sa population, mais celle-ci, tout comme l'ensemble de la population canadienne, ne semble pas être prête à accepter de nouveaux symboles.

## LE DISCOURS DE SIOUI

Lorsque Jules Sioui agit à titre de porte-parole, ses discours abordent différents thèmes relatifs à l'indépendance nationale ainsi qu'aux revendications qui trouvent écho au sein de la population amérindienne à travers le pays. D'abord, Jules Sioui se voit comme le leader par excellence des Amérindiens du Canada. Par exemple, il déclare en 1945 : « il me fait plaisir de voir que des conventions de chefs indiens du pays ce succède (*sic*) assez rapidement, mais je suis le fondateur de ce mouvement [...] ». Il parlera toujours de « son » mouvement, même si, sur papier, il se contente plus modestement du titre de secrétaire de ses conventions et de son gouvernement, plutôt que de chef national. En fait, son poste lui permet de rédiger les requêtes, les propositions et la constitution de son gouvernement. Il écrit

en intégrant le « nous » et utilise des termes tels que « notre race », « notre peuple », « nous sommes une nation », ou « nous les Indiens », se posant ainsi

ment agir comme représentant auprès des fonctionnaires fédéraux, mais plutôt provoquer la création d'un gouvernement amérindien totalement indépendant du gouvernement canadien : « *the Indian Nation [must] be recognized as a Nation on an equal footing with any other nation of the world* ». Autrement dit, Sioui voudrait que les communautés amérindiennes forment un pays indépendant du Canada. Il va même jusqu'à proposer la mise en place d'une monnaie propre à la nation amérindienne. Pour mettre en place son projet, il doit pouvoir rejoindre l'ensemble des communautés, ou du moins trouver des points sur lesquels la majorité des Amérindiens s'entendent. Il va donc demander, entre autres, à ce que les droits de trappage, de pêche et de chasse leur soient réservés et va exposer son refus de la conscription obligatoire dans les communautés. Selon lui, les Autochtones ne devraient jamais avoir à se battre, puisqu'ils forment un peuple pacifique. Il propose aussi que les Amérindiens reçoivent un droit exclusif « *for the manufacture of canoes, snow-shoes (*sic*), baskets, mocassins, and woodlore (*sic*)* » afin de permettre la survie économique nationale.

Le leader de Lorette accorde donc de l'importance à des éléments bien particuliers qui servent à créer et à consolider une identité amérindienne nationale.



(RG10, volume 6826, dossier 496-3-2. « Petition from Indians To Get Consideration », *Montreal Gazette*, 13 septembre 1945.)

en porte-parole de l'ensemble des Autochtones du Canada. Ce discours rassembleur se traduit par un projet d'indépendance auquel il consacre ses énergies en 1944 et 1945. Sioui a de grandes idées et ses intentions sont claires. Il ne veut pas seule-

## L'ACCUEIL DES DISCOURS DE SIOUI AU SEIN DES COMMUNAUTÉS AUTOCHTONES

Bien qu'il déclare parler au nom de sa race, peut-on affirmer que Sioui rejoint l'ensemble de la population amérindienne et que ses propositions font l'unanimité? Les documents confirment qu'au Québec, plusieurs communautés le soutiennent, du moins au départ. D'abord, on sait que sa propre communauté, soit celle de Lorette, est derrière lui : « [n]ous tous soussignés membres de la tribu Huronne de Lorette, approuvons et accordons l'entier et plein pouvoir à Jules Sioui, de faire les préparatifs de la prochaine convention qui devra se faire l'an prochain à Ottawa, et cela dans le but de voir revivre nos droits de liberté et d'indépendance de notre race qui mérite de vivre ».

De plus, certains représentants de communautés mohawks du Québec, notamment ceux de Kahnawake et d'Akwesasne, soumettent une pétition au gouvernement canadien à l'été 1943 où ils parlent d'une même voix avec Jules Sioui et d'autres membres de la réserve de Lorette. Dans ce document, les pétitionnaires s'expriment au nom de toutes les communautés du pays et demandent à ce que « les Indiens du Canada so[ie]nt exempts de tout entraînement et service militaire obligatoire ». Or, durant l'été 1944, les Mohawks vont rapidement se distancier du représentant de Lorette et changer de camp pour rejoindre un autre leader influent, Andrew Paull, qui met sur pied la North American Indian Brotherhood (NAIB).

À l'extérieur du Québec, il semble que Sioui réussisse assez facilement à obtenir l'approbation de différents représentants. Ce serait lui qui aurait convoqué les chefs de l'ensemble du pays à une première rencontre tenue en octobre 1943, où 56 délégués auraient été présents. Reprenant les paroles de Joseph Deslisle (Mohawk de Kahnawake) lors de cette conven-

tion, Sioui déclare à son propre sujet : « [h]ad it not been for our brother Jules Sioui, who had the great desire of meeting us jointly, we would not be here to join hands in our effort to defend our rights which are the same, all over the country ». Or, l'année suivante, la convention accueille près de la moitié moins de représentants. Que se passe-t-il entre 1943 et 1944? Il semble que certains leaders décident de quitter l'organisation de Sioui pour se tourner vers la North American Indian Brotherhood, organisation qui apparaît plus crédible aux yeux du gouvernement puisque moins militante. D'ailleurs, dès 1945, le département des Affaires indiennes déclare que l'organisation de Sioui ne rejoint que très peu de communautés à l'intérieur du Canada. Plusieurs d'entre elles « had written the branch saying they know nothing of the new organization and had no intention of supporting it ». Joseph Deslisle, qui fait désormais partie de la NAIB, est du même avis : « Mr. Deslisle said that the N.A.I.B had received "many letters" from chiefs in various parts of Canada, saying that they did not intend to support the N.I.G. which he described as a smaller and more recently-formed body ». Or, le chef de la Confédération des Six Nations, Jacob Lewis déclare plutôt que « the brotherhood did not represent the confederacy ».

Cela dit, il semble que ni le National Indian Government ni la North American Indian Nation ne soient arrivés, même à deux, à représenter l'ensemble des communautés peuplant le Canada. Néanmoins, une majorité de leaders amérindiens croyaient en l'importance de mettre en place un organe de ce genre et ont suivi l'une ou l'autre de ces organisations.

Bref, cet aperçu du rôle joué par Jules Sioui auprès des Amérindiens au début des années 1940 montre que plusieurs représentants autochtones, tout comme certains dirigeants canadiens, sont soucieux de trouver une manière d'unifier leur population. Dans les

deux cas, la proposition de nouveaux symboles ne semble pas encore trouver preneur. Toutefois, en général, les Autochtones du pays appuient Jules Sioui et le soutiennent, surtout de 1943 à 1945. Suivant la montée de la North American Indian Brotherhood, on n'entendra bientôt plus parler du leader de Lorette, même s'il continue de s'impliquer à travers son organisation, qui semble s'éteindre après 1946.

**Cassandra Roy Drainville est candidate à la maîtrise en histoire à l'Université du Québec à Montréal sous la direction d'Alain Beaulieu et la codirection de Maxime Gohier (UQAR).**

### Pour en savoir plus :

#### Sources primaires

Archives Deschâtelets, HR 6060 .C73R.

BAC, RG10, volume 6826, dossier 496-3-2, North American Indian Brotherhood, 1944-46.

#### Sources secondaires

Hugh Shewell. « Jules Sioui and Indian Political Radicalism in Canada, 1943-1944 », *Journal of Canadian Studies*, vol. 34, n° 3, 1999, p. 211-242.

José E. Igartua. *The Other Quiet Revolution. National Identities in English Canada, 1945-1971*. Vancouver, UBC Press, 2006.

James Frideres. « Aboriginal identity in the Canadian context », *The Canadian Journal of Native Studies*, vol. 28, n° 2, 2008, p. 313-342.

Nicholas G. Rosenthal. « Beyond the New Indian History: Recent Trends in the Historiography on the Native Peoples of North America », *History Compass*, vol. 4, n° 5, 2006, p. 962-974.

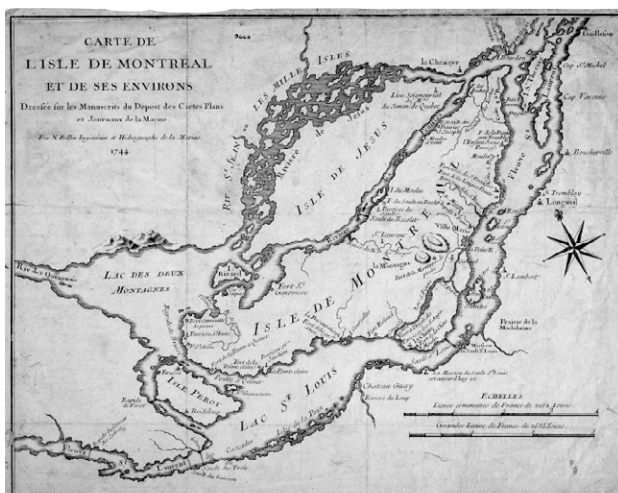
Michel Lavoie. « De la pupillarité à la victimisation : l'émergence, le développement et les effets refondateurs de l'identité victime des Indiens du Canada (1946-1998) », dans Anne Trépanier, dir., *La rénovation de l'héritage démocratique. Entre fondation et refondation*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2009, p. 243-264.

# GUERRE FRANCO-IROQUOISE DANS LA VALLÉE DU SAINT-LAURENT

## RÉACTIONS ET STRATÉGIES MILITAIRES (1689-1696)

par Jérémie L. St-Louis

**E**n pleine nuit, à l'hiver 1690, une petite troupe française accompagnée de leurs alliés autochtones prend d'assaut le village anglais de Schenectady. C'est alors que « [le] cri de guerre s'échappe de toutes les poitrines; l'heure du châtement a sonné. Canadiens et sauvages se ruent sur les maisons. [...] Tous ceux qui tentent de résister sont impitoyablement abattus » (Frégault, 1996). Ce récit, d'un affrontement que nous aborderons plus loin, n'est qu'une mince représentation des traces, des mémoires qu'ont laissées dans l'espace nord-américain les conflits et les affrontements du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup>. De fait, peut-être plus que l'on pourrait le croire aujourd'hui, ces guerres, qu'elles aient eu une portée transatlantique ou une limite plus locale, ont façonné l'Amérique septentrionale. Phénomène inexorablement lié à la diplomatie intercoloniale et aux alliances euro-autochtones qui en résultent, elles ont rythmé le développement et l'occupation du territoire colonial. Dans cet ordre d'idées, nous tenterons de relever les réactions des autorités coloniales face aux attaques iroquoises de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces dernières ont-elles su s'adapter aux conditions particulières de la colonie pour résister à un adversaire de taille? De fait, nous traite-



Carte de L'Isle de Montréal et de ses environs, 1744. Informations : artiste, Dheulland 1744, XVIII<sup>e</sup> siècle, 25,5 x 31,8 cm. Don de Mr. David Ross McCord M3663 (<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M3663>).

rons de la menace iroquoise pour deux raisons : ce sont eux qui possédaient les moyens les plus concrets pour menacer la colonie française et c'est la Ligue des Cinq-Nations qui a organisé les expéditions militaires les plus sérieuses et dommageables pour la Nouvelle-France. En effet, en 1722, Bacqueville de La Potherie écrivait à leur sujet que « bien différent des préjugés que l'on s'en forme : c'est la Nation la plus fière & la plus redoutable de l'Amérique Septentrionale [...] ». Enfin, nous nous concentrerons plus spécifiquement sur la deuxième phase des guerres franco-iroquoises (ce qui comprend environ les deux dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle) en raison de l'intensité du conflit et des traces qu'il a laissées.

### LES ÉVÉNEMENTS

Au début du siècle, Marc Lescarbot, publiait son *Histoire de la Nouvelle-France* (1609). Il écrivait au sujet de la guerre ce passage très pertinent :

« Noz Sauvages n'ont point leurs guerres fondées sur la possession de la terre. Nous ne voyons point qu'ils entreprennent les [uns] sur les autres pour ce regard. Ils ont de la terre assez pour vivre et pour se promener. Leur ambition se borne dans leurs limites. Ils font la guerre à la manière d'Alexandre le Grand, pour dire : le vous ay battu :

ou par vindicte en ressouvenance de quelque injure [reçue]; qui est le plus grand vice que je trouve en eux, parce que jamais ils n'oublient les injures [...] »

Avec quatre siècles d'avance, Lescarbot s'accordait sans le savoir avec la conception que se font les historiens actuels des guerres iroquoises. Quoique probablement motivée en partie par des facteurs « matériels », tels que le contrôle des territoires de chasse et la traite des fourrures, la guerre, au sein des sociétés autochtones, était également encouragée par des intérêts de nature culturelle. En effet, la capture des ennemis vaincus permettait de remplacer les membres du clan tombés au combat, emportés par une maladie ou assassi-

nés par un rival. De surcroît, elle avait une valeur importante pour les jeunes guerriers qui tentaient de faire leurs preuves et d'élever leur influence au sein du groupe (Havard, 2003).

Cela dit, le conflit opposant les nations iroquoises aux Français tirait ses origines des premières décennies de la colonie. Ainsi, nous allons nous pencher sur les réactions qui vinrent après



Frontenac (1672-1682) (1689-1698). Artiste : Anonyme – Anonymous. Vers 1916, XX<sup>e</sup> siècle, 52,3 x 66,3 cm. Don de Mr. David Ross McCord M14585.9 (<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M14585.9>).

un épisode très précis de ce dernier : l'attaque de l'établissement de Lachine dans la nuit du 4 au 5 août 1689. Décrivons rapidement ce raid pour en comprendre la signification.

Cachés par l'épaisse noirceur de la nuit, entre 800 et 1 500 guerriers iroquois glissent le long du fleuve Saint-Laurent depuis Ottondiata (entre Montréal et le lac Ontario) jusqu'au lac Saint-Louis. Couverts par les éclats d'un puissant orage, ils le traversent sans se faire repérer. Arrivés près de la paroisse de Lachine à l'extrémité orientale de l'île de Montréal, fidèles aux techniques de combat amérindiennes, ils se divisent en plusieurs petits groupes pour encercler le village et ses habitations. Réveil-

lés par les cris des guerriers qui se lancent à l'assaut des maisons, les villageois n'ont pas le temps de réagir : les hommes sont rapidement tués, les maisons incendiées, les femmes et les enfants ne sont pas épargnés (Desrosiers, 1999). Les estimations varient d'une étude à l'autre, mais on peut retenir qu'environ 56 des 77 bâtiments du village furent brûlés et qu'entre 90 et 200 personnes furent portées disparues, prisonnières ou tuées (Dechêne, 2008).

Les réactions des contemporains sont unanimes; l'attaque, un véritable massacre proportionnellement à la population de l'époque (on dénombre environ 11 500 personnes), cause une onde de choc dans la colonie. Le sulpicien François Vachon de Belmont, fort de ses préjugés, décrit la scène comme suit : « [Les Iroquois] exercèrent tout ce qu'ils savaient de cruautés, et se surpassèrent eux-mêmes, laissant dans l'espace de sept lieues de pays les vestiges d'une barbarie inouïe : des femmes empalées; des enfans rôtis sur de la cendre chaude; toutes les maisons brûlées; tous les bestiaux tués; quatre-vingt-dix personnes emmenées, qui la plupart furent brûlées cruellement et immolées [...] »

De surcroît, les sources soulignent que les bandes de guerriers terrorisent l'île pendant quelques jours, voire plusieurs mois, selon le jésuite François-Xavier de Charlevoix :

« [l'attaque] dura jusques vers la mi-  
Octobre; & comme alors on n'entendoit plus parler de rien, le Général envoya les Sieurs du Luth & de Mantet dans le Lac des deux Montagnes, pour s'assurer de la retraite des Ennemis, afin de pouvoir donner quelque repos aux Troupes [...] »

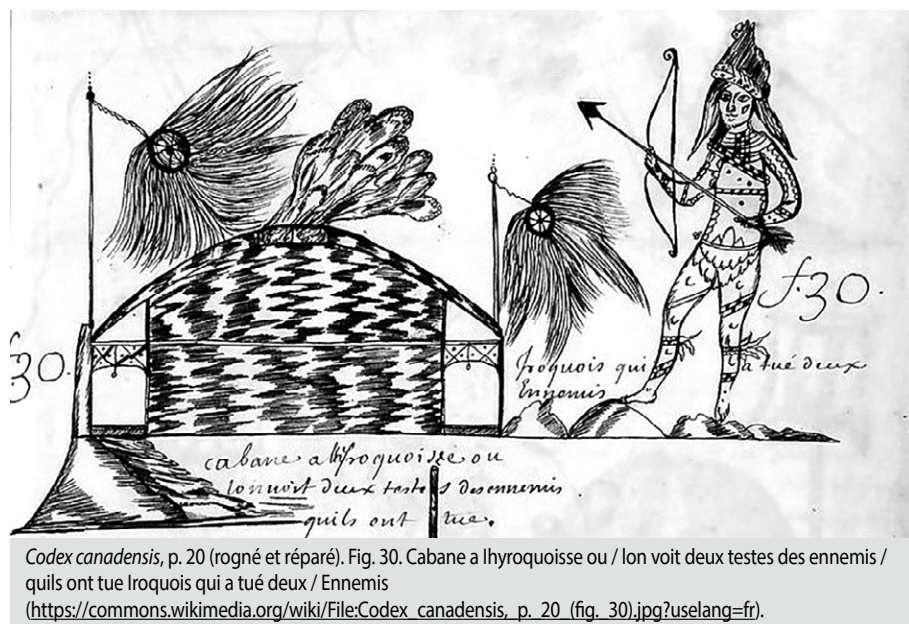
Cet événement marquant pour les contemporains est un point de repère – un pivot qui marque le paroxysme qu'atteint l'escalade de la violence –, à partir duquel il est plus aisé d'observer des réactions pertinentes. Car au-delà de la violence, ces raids sporadiques

affectent grandement l'économie et l'expansion française (Dechêne, 1988). En effet, bien que Lachine soit la paroisse la plus touchée, de nombreux villages seront atteints pendant les années suivantes tels que Dautré, l'île Jésus, Verchères, Contrecoeur et Sorel (Frégault, 1969).

## RÉAGIR : LES EXPÉDITIONS MILITAIRES

Une fois au fait des fâcheux événements de Lachine, le gouverneur Louis de Buade de Frontenac s'empressa d'organiser des expéditions punitives pour neutraliser le potentiel offensif des Anglais et des Iroquois. De fait, comme les autorités coloniales considéraient que les premiers étaient en partie responsables de la reprise des assauts iroquois, c'est chez eux qu'ils décidaient de porter les premières offensives. Guy Frégault relève les propos de Frontenac à ce sujet : « [...] je crus qu'il seroit bon d'occuper de telle manière les Anglois chez eux, qu'ils le fussent plus du soin de se défendre que de celui de nous venir attaquer avec les iroquois par plusieurs endroits [...] ». Aux yeux du gouverneur, répondre par la même violence aux raids qu'ils ont subis était « la véritable Méthode qu'on doit garder en ce païs ». Frontenac forma donc trois détachements pour parvenir à ses fins. Suivons celui dont faisait partie Pierre Le Moyne d'Iberville pour mieux cerner les objectifs de ces campagnes.

Au début de février 1690, sa troupe entreprit une marche sans destination fixe. Les commandants auraient choisi en chemin de s'attaquer à l'établissement de Schenectady. En effet, ce village était une cible plus réaliste que la capitale de la Nouvelle-York, Albany, beaucoup plus éloignée. Le 18 février vers les onze heures du soir, la troupe dirigée par les Français est en vue du village qui, en raison de la rigueur de l'hiver et de la distance qui les sépare des villes canadiennes, ne suscite



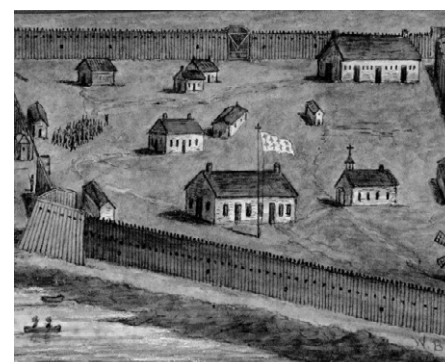
Codex canadensis, p. 20 (rogné et réparé). Fig. 30. Cabane a l'hyroquoise ou / on voit deux testes des ennemis / quils ont tue Iroquois qui a tue deux / Ennemis  
[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Codex\\_canadensis,\\_p.20\\_\(fig.30\).jpg?uselang=fr](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Codex_canadensis,_p.20_(fig.30).jpg?uselang=fr)

aucune attaque. Malgré la tempête, c'est en pleine nuit que l'assaut est donné. Les fortifications étant occupées par peu d'hommes, la troupe réussit à pénétrer rapidement dans l'enceinte : tous les résistants sont tués et le gros de l'établissement est incendié. Néanmoins, le major John Sanders Glen est épargné. Il donne sa reddition au matin. Quel est le résultat de cette attaque? Une bonne portion du village ainsi que les récoltes et le bétail sont réduits en cendres ou éliminés. Charles de Monseignat (secrétaire de Frontenac) estime les pertes totales à 400 000 livres. De plus, les quelques survivants qui atteignent Albany témoignent de la terreur de l'attaque : 60 habitants auraient péri durant l'offensive et environ 25 prisonniers auraient été faits (Frégault, 1999). La stratégie adoptée par le gouverneur Frontenac est évidente : en fonction des moyens limités qu'il possède, il doit parvenir à affaiblir un ennemi qui aspire à éliminer totalement les Français en Amérique septentrionale. En effet, selon Charlevoix, grâce aux informations recueillies par un prisonnier des Iroquois qui s'était échappé, les généraux apprennent que leurs ennemis planifient de balayer la colonie française d'ouest en est. Très critique

des méthodes peu efficaces employées par son prédécesseur Jacques-René Brisay de Denonville, le gouverneur choisit d'utiliser des techniques similaires à celles des Iroquois : les attaques de types « guérilla » (Dechéne, 2008). Ainsi, il souhaite limiter le coût des opérations tout en infligeant le plus de dégât possible à l'ennemi (Mourin, 2009). De surcroît, il espère déstabiliser les Anglais; en foudroyant des villages frontaliers avec ses petites troupes, un climat d'insécurité et de peur est imposé à la colonie anglaise. On passait donc, au début des années 1690 à une stratégie plus proche de l'« indirect war », selon la définition de l'historien Craig S. Keener, contrairement aux stratégies de grande envergure élaborées par Denonville dans les années 1680. En somme, ce type de stratégie consistait à utiliser des moyens tels que : « *encirclement; siege; raiding (hit and run); destruction of unprotected outbuildings, crops, settlements, and cattle [...]* » (Keener, 1999). L'importance que représentait la menace iroquoise révélée par l'attaque de Lachine a donc entraîné une réaction militaire inspirée de méthodes autochtones mieux adaptées au monde laurentien. Au lieu de se déployer en grand « corps » compact,

le commandement divise les troupes en plus petits groupes à la manière des *warbands* iroquois. De plus, contrairement aux Amérindiens qui s'engageaient dans des expéditions au printemps (ils utilisaient le camouflage qu'offre le feuillage), les militaires français tirent avantage de l'hiver : l'absence de feuilles nuit aux attaques-surprises iroquoises et les villages ont plus de chance d'être occupés lors de cette saison (Mourin, 2009).

À titre d'exemple, une expédition d'envergure dirigée vers les Agniers (l'une des grandes nations de la ligue iroquoise) se met en branle à l'hiver 1693. Cette fois, le but est d'imposer la paix à l'ennemi autochtone plutôt que de tenter de le détruire complètement. Une troupe d'environ 625 hommes est formée et quitte La Prairie le 25 janvier en direction des Agniers (sud du Saint-Laurent) qu'elle atteint finalement le 16 février. Signe de la réussite des jeux d'alliances français, notons que pour les offensives que nous avons couvertes, les alliés amérindiens sont toujours mis à profit au sein des troupes euro-cana-



Le village palissadé de Lachine, 1689. Informations : artiste, Walter Baker. 1898-1912, XIX<sup>e</sup> siècle ou XX<sup>e</sup> siècle, 7,4 x 11,2 cm M967.50.8.  
<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M967.50.8>

diennes (Gohier, 2008). Enfin, l'attaque est un succès : trois villages et leurs ressources sont détruits, une vingtaine de guerriers sont tués et 260 prisonniers sont capturés (Mourin, 2009). Désormais, les Agniers craignent les sorties françaises en hiver et redoutent de laisser leurs villages sans défense.



Massacre et incendie à Lachine, 1689. Informations : 1925-1950, XX<sup>e</sup> siècle. Encre de couleur sur papier, 7 x 12,7 cm. Don de Mrs. M. Easton M975.172.1.20. (<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M975.172.1.20>).

Une fois la spirale de violences engagée, la dure réplique française était la première d'une série d'opérations offensives visant d'une part à neutraliser le pouvoir d'action des Anglais et d'une autre, à imposer la paix aux Iroquois. En s'adaptant aux conditions difficiles du Canada et en empruntant plusieurs techniques aux Autochtones, les autorités coloniales furent en mesure de contrer la menace révélée au mois d'août 1689. Malgré quelques déboires, ces méthodes connurent un certain succès jusqu'à la grande offensive de 1696 organisée par Frontenac. En effet, cinq ans plus tard, en 1701, les Français orchestraient la Grande Paix de Montréal en leur faveur (Beaulieu, Viau, 2001).

Bien que nous ayons brossé un bref portrait de la réaction militaire de la colonie à la suite des événements de Lachine, cette période mériterait l'attention des historiens sur bien des plans. Par exemple, l'impact psychologique et social de ces années de conflits n'a que très peu été étudié. En effet, les dernières décennies de recherche ont considérablement élargi nos connaissances sur les répercussions de la guerre chez les Autochtones et sur les inégalités issues de ce phénomène sur leur société. Or, du point de vue de la colonie, les

recherches des dernières années sont restées plus timides (Courtois, 2009). On devine que des attaques répétées causant des dizaines de morts ont dû terroriser les habitants, mais la mesure de l'impact réel de ces conflits violents dans la vie des colons n'a pas été prise. Il pourrait être fort intéressant d'étudier l'influence que cette période de violence a eue sur la vie religieuse, les sociabilités ainsi que sur le développement des habitations françaises. Bref, espérons que ce terreau fertile nous permettra un jour de mieux comprendre la vie euro-américaine dans un monde aussi rude que l'était l'Amérique septentrionale de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

**Jérémie L. St-Louis est étudiant à l'Université du Québec à Montréal.**

#### Pour en savoir plus :

##### Sources

François Vachon de Belmont. *Histoire de l'eau-de-vie en Canada : d'après un manuscrit récemment obtenu de France*, Université d'Alberta, Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada, Québec, 1840, n° 8.

Pierre-François-Xavier Charlevoix. *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*. Tome 1. Paris, Giffart, 1744.

Marc Lescarbot. *Histoire de la Nouvelle-France*. Vol. 3. Paris, Edwin Tross, édition de 1866, original de 1612.

Bacqueville de la Potherie. *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Tome 3, Paris, Nyon & fils, 1753.

#### Études

Alain Beaulieu et Roland Viau. *La Grande Paix : chronique d'une saga diplomatique*. Montréal, Éditions Libre Expression, 2001, 127 p.

Charles-Philippe Courtois. « Pour un rééquilibrage de l'historiographie et de la représentation de la Nouvelle-France dans l'enseignement de l'histoire », *Bulletin d'histoire politique*. Vol. 18, n° 1 (automne 2009), p. 19-36.

Louise Dechêne. *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le régime français*. Montréal, Boréal, 2008, 664 p.

Louise Dechêne. *Habitants et marchands de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Boréal, 1988, 532 p.

Léo-Paul Desrosiers. *Iroquoisie*. Tome 4. Montréal, Les éditions du Septentrion, 1999, 368 p.

Guy Frégault. *Iberville le conquérant*, Montréal, Guérin, 1996, 415 p.

Guy Frégault. *La civilisation de la Nouvelle-France*. Montréal, Fides, 1969, 285 p.

Maxime Gohier. *Onontio le négociateur : la gestion des conflits amérindiens en Nouvelle-France, 1603-1717*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2008, 252 p.

Gilles Havard. *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en haut. 1660-1715*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2003, 858 p.

Craig S. Keener. « An Ethnohistorical Analysis of Iroquois Assault Tactics Used against Fortified Settlements of the Northeast in the Seventeenth Century », *Ethnohistory*, vol. 46, n° 4, Warfare and Violence in Ethnohistorical Perspective, Duke University Press, 1999, p. 777-807

Samuel Mourin. « Porter la guerre aux Iroquois » : les expéditions françaises contre la ligue des Cinq Nations à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Québec, Les Éditions GID, 2009, 309 p.



La cathédrale de Metz, telle qu'elle se présente à la naissance de Pierre-Henri Bouchy. *Vue de la Cathédrale de Metz*, huile sur toile, Gavard, 1826. (Musée de la Cour d'Or, Metz).

# PIERRE-HENRI BOUCHY PÉDAGOGUE LIBÉRAL DANS UN QUÉBEC ULTRAMONTAIN

par Emmanuel Bernier

« Un sujet de mérite et bien versé dans la connaissance des auteurs grecs, latins et français, pieux, sage, propre à vivre en communauté, qui consentirait à venir à nos frais passer une partie de sa vie à enseigner ». C'est ainsi que l'abbé Jean Holmes,

alors préfet des études au Séminaire de Québec, s'adresse au supérieur des Missions étrangères de Paris, le 23 mars 1842, afin d'obtenir un professeur de rhétorique pour son établissement. Les années 1820-1830 avaient été marquées par un creux historique

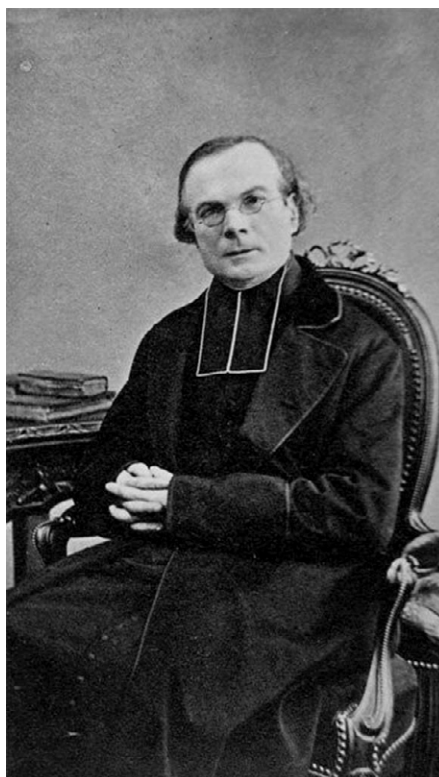
en matière d'effectifs sacerdotaux au Canada français et les collèges et séminaires peinaient à recruter des enseignants bien formés, d'où l'appel lancé par les autorités du Séminaire en direction de la France. Cette requête est rapidement exaucée, puisqu'un jeune

séminariste de Metz de 23 ans possédant, aux dires de son supérieur, « une science plus que suffisante », débarque à Québec l'automne suivant. Pierre-Henri Bouchy allait demeurer dans la province jusqu'en 1855, année de son retour en France, où il décède en 1884. Pendant ces treize années, le jeune professeur enseigne non seulement au Séminaire de Québec, mais également au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Sa présence au Canada est marquée par plusieurs conflits avec des membres du personnel enseignant de ces deux établissements, causant notamment son renvoi du Séminaire, mais également par de nombreuses amitiés nouées avec ses élèves et des membres des cercles intellectuels et artistiques de la grande région de Québec. Mais plus que tout, Pierre-Henri Bouchy a exercé une influence non négligeable sur le milieu intellectuel et artistique québécois grâce à sa pédagogie novatrice, sa contribution à la refonte des ouvrages de chant liturgique et la transmission de son important capital culturel et social.

## UNE PÉDAGOGIE LIBÉRALE

Dès son arrivée, le jeune Français se distingue de la plupart de ses confrères par sa pédagogie libérale. Au lieu d'imposer des méthodes d'apprentissage avilissantes qui misent sur la mémorisation servile des leçons du maître, il instaure un climat de liberté, où l'autonomie intellectuelle prime. Comme le décrit bien Olivier Gamelin, spécialiste de Bouchy : « La pédagogie bouchienne table sur l'expérimentation libre et raisonnée de la connaissance par les élèves. À vrai dire, le mentor incite ses émules à connaître par expérience les vérités soumises à leur jeune intelligence; il confronte son auditoire à une lecture personnelle de la réalité, une approche concrète où le séminariste envisage ses études non plus passivement mais à la lumière de son labeur. Sous la tutelle du mentor Bou-

chy, la liberté de conscience gagne du terrain sur les vérités imposées; l'élève devient le meilleur juge de son propre travail [...] » L'abbé incite donc



Pierre-Henri Bouchy dans le studio du photographe J. E. Livernois. ([http://pistard.banq.qc.ca/unite\\_chercheurs/description\\_fonds?panqsid=201710081523129687&p\\_centre=03Q&p\\_classe=P&p\\_fonds=560&p\\_numunide=877799](http://pistard.banq.qc.ca/unite_chercheurs/description_fonds?panqsid=201710081523129687&p_centre=03Q&p_classe=P&p_fonds=560&p_numunide=877799)).

ses élèves à créer eux-mêmes de la connaissance, par le biais de leur expérience et de leur jugement critique. Il écrit ainsi dans un syllabus de cours que « l'essentiel n'est pas de les connaître [les règles], mais d'en découvrir l'esprit et l'usage. La science des règles n'est qu'une science morte et stérile si l'on manque du goût nécessaire pour en faire une juste application. De là l'obligation indispensable d'en discerner les principes et d'en faire plutôt un sujet d'exercice pour son jugement que pour sa mémoire ». Une injonction qui surprend par sa modernité et qui contribua assurément à lui attirer les foudres de certains collègues davantage portés vers des méthodes d'apprentissage plus traditionnelles.

Loin de se cantonner à la salle de classe, la pédagogie bouchienne s'épanouit aussi *extra muros*. Son élève Henri-Raymond Casgrain raconte, en 1902, dans *Le Soleil* : « L'abbé Bouchy, improvisateur en récréation, avait naturellement beaucoup plus de laisser-aller que dans la chaire d'enseignement : non pas que sa parole fut moins correcte, ni moins limpide dans les entretiens familiers que dans les leçons régulières qu'il donnait, soit sur la littérature, soit sur la philosophie. Sa diction était toujours irréprochable; mais ici on reconnaissait le conférencier admirablement doué, dont l'érudition était rarement en défaut, qui dissertait avec autant de suite que d'abondance et de clarté, et s'élevait facilement jusqu'à l'éloquence. » Le mentor complétait également l'éducation de ses jeunes émules par le prêt de livres ou par des échanges sur l'actualité politique européenne, passablement mouvementée en cette époque de révolutions.

Le moyen souverain employé par Bouchy pour approfondir sa relation mentorale reste toutefois la lettre. C'est par le biais de l'art épistolaire qu'il pousse la dimension intime de son mentorat à son paroxysme. Dès son départ du Séminaire pour le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, l'abbé continue à correspondre avec plusieurs amis et anciens élèves de Québec, loisir qu'il entretient une fois revenu en Europe, alors qu'il conserve des liens épistolaires avec de nombreux Canadiens français jusqu'à sa mort en 1884. En encourageant ses disciples à échanger de cette manière, il les invite « à projeter librement leur intimité sur une personne d'expérience capable d'organiser les pensées confuses qui s'en émanent » (Gamelin), tout en leur permettant d'exercer leur plume sous experte supervision.

De nombreux élèves se considéraient comme héritiers de Bouchy et perpétuèrent sa pensée au Canada. Pensons par exemple à l'abbé Hospice-Anthelme-Jean-Baptiste Verreau,

professeur au Séminaire Sainte-Thérèse et à l'École normale Jacques-Cartier de Montréal, reconnu pour ses idées libérales, à Henri-Raymond Casgrain, figure intellectuelle majeure du XIX<sup>e</sup> siècle, qui considérait Bouchy comme « l'homme qui a eu le plus d'influence sur [s]a vie d'étudiant », ou encore au libéral radical Arthur Buies, pour qui l'abbé ne fut rien de moins qu'un second père.

### TRANSMISSION D'UN CAPITAL CULTUREL ET SOCIAL

En plus de l'originalité de ses méthodes pédagogiques, Pierre-Henri Bouchy a influencé ses étudiants en leur donnant accès à ce qu'Olivier Gamelin qualifie

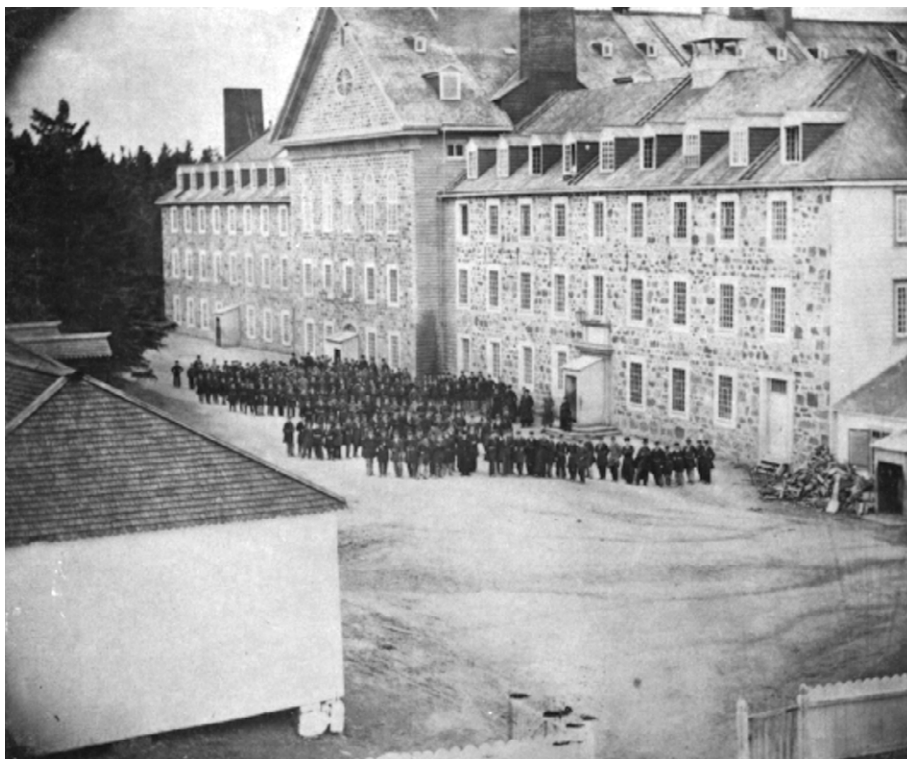
passait, l'antiquité grecque et latine qu'il possédait sur le bout de son doigt, les grands siècles modernes, la Renaissance, le siècle de Louis XIV, qui était son idéal avec Bossuet en tête, les littératures étrangères, espagnole, allemande, italienne, avec le Dante qu'il commentait supérieurement, anglaise avec Shakespeare dont il faisait ressortir les grandes beautés à côté de défauts choquants surtout pour un maître en fait de goût comme lui. »

Loin de se restreindre aux classiques, le jeune abbé n'hésite pas à faire entrer ses émules en contact avec les auteurs romantiques en vogue de l'autre côté de l'Atlantique, mais honnis par les ténors ultramontains canadiens, qui

seur, qui compare l'art de Victor Hugo et Alphonse de Lamartine. Il affirme : « Les réflexions de l'abbé Bouchy, auxquelles nous n'avions point songé, et qui établissaient l'historique de la pièce, étaient pour nous autant de traits de lumière. Les obscurités disparaissaient, et nous commençons à la juger mieux et de plus haut. [...] Voilà M. Bouchy tel qu'il se montrait chaque fois que nous allions à lui ou qu'il venait à nous. On comprend le magnétisme et l'épanouissement intellectuel qu'il répandait autour de lui. »

En plus d'être un fin critique littéraire, Pierre-Henri Bouchy possédait certaines connaissances en musique dont plusieurs ont pu bénéficier. Dès son arrivée au Collège de Sainte-Anne, en 1846, il organise un cours de musique vocale qui devient rapidement très populaire. Comme le signale lui-même le professeur dans une lettre à un prêtre de Québec, « l'Église de S<sup>te</sup> Anne est encombrée d'étrangers qui viennent quelquefois de dix lieues » pour venir entendre sa chorale chaque fois qu'à lieu une grande fête. C'est de cette manière que le Français fait entrer la sensibilité romantique dans l'établissement pocatois. Par l'interprétation d'œuvres de compositeurs comme Beethoven, mais aussi en introduisant dans les murs du collège des partitions d'opéras de Rossini, Auber et autres, le maître initie les élèves et la population environnante aux chefs-d'œuvre du romantisme musical. Comme le signale judicieusement Casgrain, « amateur passionné de la musique vocale, [Bouchy] communiqua son enthousiasme autour de lui et contribua ainsi, dans une mesure dont on ne se fait guère d'idée aujourd'hui, à répandre le goût de la grande musique dans toute la région de Québec ».

Pierre-Henri Bouchy n'a pas fait que transmettre ses connaissances et son goût pour la littérature et la musique, il a également fait bénéficier certains amis de son réseau social français. Par exemple, alors qu'il est à La Pocatière,



Le collège de La Pocatière en 1866. (<http://www.shcds.org/photos%201401-1500/01440.htm>).

de « capital social et culturel ». Il entend par là que l'abbé possédait une certaine quantité de connaissances et un réseau social dont purent bénéficier ses élèves et amis du Canada. C'est d'abord sur le plan littéraire que l'enseignant a eu le plus d'influence. Henri-Raymond Casgrain évoque ainsi l'étendue de la culture livresque de Bouchy : « Tout y

proposent plutôt aux jeunes hommes des lectures édifiantes, comme les vies de saints. Les ouvrages romantiques circulent toutefois sous le manteau, souvent par le biais de professeurs ou de camarades complices.

Casgrain raconte, dans ses *Souvenances canadiennes*, un épisode où lui et un camarade sont attablés avec le profes-



Henri-Raymond Casgrain. ([http://pistard.banq.qc.ca/unite\\_chercheurs/description\\_fonds?p\\_anqsid=201710081530299735&p\\_centre=03Q&p\\_classe=P&p\\_fonds=560&p\\_numunide=895527](http://pistard.banq.qc.ca/unite_chercheurs/description_fonds?p_anqsid=201710081530299735&p_centre=03Q&p_classe=P&p_fonds=560&p_numunide=895527)).

« il [fait] tout ce qui [est] en son pouvoir afin de mettre le Collège en contact direct avec les libraires parisiens ». Il fait la même chose pour le Séminaire Sainte-Thérèse, à la demande de son ancien élève Hospice-Anthelme-Jean-Baptiste Verreau. Casgrain put également tirer profit du carnet d'adresses bien garni de son mentor lors de ses nombreux voyages dans l'Hexagone. À cette occasion, celui-ci lui fait connaître des personnalités comme Charles de Montalembert, un des chantres du libéralisme catholique, mais aussi la comtesse de Régis, le comte de Pange, et bien d'autres.

### BOUCHY ET LA REFONTE DES OUVRAGES DE CHANT GRÉGORIEN

Un autre apport significatif de Pierre-Henri Bouchy mérite d'être souligné : sa contribution à la refonte des manuels de chant liturgique. En effet, lors du premier concile provincial de Québec, en 1851, on décide de rééditer ces ouvrages, dont la dernière version date à ce moment de dix ans et, par le

fait même, d'harmoniser les différentes pratiques à travers la province. Trois ans plus tard, les membres de la Commission liturgique choisissent l'abbé Bouchy, qui semble alors le mieux qualifié pour ce travail. Dès l'impression des trois volumes – un vespéral, un graduel et un processionnal –, on s'aperçoit que le Français a fait quelques entorses à la tradition gallicane qui prévalait jusqu'alors au Canada, afin de se conformer à l'usage romain, qui se veut plus proche du plain-chant primitif, sacrifiant ainsi à l'ultramontanisme que M<sup>gr</sup> Ignace Bourget avait voulu insuffler lors du concile de 1851.

Un des changements majeurs concerne l'écriture des neumes. Ces signes musicaux qui donnent des indications quant à l'intonation et au rythme étaient trop souvent imprécis et provoquaient des dérapages et des interprétations fort différentes d'un lieu à l'autre. Bouchy a ainsi ajouté certains signes qui précisent ces paramètres et brident l'arbitraire des chantres. Il a également supprimé certaines séries de neumes dans les passages mélismatiques – lorsqu'une même syllabe est chantée sur plusieurs notes – pour simplifier les mélodies et faciliter leur interprétation par la foule. Le prêtre a également ajouté de nombreux dièses, afin de bien fixer les échelles mélodiques utilisées et d'éviter, encore une fois, l'à-peu-près. Enfin, l'abbé retravaille considérablement la prosodie des chants, en groupant la plus grande partie des notes sur les accents toniques, ce qui n'était pas tout à fait le cas dans la tradition gallicane.

Plusieurs de ces changements déroutent fortement le clergé et les foules sont choquées de voir les chants de la messe passablement modifiés. On ne sera alors guère étonné que les transformations apportées par Bouchy ne furent guère appliquées dans les paroisses et que le concile de 1861 rétablisse l'usage gallican dans la province.

Si l'influence qu'a exercée Pierre-Henri Bouchy dans la société canadienne-

française a parfois été éphémère – comme dans le cas des ouvrages de plain-chant –, il reste que le clerc a eu un formidable ascendant sur toute une génération de jeunes hommes, qui allaient par la suite devenir des figures importantes dans la vie intellectuelle de la province. Par sa pédagogie humaniste plaçant l'expérience raisonnée au cœur de l'enseignement et la transmission de son imposant capital culturel et social, le jeune maître a assurément eu une influence appréciable sur ses nombreux élèves et amis, tout en contribuant à introduire le romantisme – littéraire et musical – et le libéralisme catholique au Canada français.

### Emmanuel Bernier est étudiant à la maîtrise en histoire à l'Université Laval.

#### Pour en savoir plus :

Noël Baillargeon. *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994, 410 p.

Henri-Raymond Casgrain. *Souvenances canadiennes*. Tome II. Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, O444.

Serge Gagnon. « Le Collège-de-Sainte-Anne au temps de l'abbé François Pilote : les conflits du personnel enseignant ». Thèse (D.E.S.), Québec, Université Laval, 1968, 156 p.

Olivier Gamelin. « Les changements apportés par le français Pierre-Henri Bouchy à l'édition de 1854 des livres de chants ecclésiastiques : accros à la tradition québécoise ». Nicole Lemaître (dir). *La mission et le sauvage : huguenots et catholiques d'une rive atlantique à l'autre, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris/Québec, CTHS/PUL, 2009, 399 p.

Olivier Gamelin. « Libéralisme et intimité dans la correspondance du mentor romantique Pierre-Henri Bouchy, 1842-1886 ». Mémoire de maîtrise (études littéraires), Trois-Rivières, UQTR, 2007, 154 p.

Wilfrid Lebon. *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*. Tome II. *Le premier demi-siècle, 1827-1877*. Québec, Charrier & Dugal, 1948, 574 p.

FORM 1. DOMINION BUREAU OF STATISTICS—BUREAU FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE. SIXIÈME RECENSEMENT DU CANADA, 1921. "A"

Province Saskatchewan District No. 228 Enumeration Sub-District No. 28 in/dans Cantons

Page 13 Enumerated by Joseph Louka Enumerator.

NAME AND RESIDENCE		SEX AND CLASS OF BORN		PERSONAL DESCRIPTION		ACTIVITY		EDUCATION		MATH. LANGUAGES AND BELIEFS		EDUCATION		PROFESSION, OCCUPATION, AND EMPLOYMENT	
NAME	PLACES OF ABODE	MALE	FEMALE	AGE	CLASS	HEIGHT	HAIR	EYES	COMPLEXION	EDUCATION	LANGUAGES	RELIGION	EDUCATION	PROFESSION, OCCUPATION, AND EMPLOYMENT	
1	Richard Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
2	William Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
3	William Albert 15 13 9 3	15	13	9	3										
4	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
5	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
6	William Albert 15 13 9 3	15	13	9	3										
7	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
8	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
9	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
10	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
11	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
12	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
13	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
14	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
15	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
16	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
17	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
18	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
19	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
20	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
21	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
22	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
23	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
24	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
25	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
26	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
27	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
28	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
29	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
30	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
31	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
32	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
33	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
34	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
35	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
36	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
37	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
38	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
39	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
40	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
41	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
42	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
43	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
44	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
45	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
46	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
47	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
48	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
49	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										
50	John Brown 10 12 7 3	10	12	7	3										

Page du recensement de 1921 montrant la famille d'Exilda Morin à Swift Current, Saskatchewan (BAC, recensement de 1921, RG31, Statistique Canada, district n° 228, sous-district n° 28, p. 3)

# LES RECENSEMENTS UNE SOURCE À EXPLOITER

Les recensements figurent parmi les documents historiques les plus utiles pour retracer ses ancêtres. Après avoir établi votre arbre généalogique grâce aux informations contenues dans les registres de l'état civil, la consultation des recensements vous fournira d'autres détails comme la profession exercée, le lieu de résidence, etc. Leur consultation permet aussi de repérer les membres d'une famille ayant quitté leur lieu de naissance pour s'établir dans une autre région, dans une grande ville ou encore une autre province. Pour ma part, j'ai pu retracer la sœur de mon arrière-

grand-père, Exilda Morin, en 1921, en Saskatchewan, après son départ du Maine où elle a vécu durant plusieurs années. Un recensement est le dénombrement, ordonné par l'État, d'une population résidant sur son territoire à une date précise. Les recensements dénombrent les membres d'un ménage, c'est-à-dire l'ensemble des personnes qui occupent un même logement à titre de résidence principale, quels que soient les liens qui les unissent. Ainsi, un ménage peut être de type familial (parents avec leurs enfants), mixte (une famille ayant des locataires), collectif (une communauté

religieuse, un asile ou une industrie) ou individuel (une personne vivant seule). Il existe deux types de recensements : le recensement partiellement nominatif dans lequel figure uniquement le nom du chef du ménage et où l'on ne fait que compter les autres membres du ménage et le recensement nominatif dans lequel sont inscrits les noms de toutes les personnes avec leur âge, leur lien avec le chef du ménage, leur profession, leur état matrimonial, etc. Ils peuvent couvrir une paroisse, une ville, l'ensemble de la province de Québec ou le Canada en entier. Découvrons les principaux...

Au printemps 1666, l'intendant Jean Talon ordonne la tenue d'un premier recensement ayant pour but de connaître les différents métiers des colons en Nouvelle-France. Par conséquent, ce recensement exclut les militaires et les fonctionnaires de passage. Talon ayant constaté plusieurs omissions, le ministre Jean-Baptiste Colbert exige, l'année suivante, un recensement plus fiable. En 1681, l'intendant Jacques Duchesneau, encore une fois à la demande du ministre Colbert, effectue un autre recensement. Ces trois recensements du XVII<sup>e</sup> siècle sont entièrement nominatifs et fournissent le nom de chaque personne, le sexe, l'âge, l'état matrimonial, la relation de parenté avec le chef de ménage, le lieu de résidence et la profession. Avec le changement de dirigeants en 1759, des recensements partiellement nominatifs sont réalisés en 1760, 1762 et 1765 pour les régions rurales, les villes de Québec et de Montréal étant exclues du processus d'énumération. Ces recensements indiquent le nom du chef de ménage, le lieu de résidence, le nombre d'hommes et de femmes, le nombre d'enfants selon le sexe et le groupe d'âge (moins et plus de 15 ans) ainsi que des renseignements agricoles (nombre de vaches, de cochons et de moutons, par exemple). Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, trois recensements partiellement nominatifs ont été réalisés pour l'ensemble de la province, soit en 1825, 1831 et 1842. Ils mentionnent pour chaque ménage, le nom du chef de ménage, sa profession, le nombre de personnes, le lieu de résidence, la religion, la répartition des

personnes selon le sexe, l'âge et l'état matrimonial.

C'est à compter de 1851 que la population de l'ensemble du Canada est dénombrée de façon régulière tous les dix ans. Le dernier recensement que vous pouvez consulter est celui de 1921. En vertu de la Loi sur la statistique, il faut attendre 92 ans après la tenue d'un recensement avant qu'il puisse être accessible au grand public. Si 3 246 habitants ont été dénombrés en 1665 en Nouvelle-France, ce nombre atteint 8,7 millions de personnes pour l'ensemble du Canada en 1921.

Les recensements réalisés depuis 1851 sont entièrement nominatifs et mentionnent, entre autres, pour chaque personne le nom, le sexe, l'âge, l'état matrimonial, la relation de parenté avec le chef du ménage, la profession, le lieu de résidence, le lieu de naissance, l'origine ethnique et la religion. Ils sont conservés à Bibliothèque et Archives Canada et ont tous été indexés par nom et numérisés. Sur la page d'accueil principale du site Web de Bibliothèque et Archives Canada (<http://www.bac-lac.gc.ca>), cliquez sur l'onglet « Recherche en ligne » et ensuite sur « Recensements ». Vous pourrez par la suite accéder à chacun des recensements. Plusieurs outils vous aideront dans votre recherche comme des informations contextuelles sur chaque recensement, leurs particularités, une liste des districts et des sous-districts, les abréviations courantes, etc.

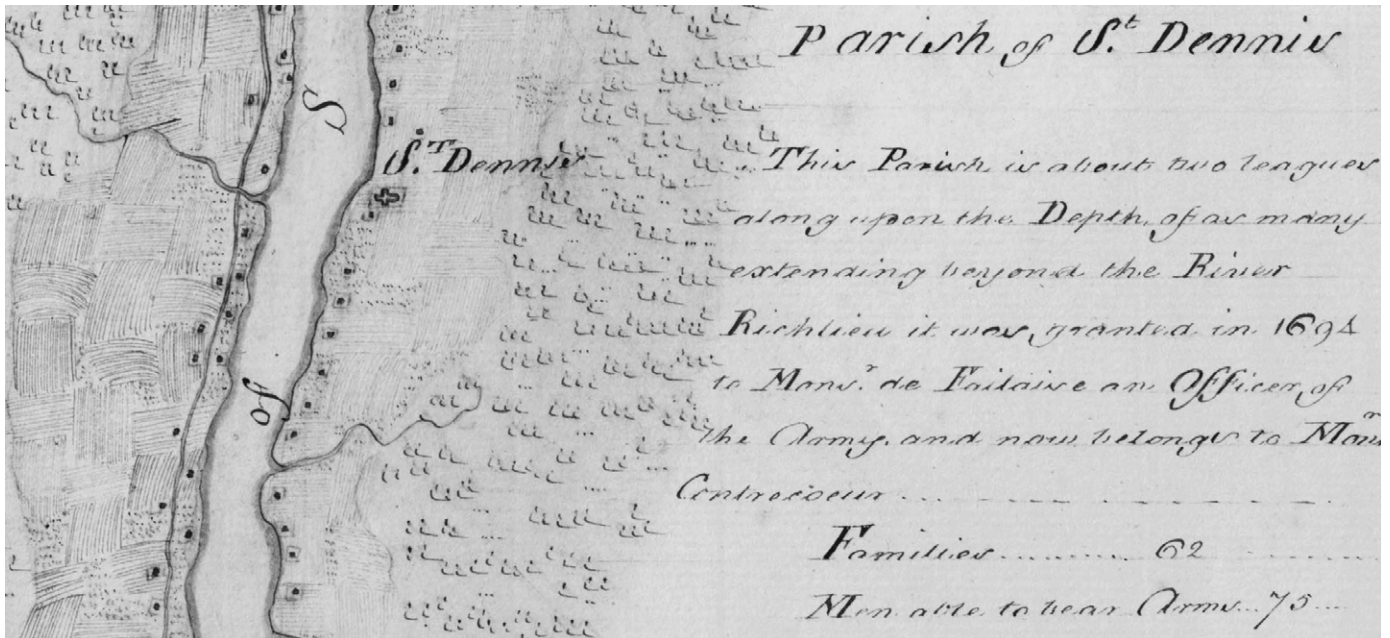
**Sylvie Tremblay, maître généalogiste agréé**

3	4	4a	4b	4c	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
Stinbank Regis	10	13	9	3	Sawtonia						USA				
" Charles	10	13	9	3	"						USA				
Tomlinson Albert	15	13	9	3	Sawtonia						USA				
" Helga	"	"	"	"	"						USA				
" Betty	"	"	"	"	"						USA				
" Anne	"	"	"	"	"						USA				
Moore Arthur	12	13	9	3	Sawtonia						USA				
" Egidio	"	"	"	"	"						USA				
" Albert	"	"	"	"	"						USA				
" Honore	"	"	"	"	"						USA				
Payne Joseph	13	13	9	3	Sawtonia						USA				
" Jora	"	"	"	"	"						USA				
" Joseph	"	"	"	"	"						USA				
" Robinson	"	"	"	"	"						USA				

**WWW.CAPAUxDIAMANTS.ORG**

**À VOS SOURIS!  
VISITEZ LE SITE WEB!**

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP·AUX·DIAMANTS**

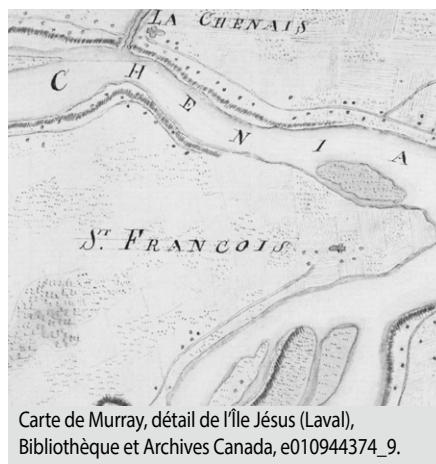


Carte de Murray, détail de Saint-Denis-sur-Richelieu (Bibliothèque et Archives Canada, e010944374\_10). Paroisse de Saint-Denis. Cette paroisse est d'environ deux lieues de long sur une profondeur semblable et s'étend au-delà de la rivière Richelieu. Elle a été concédée en 1694 à monsieur de Falaise un officier de l'armée et appartient désormais à monsieur de Contrecoeur. Familles=62. Hommes aptes à porter les armes=75.

## L'ACQUISITION DES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES PAR LES BRITANNIQUES AU COURS DE LA GUERRE DE SEPT ANS

### SECONDE PARTIE : LE TERRITOIRE, D'APRÈS LE PROJET DE MURRAY

Les stratégies des Britanniques pour avancer sur le fleuve Saint-Laurent et prendre Québec en 1759 ont été abordées dans la chronique précédente. Nous examinerons maintenant le grand projet d'arpentage de la vallée du Saint-Laurent, imaginé par James Murray, premier gouverneur britannique de Québec, au lendemain de la Conquête.



Carte de Murray, détail de l'Île Jésus (Laval), Bibliothèque et Archives Canada, e010944374\_9.

Encore précaire, la souveraineté de l'Angleterre sur la Nouvelle-France ne sera officialisée qu'en 1763 par le traité

de Paris. Les Anglais voulaient donc s'assurer de bien connaître la région dans le cas d'une rétrocession à la France qui aurait pu mener à une nouvelle tentative de conquête. C'est dans ce contexte que Murray initia, en 1761, le projet d'arpentage de la vallée du Saint-Laurent et de son occupation : ses routes, ses cours d'eau, ses églises, ses maisons, ses moulins, ses zones défrichées, son relief et sa population.

Les ingénieurs et les officiers qui y travaillèrent ont arpenté le territoire à partir du printemps de 1761 et couché leurs observations sur papier dans l'atelier de dessin situé au château Saint-Louis, à Québec, siège du nouveau gouver-

nement provisoire (et de l'ancien). Ils étaient sur le terrain du printemps à l'automne et compilaient les renseignements accumulés à l'hiver. Murray avait recruté des ingénieurs et des cartographes qualifiés : Samuel Holland et John Montresor en tête, ainsi que Lewis Fusier, Joseph Peach, William Spry, Frederick Haldimand J., Philip Pitman et les dessinateurs Digby Hamilton, Charles McDonnell et Charles Blaskowitz. Certains avaient été formés à la Royal Military Academy de Woolwich. Malgré leurs différends, ils réussirent à dresser une immense carte d'une grande qualité : la carte dite de Murray.

Le territoire représenté sur la carte est compris entre Les Cèdres, en amont de Montréal, et l'île aux Coudres, en aval de Québec, avec quelques variations selon les versions. Toutes manuscrites, ces cartes étaient destinées à un public restreint, en période de conflit; il s'agissait de documents confidentiels. Cinq des sept cartes produites entre 1761 et 1763 ont été préservées : deux se trouvent à Bibliothèque et Archives Canada (l'exemplaire personnel de Murray et celui du Board of Ordnance, organisme de l'armée dont relevaient les ingénieurs militaires), deux à la British Library (ceux du roi George III et du premier ministre William Pitt), et le dernier à la Clements Library de l'Université du Michigan (celui du général Thomas Gage, gouverneur de Montréal). L'exemplaire de Murray comprend 44 feuilles, dont une feuille index. Lorsqu'elle est assemblée, elle mesure environ 8,8 sur 15,5 mètres.

Les Britanniques ont complété d'autres relevés semblables au XVIII<sup>e</sup> siècle, après des campagnes de conquête ou d'occupation coloniale : la grande carte de l'Écosse de Roy (1747 et 1755); celle de l'Irlande de Vallancey (1778-1790); celle de la Floride par De Brahm (1765-1771); ou encore la carte du Bengale de Rennell (1765-1777). La carte de Murray s'inscrit donc dans le contexte plus large de l'Empire britannique et de la tradition d'en représenter les paysages. De toutes

ces cartes, elle est celle dont l'échelle est la plus grande et la seule qui présente un recensement du nombre de familles par village et du nombre d'hommes aptes à porter les armes. Ces renseignements, ainsi que les notes sur l'histoire des villages, ont probablement été transmis par les curés.

Les villages des Amérindiens domiciliés de la vallée du Saint-Laurent sont

pour une carte militaire. Elle fut aussi l'objet de critiques : l'ingénieur Hugh Debbieg, par exemple, lui reprocha son manque de renseignements sur le fleuve (que l'on trouvait cependant sur la carte de Cook). Elle n'en demeure pas moins un portrait très détaillé de la géographie physique et humaine de la vallée du Saint-Laurent, à un moment charnière de son histoire.



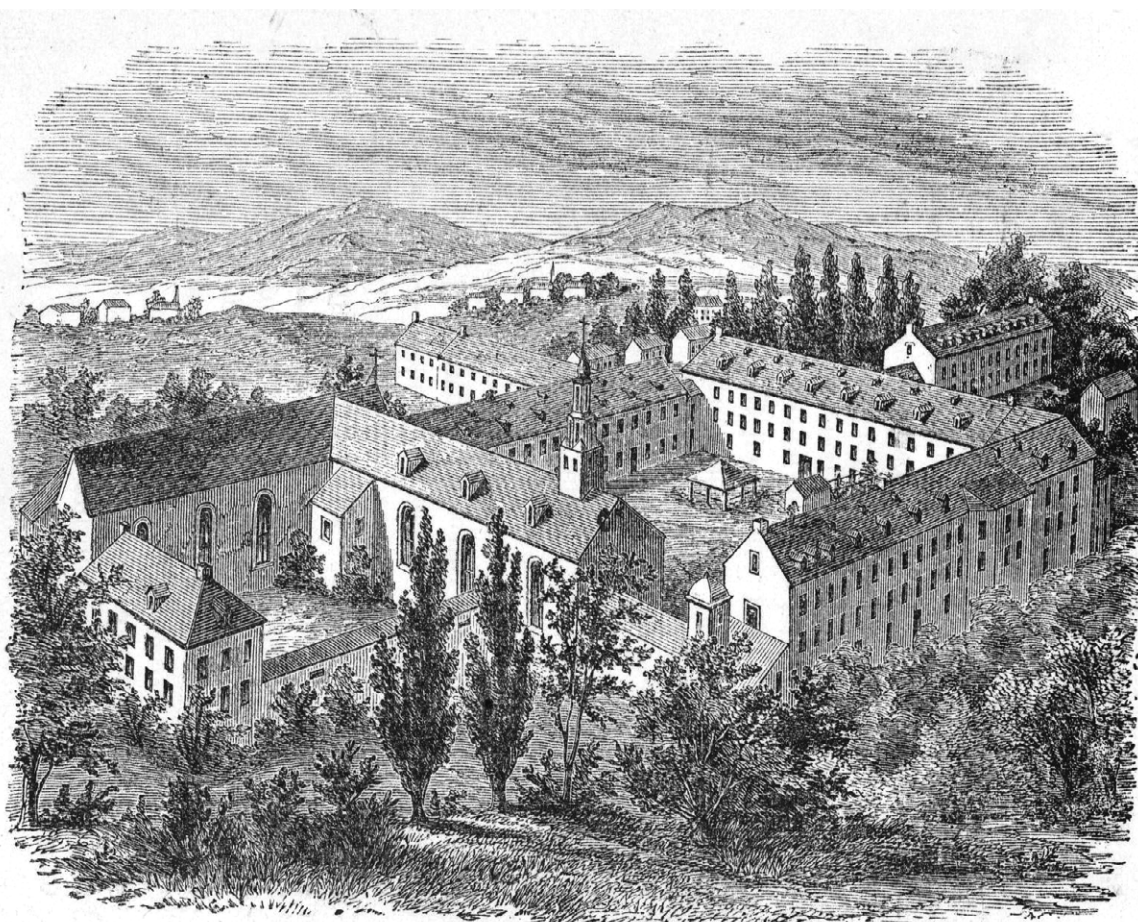
Extrémité est de Laval, 1965, photographie aérienne (détail) Ottawa, ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources Canada, A18764-106 (Centre d'information géographique, statistique et gouvernementale, Bibliothèque de l'Université d'Ottawa).

représentés : Jeune-Lorette (Wendake), Sault-Saint-Louis (Kahnawake), lac des Deux-Montagnes (Kanesatake), Saint-François (Odanak), Bécancour (Wôlinak). Ils apparaîtront peu sur les cartes qui suivront, ce qui dénote une certaine perte de pouvoir.

La carte de Murray est un outil de contrôle et de planification du territoire. Il ne s'agit pas d'une représentation parfaite. Le découpage des seigneuries, difficile à établir, n'y apparaît pas. Le tracé des routes est inexact et diffère d'une version à l'autre, ce qui est étonnant

La comparaison de la carte de Murray avec des cartes, des photographies aériennes ou des images satellites permet de constater à quel point ce territoire s'est transformé. Cependant, il y subsiste toujours plusieurs traces du Régime français (patrimoine immobilier, chemins, découpage des terres, etc.), qui témoignent du cadre de vie des familles qui ont occupé et façonné cet espace.

**Isabelle Charron, conservatrice de l'Amérique du Nord française au Musée canadien de l'histoire**



BIRD'S EYE VIEW OF URSULINES CONVENT.

Le couvent des Ursulines de Québec accueille au XIX<sup>e</sup> siècle plusieurs petites protestantes dont près d'une centaine embrassent la foi catholique si on en croit le registre des abjurations de cette communauté (Bibliothèque et archives nationales du Québec, *Bird's Eye View of the Ursuline's Convent*, 18??, ID 267, 0002724444.).

## LA CONVERSION AU CATHOLICISME DE LA FAMILLE HOLMES

**A**u début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Bas-Canadiens sont toujours en train de s'acclimater à la présence protestante alors que l'administration britannique et les immigrants protestants qui se sont installés dans la colonie affichent une attitude ambiguë face au catholicisme. D'une part, l'évêque anglican et quelques notables anglo-protestants principalement rassemblés autour des bureaucrates souhaitent restreindre le pouvoir de l'Église catholique. D'autre

part, les gouverneurs se succèdent, mais se montrent dans leur ensemble assez conciliants avec les autorités catholiques dont ils souhaitent obtenir l'appui. La cohabitation religieuse se fait également relativement bien au sein des milieux les plus aisés. Philippe Aubert de Gaspé relate d'ailleurs dans ses *Mémoires* que « pendant les heureux jours de [s]a jeunesse, le fanatisme était un monstre à peu près inconnu à Québec » et que ses « amis protestants étaient très nom-

breux ». S'il existe bien des frontières entre les deux communautés ethnoreligieuses, celles-ci peuvent se montrer par moments poreuses comme le démontre l'histoire de la famille Holmes.

Né en 1799 à Windsor (Vermont), John Holmes grandit dans les environs de Hanover (New Hampshire) au sein d'une famille protestante et souhaite rapidement devenir ministre du culte. Son père achète cependant un domaine agricole à Colebrook, près de la frontière cana-

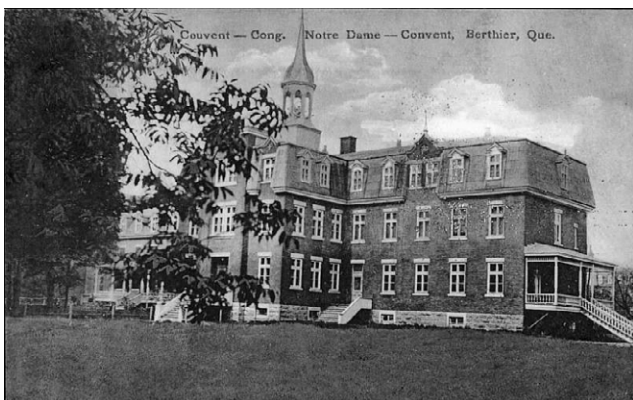
dienne, et désire voir John y travailler avec lui. En 1815, il informe donc son fils qu'il doit interrompre les études qu'il avait entreprises au Dartmouth College et venir lui prêter main-forte sur la ferme familiale. Fort contrarié par la décision de son père, John quitte la maison paternelle sans l'avertir, traverse la frontière et se rend jusqu'à Hyatt's Mill (localité aujourd'hui connue sous le nom de Sherbrooke). Quelques mois plus tard, il y fait la connaissance de Stephen Burroughs, un ancien élève du Dartmouth College devenu depuis maître d'école catholique à Trois-Rivières et décide de le suivre jusque dans cette ville pour œuvrer à ses côtés. En mai 1816, John y fait la rencontre du curé de Yamachiche, Charles Ecuier, qui lui propose de venir s'établir au presbytère pour y poursuivre ses études latines. Bien qu'il soit toujours protestant, Holmes accepte la proposition et finit pas embrasser la foi de son protecteur. Il est ainsi baptisé en l'église de Yamachiche le 3 mai 1817 et part au petit séminaire de Montréal à l'automne suivant pour parfaire son éducation. Le 5 août 1823, il est ordonné prêtre et M<sup>gr</sup> Joseph-Octave Plessis le nomme vicaire à Berthier-en-Haut (Berthierville). Est-ce à dire que le désir du jeune homme d'accéder à l'apostolat était plus fort que son attachement au

protestantisme? Difficile à dire. Toujours est-il que Holmes a entre-temps repris contact avec sa famille et s'impose peu à peu comme une figure protectrice pour son demi-frère et ses demi-sœurs. (Après le décès de sa mère en 1802, son père épouse en 1807 une dénommée Sarah Towne avec qui il a au moins sept enfants.) En 1820, John amène au Bas-Canada son jeune frère de sept ans George. Il en confie le soin aux demoiselles Barbe, Honorat et Catherine O'Connor, ménagères du curé de Saint-Ours. En 1827, John retourne à Colebrook d'où il ramène l'aînée de ses sœurs, Delia, qu'il place au couvent des Dames de la Congrégation de Notre-Dame de Berthier-en-Haut pour qu'elle apprenne le français. Au cours de la même année, il la baptise à Saint-Michel-d'Yamaska. George s'était quant à lui converti au catholicisme avant 1825, date à laquelle il entre au Séminaire de Nicolet grâce à l'influence de son frère. Entre le milieu des années 1830 et 1848, cinq autres de ses sœurs (Sarah-Ann, Susan, Russia, Jane et Annette) viennent le rejoindre au Bas-Canada pour étudier chez les Ursulines de Québec. Devenu depuis 1827 professeur au Séminaire de Québec, Holmes souhaite probablement garder ses sœurs près de lui. Elles sont d'ailleurs loin d'être les seules Américaines au couvent de

1839), Annette (4 octobre 1846) et Jane (22 avril 1849). Toutes se convertissent au monastère des Ursulines et prennent mari peu de temps après être devenues catholiques à l'exception de Susan qui entre chez les Ursulines sous le nom de mère Sainte-Croix en 1837 et d'Annette qui prend époux quatorze ans après sa conversion. La plupart paraissent faire des mariages avantageux au sein d'une certaine élite canadienne-française. C'est le cas de Delia qui épouse en 1828 Antoine Favre dit Montferrand, bourgeois et cultivateur. C'est également le cas de Sarah-Ann qui se marie en 1835 avec le notaire Augustin Candide Duclos DeCelles et de Russia qui épouse le bourgeois de Vaudreuil Édouard Lefavre en 1842. George, devenu depuis médecin à William-Henry (Sorel), aurait probablement quant à lui souhaité épouser Joséphine-Éléonore d'Estimaucville, mais le destin en décide autrement puisqu'il doit fuir aux États-Unis, car il est soupçonné d'avoir assassiné le mari de la femme qu'il convoitait. C'est cette histoire qui, plus de 100 ans plus tard, inspirera à Anne Hébert son très beau roman *Kamouraska*.

Le cas de la famille Holmes permet donc de jauger des dynamiques d'assimilation et de migration dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En quittant le New Hampshire pour le Bas-Canada et en embrassant le catholicisme, John crée un contexte propice à ce que les membres de sa fratrie fassent de même. Le contexte aidant (rappelons que ce n'est qu'à compter du milieu du siècle environ qu'un certain fanatisme s'impose pour reprendre l'expression d'Aubert de Gaspé), les Holmes s'intègrent l'un après l'autre comme le font également d'autres petites protestantes qui passent par le couvent des Ursulines à cette époque, mais ça, c'est une autre histoire.

**Alex Tremblay Lamarche, historien**



Après avoir fréquenté le couvent de la Congrégation de Notre-Dame de Berthier-en-Haut, Délia Holmes se convertit au catholicisme et se marie à un cultivateur local aisé. Tout porte à croire qu'elle s'assimile bien à la religion et à la culture de son mari puisque le recensement de 1871 indique qu'elle est originaire des États-Unis, mais on y a biffé son origine américaine pour la remplacer par une origine canadienne-française (Bibliothèque et archives nationales du Québec, *Couvent, Cong. Notre Dame, Berthier, Que.*, CP 023006 CON, 0003748062).

Américaines au couvent de la rue du Parloir. Les registres d'inscription font en effet état de la présence de plusieurs jeunes filles originaires du pays voisin venues pour profiter d'un enseignement catholique ou pour apprendre la langue de Molière à Québec. Le 12 juillet 1835, Sarah-Ann embrasse elle aussi la foi de ses deux frères et de sa sœur. Puis, c'est au tour de Susan (10 avril 1836), Russia (20 octobre

# LES MÉDAILLES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

## (1<sup>RE</sup> PARTIE)

L'Université Laval, fondée en 1852, est l'héritière du Séminaire de Québec créé par M<sup>gr</sup> François de Laval, premier évêque de Québec, en 1663. Le Séminaire a survécu à la conquête anglaise. Toutefois, la faible population du Canada et l'absence d'enseignants de haut niveau ne justifient pas, au lendemain de la Conquête, la fondation d'une université de langue française. Cependant, la création de plusieurs collèges classiques entre 1780 et 1830 ramène l'idée. C'est ainsi qu'une charte royale est accordée le 9 août 1852. Le pape Pie IX, en conflit avec l'Angleterre, hésite. Ce n'est que le 6 mars 1853 que le bref pontifical est émis. Par la suite, plusieurs écoles, qui deviendront facultés, sont créées à l'Université Laval entre 1920 et 1938. De leur côté, les anglophones possèdent l'Université McGill depuis 1821.

Trop à l'étroit dans le Quartier latin, l'Université Laval procède à l'achat d'un vaste terrain aux limites de Sainte-Foy et de Sillery. Le 7 octobre 1954, les travaux de construction de la future École de médecine (Pavillon Vandry) débutent. Après avoir délaissé le centre-ville de Québec, l'Université Laval y revient avec l'École d'architecture logée dans le Séminaire de Québec, en 1987, puis avec l'École des arts visuels implantée dans l'ancienne usine de la Dominion Corset, sur le boulevard Charest, au début des années 1990. Aujourd'hui, l'Université compte 17 facultés et 10 écoles, 3 685 professeurs et 42 500 étudiants et son expertise est reconnue mondialement. Historiquement, il y a eu plusieurs médailles pour l'Université Laval. En 1952, l'Université Laval célèbre le centenaire de sa fondation. Elle accueille pour l'occasion 62 congrès et sympos-



Avers et revers de la médaille du centenaire de l'Université Laval. (Coll. de l'auteur).

siums scientifiques et 15 000 visiteurs. Aussi, pour souligner l'évènement, les autorités universitaires demandent à l'artiste Marius Plamondon de dessiner une médaille et la font frapper en Italie par l'intermédiaire d'une maison québécoise, la Librairie canadienne.

Trois exemplaires sont frappés en or pour le pape Pie XII, la reine Élisabeth II et pour le musée de l'Université. Les autres exemplaires sont en bronze et ont été remis aux délégués lors des fêtes principales du centenaire, aux patrons et invités d'honneur, aux membres du conseil universitaire et du corps professoral, aux gouverneurs, officiers généraux et présidents régionaux de l'Association des diplômés de Laval,

aux supérieurs des collèges affiliés ainsi qu'aux maires et préfets signataires de l'adresse d'hommage collectif à l'Université.

La médaille est d'un diamètre de 65 millimètres et d'une épaisseur de 5 millimètres. Sur l'avant, il y a les armes de l'Université et sa devise, *Deo Favente Haud Pluribus Impar*. Au revers apparaissent trois dates, création du Séminaire, création de l'Université et son centenaire, en chiffres romains, les unes sous les autres, accompagnées d'une description en latin : *MDCLXIII, In Semine Promissa, MDCCCLII, Juridice Erecta, MCMLII, Omnium Consensu Glorificata*. Et en haut, tout autour : *Universitas Studiorum Lavallensis*.

L'artiste, Marius Plamondon est né à Québec, en 1914. Il y a étudié à l'École des beaux-arts. Puis, en 1937-1938, il se rend en Italie pour poursuivre ses études de la sculpture sur marbre à l'Académie royale de Carrare et sur bois à l'Académie royale d'Ortisei. L'année suivante, il approfondit la technique du vitrail en France, auprès du professeur Henri Charlier. À son retour, il est successivement professeur de sculpture sur bois (1939-1947), premier titulaire du cours de vitrail (1947-1963) et directeur de l'École des beaux-arts de Québec (1963-1970). Il a réalisé notamment le Hermès qui orne le Pavillon de la Faculté des sciences de l'administration de l'Université Laval, les verrières du Séminaire de Valleyfield, des églises du Très-Saint-Sacrement, à Québec, et de Saint-Nicolas, à Lévis, et de la chapelle haute de l'oratoire Saint-Joseph. Il est l'auteur de la médaille du lieutenant-gouverneur Onésime Gagnon (1958-1961). Il décède en 1976.

**DENIS RACINE, AIG**

# LUC BUREAU, LE GÉOGRAPHE-POÈTE

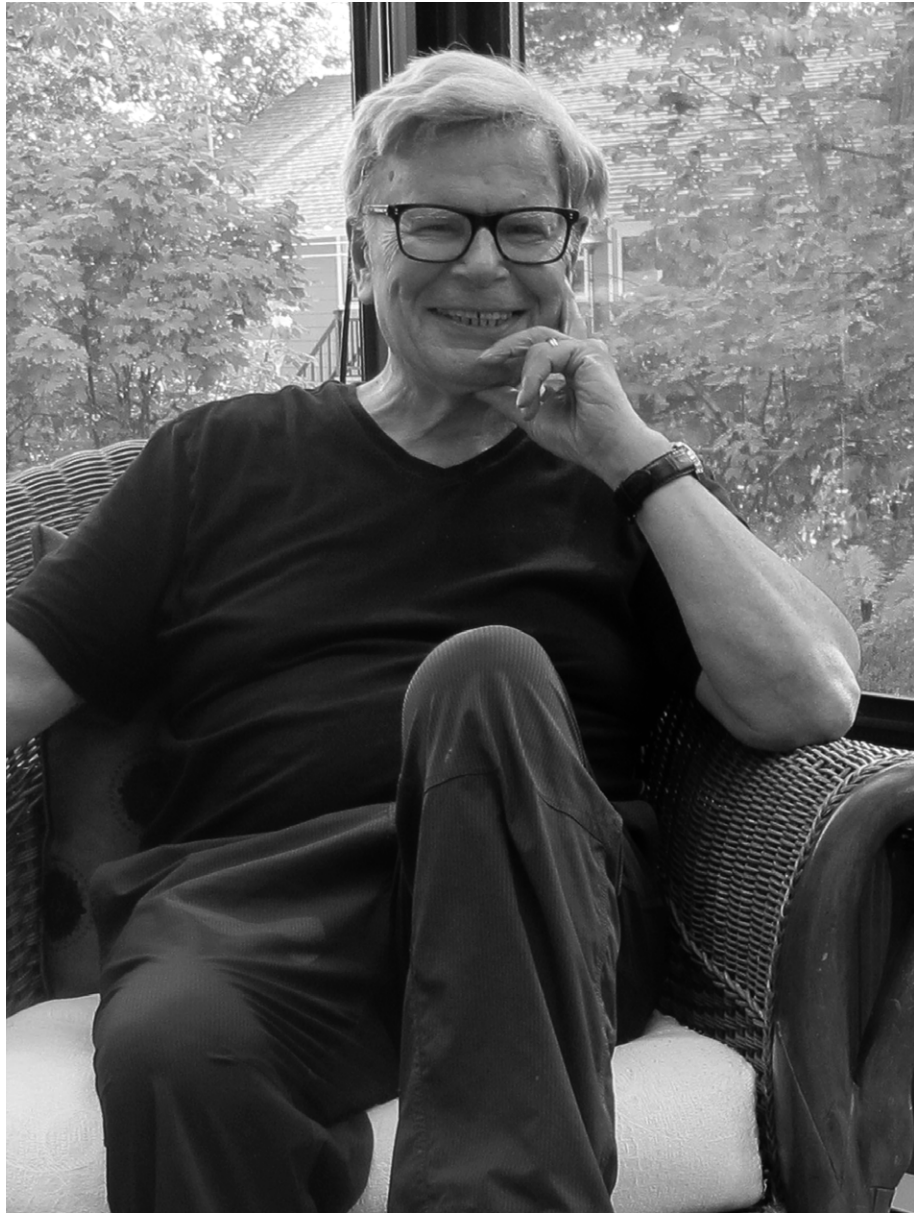
**L**uc Bureau est géographe et poète mais, avant tout, il est un amoureux de la langue française et des mots. Les titres de ses ouvrages sont de véritables propositions géographiques, poétiques, voire érotiques : Géographie de la nuit, Terra Erotica, Mots du corps et de la Terre. « La terre est d'une sensualité frémissante », a-t-il déjà écrit. Luc Bureau est aussi un conteur pour qui l'Histoire est une longue suite d'histoires. Entretien avec un défenseur enthousiaste d'une géographie humaine empreinte d'éléments de culture.

**Serge Pallascio :** Un illustre géographe français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Élisée Reclus, soutenait que « l'histoire n'est que la géographie dans le temps, comme la géographie n'est que l'histoire dans l'espace ».

**Luc Bureau :** Cet homme est inspirant. Il m'éblouit par la qualité de son écriture. Il raconte la géographie, que ce soit l'histoire d'un ruisseau ou d'une montagne. Il m'a beaucoup influencé. Quand on parle du paysage, on parle de soi et de son continent intérieur. Je suis en résonance avec le monde et la Terre me parle. La géographie est une écriture de la Terre.

**S.P. :** Comment expliquez-vous que la géographie et l'histoire ont longtemps été indissociables dans l'enseignement?

**L.B. :** La tradition française mettait de l'avant la complémentarité de ces deux champs d'étude, mais l'approche américaine a tout bouleversé en cherchant à faire de la géographie une science alors que l'histoire ne peut être une science. On raconte le passé. On utilise parfois l'expression « science historique », mais cela ne veut rien dire.



Luc Bureau vu par Serge Pallascio.

**S.P. :** Diriez-vous que la coexistence de la géographie et de l'histoire est quasi une nécessité?

**L.B. :** J'écrivais dernièrement un texte qui essayait de décrire la ville de Qué-

bec. On ne peut comprendre cette ville sans faire appel à l'histoire de la transformation du territoire qui va de la dérive des continents, des formations appalachiennes jusqu'aux invasions glacières. Je raconte une histoire et je raconte

l'Histoire. À bien y penser, je n'ai rien fait d'autre que de la géographie humaine.

**S.P. :** Vous avez publié deux livres – *Pays et mensonges* et *Mots d'ailleurs* – sur les récits de voyage au Bas-Canada et au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. D'où vient cet intérêt?

**L.B. :** À la suggestion des Éditions de l'Hexagone, j'ai commencé à colliger des textes d'auteurs étrangers qui portaient un regard sur le Québec. J'ai passé des journées entières dans les bibliothèques

rappelle celle du XVII<sup>e</sup> siècle. Le voyageur anglophone, quant à lui, -constate les bienfaits de la conquête sur cette collectivité qui profite des avantages de la démocratie. Pour cela, les Canadiens français devraient se convertir au protestantisme qui est la religion de l'évolution et du progrès.

**S.P. :** Dans un de vos textes récents, vous faites une distinction entre *langscape* et *landscape*. Que faut-il comprendre?

**L.B. :** Le paysage n'est perçu que par les mots que l'on emploie pour le

**S.P. :** L'écrivain Gilles Lapouge disait récemment dans une entrevue « J'ai pris en grippe la rotondité de la Terre, j'en veux à Galilée ». N'est-ce pas une affirmation surprenante?

**L.B. :** En réalité, la Terre est plate pour tout le monde. Sa rotondité est théorique d'une certaine façon. Peu de personnes ont pu l'observer sinon les astronautes. D'ailleurs, ne dit-on pas « les quatre coins du monde » « le bout du monde »? Cela est peu compatible avec l'idée de rotondité.

*Dans la Géographie illustrée publiée en 1913 par les Frères des écoles chrétiennes, on pouvait lire : « La Terre ne repose sur rien; soutenue par la seule puissance de Dieu, elle semble flotter dans l'espace qui l'entoure de toute part et que nous appelons le ciel ou le firmament ». Luc Bureau en rit aujourd'hui. Pour lui, la géographie doit demeurer à hauteur d'homme. « Enseigner, c'est non seulement exposer des faits, mais c'est aussi raconter une histoire. Il faut dramatiser la géographie », ajoute-t-il. Résonne alors tel un écho le titre de ce film du cinéaste français Alain Resnais : La vie est un roman.*

## LUC BUREAU EN CINQ TEMPS

**Fait historique ayant le plus bouleversé l'Occident :** « Ma naissance. »

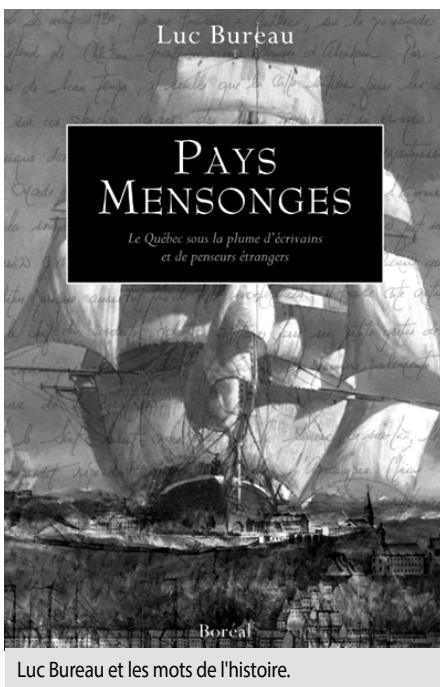
**L'intellectuel ayant le plus marqué l'Occident :** « L'historien hongrois des religions Mircea Eliade et le philosophe allemand Martin Heidegger. »

**La principale source d'inspiration de votre œuvre :** « La région de Charlevoix. »

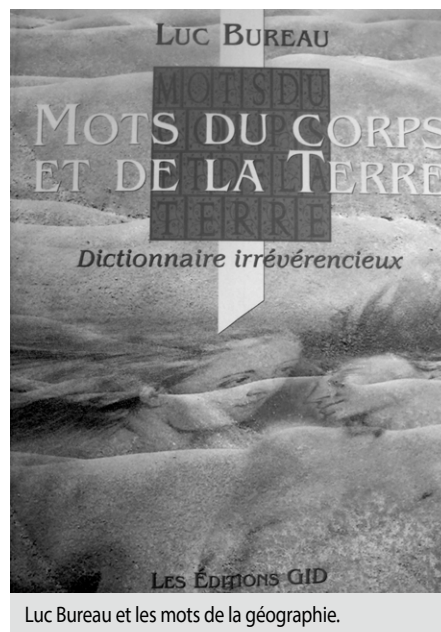
**Écrivain de référence :** « Julien Gracq. »

**Autoportrait :** « Si je n'étais pas géographe... je serais historien. »

**Serge Pallascio**



Luc Bureau et les mots de l'histoire.



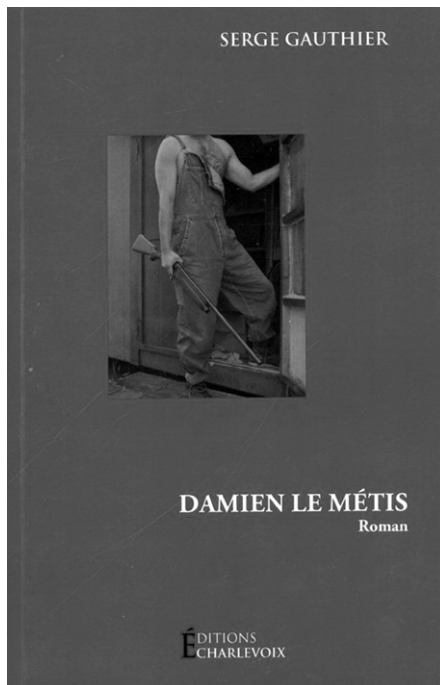
Luc Bureau et les mots de la géographie.

à consulter les revues du XX<sup>e</sup> siècle. Et là, j'ai découvert non seulement des auteurs français, mais également anglais : Charles Dickens, Henry James. Même le philosophe allemand Karl Engels a visité le Québec.

**S.P. :** Qu'avez-vous retenu de cet exercice?

**L.B. :** D'une part, il y a cette nostalgie du voyageur français pour qui Québec réveille le souvenir de la vieille France d'avant la Révolution de 1789 qu'on retrouve dans l'influence de l'Église et dans cette parlure dont on dit qu'elle

décrire. Le paysage est une histoire de la langue. Mais le paysage est un concept que je critique de plus en plus. Denis Diderot disait que le paysage est dans l'œil, c'est ce qu'on voit. L'art était indissociable du beau. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle, la géographie s'est emparée du mot « paysage » et de l'idée du beau qui l'accompagnait. Or, y a-t-il quelque chose de plus laid qu'une ville qui se dégrade terriblement? Y a-t-il quelque chose de plus laid qu'une campagne qui se dégrade aux dépens de la ville qui s'introduit partout? Tout cela me donne envie de faire une géographie de la laideur et de l'anti-paysage.



Serge Gauthier. *Damien le Métis*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2017, 95 p.

Le nouveau titre de l'ethno-historien Serge Gauthier aborde la question des Métis au Québec, mais cette fois-ci, sous un angle romanesque. Bien au fait de la question, le chercheur du Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix a notamment été témoin expert dans la cause Corneau visant la reconnaissance de la Communauté métisse du Domaine du Roy et de la seigneurie de Mingan du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord. Une fiction, certes, mais qui prend ses racines à même le sol d'une réalité québécoise historique niée. « Les personnages de ce roman sont vrais et faux à la fois. Ils n'existent que pour raviver la mémoire. Et la mémoire peut faire vivre un pays » (p. 8).

Le récit prend forme à Baie Murray, en Charlevoix, région que son auteur aime et défend contre vents et marées pour le bien de sa communauté et la sauvegarde de son patrimoine. Le protagoniste est un chercheur autonome qui, après des études en ethnologie, retourne dans son pays et fonde avec son amoureux une petite entreprise dans le domaine de la recherche historique. À 62 ans, Robert

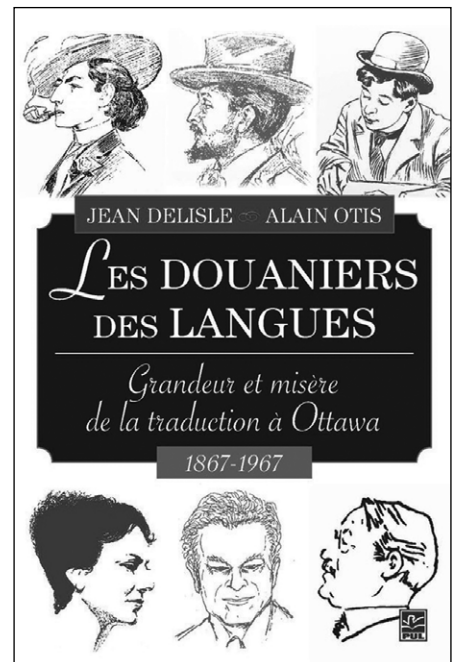
Tremblay ressent l'effritement, dans le long cours de son rêve de pays. Farfouillant sans conviction dans les archives du sculpteur et poète des années 1960 Jean Gauguet-Larouche, son existence sera toutefois confrontée au retour de Damien, un de ses anciens élèves, qui cherche des réponses sur ses origines : « - Je suis un Métis, pas un Québécois, je reviendrai pour confondre toutes tes idées séparatistes » (p. 24). S'ensuit une quête d'identité personnelle et collective où les deux hommes se retrouvent dans la forêt de l'arrière-pays à la recherche d'un légendaire cimetière métis.

Derrière le romancier, on flaire les opinions du polémiste souverainiste amoureux de sa région, qui prend ici la plume pour aborder la question des Métis dans l'est du Canada et la non-reconnaissance de cette réalité importante de l'histoire. Un petit ouvrage qui oscille entre le roman et l'écriture documentaire, sur une question d'actualité dont il reste encore tout un pan à défricher. Bien que plusieurs souhaiteraient laisser la question métisse morte et enterrée, certains chercheurs, dont Serge Gauthier, veulent trouver une réponse juste et équitable : « parmi les ronces de requiem / ne suit pas ce cortège d'épaves » (p. 9).

#### Pascal Huot

Jean Delisle et Alain Otis. *Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967*, Québec, PUL, 2016, 491 p.

Le titre, un peu métaphorique, qui coiffe cet ouvrage monumental de l'histoire de la traduction au Canada sinon tout au moins dans l'une de ses principales capitales, Ottawa, est expliqué en page 3 : « Les "douaniers des langues", postés à la frontière du Canada anglais et du Canada français, ont contribué au redressement et à la diffusion de la langue française au sein des institutions fédérales et dans la société en général. » Un peu plus loin, les deux auteurs Jean Delisle et Alain Otis,



expliquent leur démarche (p. 7) : « Notre enquête et l'ordonnement des faits ne partent pas d'une hypothèse, d'une théorie ou d'une idéologie, mais d'une série de questions ouvertes. Qui sont ces douaniers des langues du premier siècle de la Confédération? Pourquoi des écrivains, des avocats et des journalistes viennent-ils faire carrière en traduction à Ottawa? »

Les considérations et les questions sont en effet nombreuses et partent notamment des fondements mêmes de la constitution canadienne puisque la révision de cette loi donne lieu à un dernier débat passionné. Les mots *dominion* et *puissance* sont jugés désuets, en particulier par les francophones, qui y voient un « vestige du passé colonial » du Canada. Le chapitre 2 traite de la place des différents types de traducteurs au sein des ministères, mais aussi des traductions faites par les fonctionnaires sans titre, des exigences des postes. Tant les services anglophones que francophones sont étudiés. La nomenclature fait voir des traducteurs qui se sont illustrés dans le champ littéraire comme Alphonse Lusignan, Rémi Tremblay, etc. Avec la Confédération, le nombre de provinces anglophones augmente et donc l'activité de traduction s'en trouve modifiée.

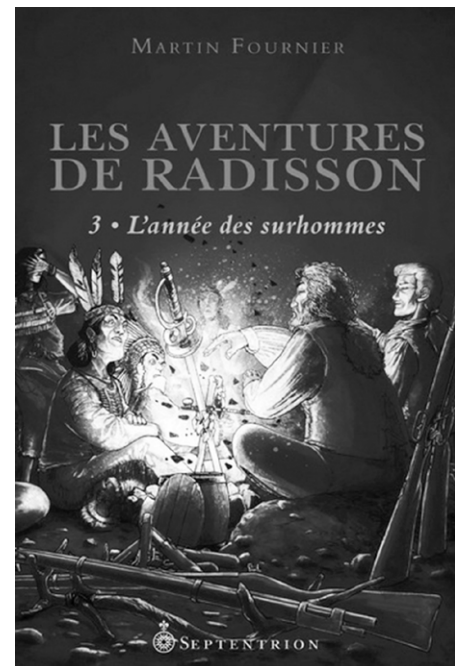
Le chapitre trois aborde notamment l'itinérance des traducteurs des Débats, dont les bureaux sont insalubres, les conditions de travail difficiles des traducteurs parlementaires, etc. Le chapitre 4 intitulé « Le refuge pour journalistes » présente quelques mini-biographies de traducteurs-journalistes dont Rodolphe Girard, Édouard Charlier, montrant bien les aléas de la carrière. Plusieurs journalistes préfèrent la carrière de traducteur, mieux rémunérée, après une nomination venant des hommes politiques influents en général. La fonction fédérale offrait ainsi une plus grande stabilité et une rémunération convenable. Alors que dans les chapitres précédents les auteurs se contentent de courts résumés biographiques des traducteurs, le chapitre 6 est exclusivement consacré à deux « soldats de la plume », selon l'expression des auteurs, l'écrivain, parolier, traducteur Rémi Tremblay (destitué de ses fonctions en 1888) et le lexicographe, traducteur, essayiste, historien Sylva Clapin. Cette qualification est justifiée par le combat quotidien mené par ces traducteurs au sein de l'administration fédérale. Les auteurs consacrent également un chapitre aux traductrices qui ont marqué de leur empreinte le Bureau de la traduction. La fin des années 1950 voit l'essor de l'activité d'interprète, la traduction des discours en simultané, à la Chambre des communes en 1959, au Sénat en 1961. Le chapitre 18 lui est consacré. L'un des faits saillants sur lequel les auteurs se basent pour marquer la fin de la période étudiée est le fichier d'Hector Carbonneau, qui est le plus considérable jamais publié par un traducteur canadien (2 700 pages). Il marque aussi la fin de la publication des fichiers personnels. Les auteurs écrivent : « À partir des années 1970, les travaux terminologiques et lexicographiques réalisés au sein de l'administration fédérale ne sont plus effectués au hasard des initiatives personnelles. Ils sont subordonnés aux besoins découlant des politiques d'aménagement linguistique, du bilinguisme officiel ou des impératifs d'uniformisation et de normalisation lin-

guistique » (p. 362). Les auteurs ajoutent que de nombreux fichiers sont restés inédits comme celui d'Eugène-Philippe Dorion, Ralph Albert Benoit, Maurice Morisset et Pierre Daviault.

Parmi les multiples autres sujets abordés autour de la carrière des traducteurs, mentionnons leur activité culturelle au sein de la capitale fédérale. Outre le journalisme qui a fourni à la profession bon nombre de membres, il faut signaler, comme l'observent les auteurs, des traducteurs qui sont dramaturges, compositeurs, etc. Parmi ceux-ci, retenons Émile Boucher et Miville Belleau des Troubadours de Bytown, Paul Larose, etc. Parmi les peintres, mentionnons Achille Fréchette, Alonzo Cinq-Mars.

Au total, quelque 900 personnes ont exercé le métier de traducteur à Ottawa entre 1867 et 1967. L'ouvrage, richement illustré par des portraits de traducteurs est complété par une série d'annexes et de tableaux, une liste de figures, leurs sources, un index onomastique. Cet ouvrage est remarquable tant par son sujet original et peu documenté que par l'érudition des auteurs, par la rigueur scientifique rappelant en leur domaine respectif celle d'un Jean de Bonville ou d'un Donald Guay. Décrivant la carrière extra-professionnelle des traducteurs, les auteurs font aussi état de l'histoire chansonnière et musicale du Québec, omettant néanmoins dans ce cas de citer des sources comme mon ouvrage *La Bonne Chanson* et ma notice biographiques sur Charles Marchand paru dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, dictionnaire encyclopédique dont l'égalité rigueur aurait évidemment pu être mise à contribution. Jean Delisle a aussi codirigé avec Judith Woodsworth un ouvrage collectif sur l'histoire de la traduction dans le monde également paru aux Presses de l'Université Laval : *Les traducteurs dans l'histoire*, trad. française coordonnée par Benoît Léger (Québec, PUL, 2014, 377 p.) dont la troisième édition a été publiée en 2014.

**Jean-Nicolas de Surmont**



Martin Fournier. *Les aventures de Radisson. L'année des surhommes*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2016, 350 p.

Avec ce troisième tome, l'auteur Martin Fournier nous arrive avec une innovation. L'interaction avec le lecteur est plus grande que jamais puisque ce dernier se trouve directement impliqué dans les orientations de l'histoire. En effet, à chaque début de chapitre, le lecteur sera invité à répondre à une question et découvrira, au fil du récit, s'il avait raison ou non. Une manière tout à fait originale de transmettre des connaissances historiques. De plus, un lien vers des suppléments numériques est mis à sa disposition qui lui permet d'avoir accès à des photos, des vidéos et des témoignages de l'auteur sur le rôle des explorateurs.

L'histoire se déroule alors que la Nouvelle-France est en difficulté et qu'il faut remédier à la situation le plus rapidement possible. Radisson veut faire la traite des fourrures depuis maintenant sept ans et il a enfin la chance de réaliser son rêve. Il assiste à la grande fête des Morts en février 1660 : « Des dizaines et des dizaines d'Indiens de nations différentes convergent vers le lieu désigné pour célébrer la fête des Morts, autant hommes que femmes. » (p. 222) Quand

il arrive finalement à Montréal avec des peaux de castor, une surprise l'attend...

L'œuvre nous présente avec beaucoup de détails les principales Premières Nations que Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouard Des Groseilliers rencontrent durant leur voyage. Avec tous les détails contenus dans cet ouvrage, il est évident que Martin Fournier est un véritable spécialiste de la Nouvelle-France.

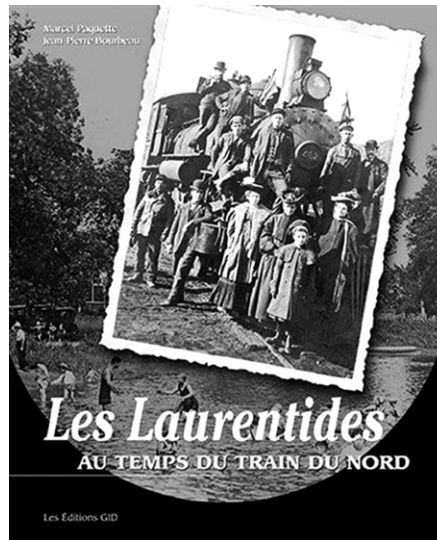
Tout au long du livre, des cartes sont intégrées pour permettre de suivre la progression de l'expédition. Les descriptions des lieux sont toujours extraordinairement détaillées et les épreuves que doivent affronter les explorateurs de même que les Amérindiens sont si bien expliquées que nous avons l'impression d'être sur place : « Il fait un temps magnifique pour voyager. Le fleuve est calme et la température, merveilleusement confortable. La pâle lumière du quartier de lune donne à l'horizon l'apparence d'un rêve : ligne imprécise entre l'immensité de la terre et le ciel piqué de millions d'étoiles scintillantes. » (p. 32)

Les aventures de Radisson sont hautes en couleur et remplies de rebondissements de toutes sortes. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que Martin Fournier nous fera découvrir un autre personnage illustre de la Nouvelle-France. C'est une façon tellement agréable d'en apprendre davantage sur l'histoire.

### Johannie Cantin

Marcel Paquette, Jean-Pierre Bourbeau. *Les Laurentides : au temps du train du Nord*. Québec, Éditions GID, 2013, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc »).

La vaste région décrite dans ce livre illustré est bordée par la rivière des Outaouais et la rivière des Mille-Îles, c'est-à-dire au nord de Montréal et de Laval. Ce n'est pas le premier ouvrage que les Éditions GID consacrent à cette région des Laurentides, mais celui-ci mérite une attention particulière et ne contient aucune redite comparativement



aux autres titres de la très riche collection « 100 ans noir sur blanc ». Les 200 photographies d'époque datant généralement du début du XX<sup>e</sup> siècle montrent successivement la vie rurale et différents lieux de villégiature : un chemin de fer qui traversait la municipalité de Calumet – aujourd'hui Grenville-sur-la-Rouge (p. 104), l'ancienne caserne de pompiers de Sainte-Adèle (p. 67), un « chemin pas pavé » de Sainte-Jovite (p. 70), la très large rue principale de Lachute (p. 185), ou encore de nombreux hôtels comme ceux du lac Labelle et du Grand lac Nominique (p. 178-179). Quelques rares photographies aériennes montrent l'usine Ayers de Lachute (p. 27) et la rivière du Chêne à Saint-Eustache, bien avant son urbanisation (p. 30).

Le principal intérêt des ouvrages de la collection « 100 ans noir sur blanc » est de témoigner de l'existence d'édifices ayant disparu, par exemple l'ancienne église de Sainte-Adèle (p. 90), la première cathédrale de Mont-Laurier (p. 99), de nombreuses gares aujourd'hui désaffectées ou encore ces deux ponts couverts (détruits depuis longtemps) près de Mont-Laurier (p. 78) et de Notre-Dame-du-Laus (p. 79). Parmi les plus anciennes photographies de ce livre, il y en a une datée de 1880 qui montre un bateau à vapeur de luxe balloté sur le rapide du Long-Sault sur la tumultueuse rivière des Outaouais, près de Carillon et Grenville,

bien avant qu'une écluse n'y soit aménagée (p. 102). Ailleurs, quelques célébrités ont été photographiées lors de visites dans cette région : le hockeyeur Maurice Richard de passage à Ferme-Neuve (p. 181) et le premier ministre Maurice Duplessis lors d'un discours à la pinède d'Oka (p. 29).

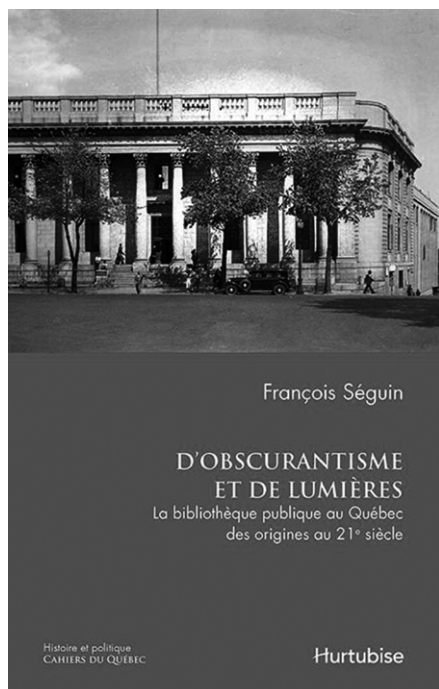
Plusieurs des photographies retenues constitueront des révélateurs insolites sur la mode d'il y a 100 ans et les mœurs d'autrefois comme le prouvent ces jeunes skieuses en jupes longues et sans bâtons de ski (p. 174), ou encore ces couples féminins dansant ensemble (p. 147) au cours d'une fête de village où l'équilibre entre le nombre de dames et de messieurs n'était pas atteint. Avec *Les Laurentides : au temps du train du Nord*, les Éditions GID nous offrent un autre beau morceau d'histoire visuelle du Québec et il n'est pas indispensable de provenir de cette région pour l'apprécier.

### Yves Laberge

François Séguin. *D'obscurantisme et de lumières. La bibliothèque publique au Québec des origines au 21<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Hurtubise, 2016, 660 p.

Avec ce gigantesque tour d'horizon de l'évolution de la bibliothèque publique au Québec, depuis ses origines jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle, l'auteur François Séguin nous fait découvrir l'histoire de la nation québécoise à travers celle de la lecture. Bibliothèque et éducation vont de pair dans toutes les sociétés. Si l'éducation est déficiente, il y a fort à parier que le réseau des bibliothèques le sera tout autant. À la fin du Régime français, seulement 20 paroisses sur 123 auraient disposé d'un maître d'école. Pas étonnant alors que le sort de la bibliothèque publique ne fasse pas partie des priorités de la société et que son évolution ait été si lente.

À l'époque de la Nouvelle-France, les premières bibliothèques sont donc celles des communautés religieuses.



Les rares collections privées sont la propriété de notables, d'hommes de loi, de médecins, de gouvernants, d'administrateurs coloniaux ou de militaires. Les documents disponibles sur le territoire sont tous imprimés en France. Selon Joseph Navières, curé de Sainte-Anne-de-Beaupré : « Les livres sont aussi communs en France que rares en ce pays où il n'y a ni imprimerie ni librairie. » (p. 15). L'imprimerie ne sera introduite au Canada qu'en 1764.

Aux États-Unis, cependant, la situation est bien différente. Et c'est sous l'occupation anglaise que les choses commenceront à changer.

L'influence de l'Église jouera un rôle majeur dans la disponibilité des ouvrages pour la population. Plusieurs livres seront d'ailleurs mis à l'index et vivement dénoncés par cette dernière. Tel qu'il est mentionné : « Le clergé s'acharna contre les institutions qui proposaient des lectures qui n'étaient pas parfaitement en phase avec la morale catholique. » (p. 143).

Tout au long de son parcours, la bibliothèque publique a dû faire face à une précarité financière récurrente. Afin de remédier au problème, les administrateurs ont souvent sollicité l'aide

de la population. À l'aube du nouveau millénaire, la situation était toujours pré-occupante. En 1998, le gouvernement québécois lança donc une politique pour susciter et maintenir le goût de la lecture chez les jeunes. Et ce fut un succès une fois de plus.

L'auteur nous offre un ouvrage passionnant sur un sujet captivant. Tout au long de la lecture de ce livre, on ne peut s'empêcher d'être étonné du chemin que la bibliothèque publique a parcouru au fil des décennies.

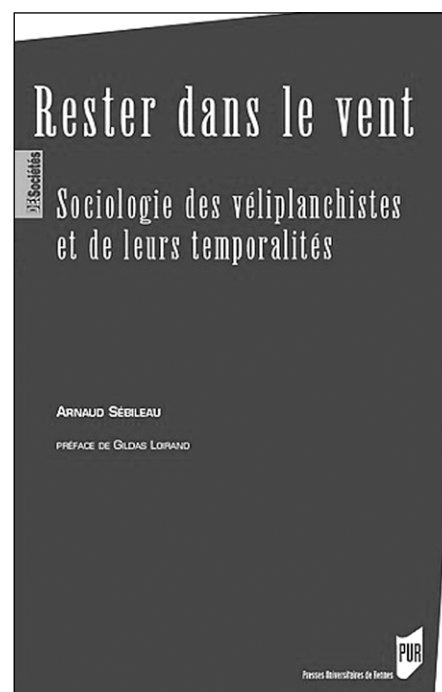
Bien que le livre soit volumineux, sa lecture est facile et accessible. La recherche historique est gigantesque, mais elle n'alourdit pas l'ouvrage pour autant.

Aujourd'hui, avec l'avènement des nouvelles technologies et des livres numériques, on est en droit de se demander ce que deviendra la bibliothèque publique au Québec. Parions cependant qu'elle trouvera le moyen de s'adapter encore une fois pour demeurer le reflet de la société dans laquelle elle continue d'imposer sa légitimité.

### Johannie Cantin

Arnaud Sebileau. *Rester dans le vent. Sociologie des véliplanchistes et de leurs temporalités*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 312 p.

Depuis l'essor de la navigation de plaisance, les ouvrages sur la voile, le matelotage, la météorologie et la navigation hauturière, semi-hauturière et côtière se sont multipliés. L'essor des sports de glisse a produit un élan d'intérêt comparable pour des ouvrages sur le sujet. Au sein de ces sports de glisse (skateboard, wakeboard, kitesurf, speedsail et autres), la planche à voile n'est pas en reste et figure au podium des sports de glisses à longue durée les plus médiatisés. Cependant, depuis sa création, en 1968, le sport a connu des hauts et des bas sur plusieurs plans, ce qui permet de le considérer comme une pratique



dépendante des modes imposées par les fabricants. C'est là la thèse d'Arnaud Sebileau, sociologue à l'Institut de formation à l'éducation physique et en sport d'Angers. L'ouvrage de Sebileau tranche radicalement avec la majorité des livres publiés portant sur le sport de la planche à voile. Comme le signale le préfacier Gildas Loirand, l'originalité de l'ouvrage tient au fait qu'il est le produit d'une activité précoce de véliplanchiste et non d'une participation observante réalisée par un sociologue aguerri. L'essentiel de la production sur le sujet consiste en des traités et des manuels (mentionnons parmi d'autres Uwe Mares et Reinhart Winkler (1976), Glenn Taylor (1980), Serge Guay et Michel Bell (1983), Peter Hart (1991), etc.) et souvent abondamment illustrés comme les ouvrages sur le surf (mentionnons ici Wayne Alderson (1996)). Dans le champ académique, il faut faire état de précédents en matière didactique comme la thèse de Bernard Meurgey sur la modélisation et la gestuelle en planche à voile (1989), novateur en son temps sur le plan pédagogique. Mais l'approche de Sebileau est essentiellement sociologique et se nourrit en fait très peu des ouvrages de

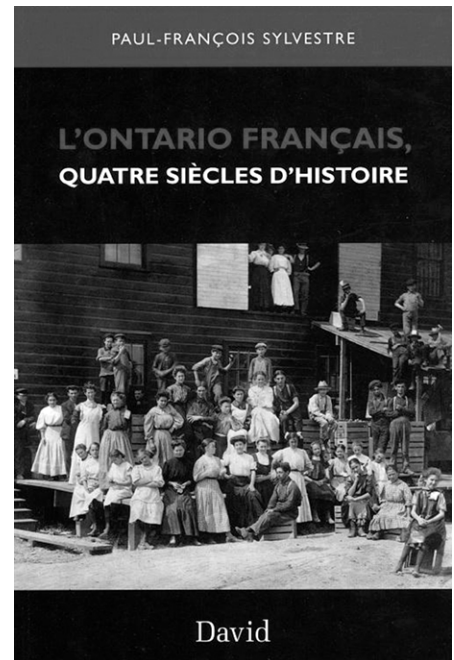
ce genre, optant plutôt pour la presse spécialisée (*Wind* et *Planche Mag*, par exemple) ou recourant aux témoignages des professionnels sur leur pratique, dont il protège l'anonymat même si les indices nous permettent parfois de les identifier comme c'est le cas d'Antoine Albeau. Bien que l'ouvrage témoigne d'une approche universelle par sa méthodologie, le contexte de la pratique sportive qui est commenté est surtout celui de la communauté française, qui excelle dans le sport. Si cela peut être vu comme un point faible de l'ouvrage, il faut néanmoins reconnaître que pareille analyse n'aurait pu s'appliquer à des pays comme le Canada ou la Belgique où la professionnalisation des athlètes n'a jamais été répandue, sauf si l'on excepte quelque cas comme les Gravelines (Erick, Anich) au Canada. L'ouvrage est le fruit d'une enquête menée de 1998 à 2005 dans le cadre d'une thèse de doctorat et s'intéresse par exemple à la description des manières de naviguer observées au plus près des rives de la côte ouest-atlantique, à l'insistance des institutions fédérales sur la structuration du funboard nationale et internationale et à l'analyse des concurrences multiples entre les divers agents qui participent à la pratique sportive. Le sport est ici analysé comme effet de mode et s'inscrit dans une dynamique de ségrégation temporelle qui contribue à distinguer symboliquement et matériellement les modernes des dépassés, les anciens des nouveaux. Les conséquences biomécaniques des changements de matériels auraient pu avantageusement être décrites, même si, au demeurant, ces différences sont plus difficiles à percevoir pour qui n'a pu voir les sportifs évoluer sur plus d'une génération. La dimension diachronique n'est pas pour autant laissée pour compte si l'on considère que l'auteur relève les multiples codifications compétitives : régates olympiques, vitesse, vagues, slalom, raceboard, Formula Windsurfing, Formula 42, RSXI et free style et les

commente. La genèse du sport, tant aux États-Unis qu'en France, est relatée avec la même rigueur que l'aurait fait l'historien. C'est dire comment les temporalités de ce sport sont réduites si l'on considère qu'il a à peine 50 ans. Les temporalités sont d'ailleurs très différentes entre la temporalité marchande, qui a notamment pris le virage du funboard, et la temporalité fédérale, liée à la pratique monotype et fédérale qu'encouragent des organisations comme la Fédération française de voile (voir p. 23). C'est là une des principales problématiques que l'auteur aborde, non sans redondance, de manière exhaustive. C'est donc d'avantage sous la loupe d'une pratique sportive comme mode que l'auteur oriente son sujet citant les grands classiques du genre tel Georg Simmel (*Philosophie de la mode*, 2013), Hartmut Rosa, etc. Au fil des chapitres, tant les noms des régatiers que les lieux et types de pratique ainsi que les grandes marques sont décrits et comparés donnant à cet ouvrage un caractère complet, presque encyclopédique, une sorte d'état de la question tant historique que sociologique. L'ouvrage qui comporte quelques illustrations est complété par un glossaire et la liste des sigles, une bibliographie et huit annexes.

### Jean Nicolas de Surmont

Paul-François Sylvestre. *L'Ontario français, quatre siècles d'histoire*. Ottawa, Les Éditions David, 2013, 222 p.

Finaliste pour le prix Champlain en 2014, *L'Ontario français, quatre siècles d'histoire* de Paul-François Sylvestre est le seul livre non universitaire qui soit consacré exclusivement à l'histoire des Franco-Ontariens au fil des siècles. Procédant chronologiquement, cet ouvrage de vulgarisation historique débute au Régime français avec la figure controversée d'Étienne Brûlé, devenu par la suite un personnage de romans et de films (*Étienne Brûlé gibier de potence* ou *The*



*Immortal Scoundrel*), et il est considéré depuis peu comme « le premier héros franco-ontarien » (p. 18). Après avoir vécu plusieurs années avec les Amérindiens, Étienne Brûlé a été décapité et mangé par les Hurons (p. 18). Centrées sur le XVII<sup>e</sup> siècle, les premières pages relatent les explorations et la vie française dans ce qui allait devenir l'Ontario : alliances et conflits avec les Amérindiens, constructions de forts, mais surtout implantation jusqu'à la région de Detroit/Windsor de nombreuses familles venues de France dont on énumère les noms : Goyeau, Chauvin, Parent, Campeau, Godet, Janis et Villiers dit Saint-Louis, Riveau dit Lajeunesse, Meloche et Drouillard (p. 33). D'autres portraits de Franco-Ontariens devenus célèbres complètent cette étude qui accorde également une place significative au rôle des communautés religieuses pour la sauvegarde du fait français en Ontario.

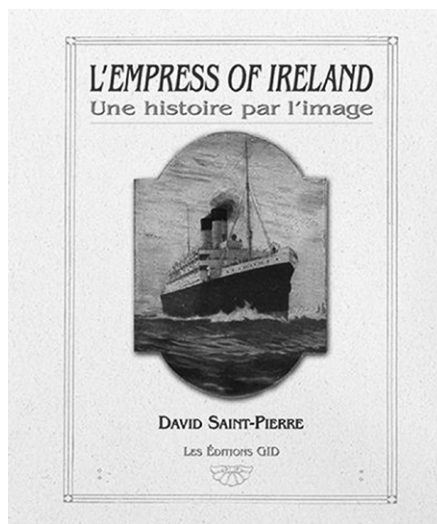
Naturellement, certaines des grandes mobilisations visant à contrer l'assimilation vers l'anglais sont relatées comme les luttes des Canadiens français contre le Règlement XVII, cette loi provinciale interdisant l'enseignement du français dans les écoles ontariennes dès 1913 (chapitre 8), ou encore la fondation du journal *Le Droit* à Ottawa, dans la mou-

vance de cette crise linguistique. Ici, le style de Paul-François Sylvestre est très vivant et précis : « Tout commence le 24 février 1997 lorsque la Commission de restructuration des services de santé de l'Ontario, composée uniquement d'anglophones, annonce la fermeture de l'Hôpital Montfort, situé à Ottawa. Il s'agit du seul hôpital universitaire francophone de tout l'Ontario desservant sur son territoire immédiat quelque 200 000 Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes. » (p. 191) Bien pire : lorsque la Cour supérieure de l'Ontario donne gain de cause aux défenseurs de l'Hôpital Montfort, en 1999, c'est alors le gouvernement provincial de l'Ontario qui ira en appel contre ce jugement! (p. 192) La décision de la Cour d'appel de l'Ontario fut unanime : « La Cour statue que le gouvernement de l'Ontario a enfreint sa propre Loi sur les services en français. » (p. 193) Cet événement révélateur montre que l'esprit colonial et les réflexes assimilationnistes qui régnaient au Canada anglais en 1913 n'avaient pas vraiment disparu à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

D'autres mouvements d'opposition contre les francophones sont aussi racontés, comme cette campagne de la très influente Alliance pour la préservation de l'anglais au Canada (!) ayant incité « 64 municipalités, surtout dans la région du nord-ouest de l'Ontario » à se déclarer unilingue anglophone et à ne plus fournir de services en français, même dans des villes pratiquement bilingues comme Sault-Sainte-Marie (p. 190). C'était entre 1980 et 1990. Néanmoins, Paul-François Sylvestre termine sur une note optimiste face à l'avenir de l'Ontario français. Déjà auteur de plusieurs ouvrages érudits, Paul-François Sylvestre nous offre avec *L'Ontario français, quatre siècles d'histoire* une somme de renseignements de premier ordre, appuyés sur des sources diversifiées. On aurait souhaité un ouvrage plus long sur un sujet aussi méconnu et aussi peu fréquenté; c'est le seul reproche qu'on lui fera, en espérant un prochain livre sur ce vaste sujet ou une réédition augmentée. C'est

le genre d'ouvrage que l'on devrait faire lire à tous les étudiants du niveau secondaire et implanter dans les programmes scolaires de l'Ontario, non seulement pour ses valeurs pédagogiques, mais surtout parce qu'il raconte une histoire fondatrice trop souvent négligée par bien d'autres publications savantes.

### Yves Laberge



David Saint-Pierre. *L'Empress of Ireland. Une histoire par l'image*. Les éditions GID, Québec, 2016, 165 p.

Tristement célèbre pour son tragique naufrage dans la nuit du 28 au 29 mai 1914 au large de Rimouski, *L'Empress of Ireland* a tout de même eu une histoire des plus fascinantes.

Avec cet ouvrage, l'auteur David Saint-Pierre nous donne accès à l'intimité de ce magnifique navire qui a sillonné les mers pendant huit ans avant de connaître un coup du sort terrible. On a là le résultat de près de vingt ans de recherches effectuées par cet homme pour qui *L'Empress of Ireland* est une véritable passion.

Magnifiquement et abondamment illustré, le livre nous propose des images inédites, évocatrices d'une époque fascinante. Il débute avec des illustrations de la création des maquettes de *L'Empress of Ireland* et de son jumeau *L'Empress of Britain*, puis nous dévoile des images de la

construction du gigantesque navire. Son voyage inaugural au départ de Québec aura lieu le 12 juillet 1906.

Au fil des pages, le lecteur découvrira le quotidien des usagers du navire, soit les passagers de première, deuxième et troisième classes, sans oublier tous les membres d'équipage. Qui étaient ces passagers et pour quelles raisons devaient-ils emprunter la mer? L'auteur nous fait découvrir l'intérieur des cabines ainsi que des aires communes du navire telles que le fumoir de troisième classe, le pont promenade de deuxième classe, les cuisines de première et deuxième classes, le grand escalier de première classe de même que le café, le salon de barbier et les cabines de la duchesse et du duc.

Les documents visuels sont d'une qualité exceptionnelle et permettent de bien mettre en lumière le quotidien des usagers de ce magnifique navire. Les quelques textes sont bien dosés et ne servent qu'à expliquer davantage ce que les images racontent déjà de façon éloquente.

*L'Empress of Ireland*, c'est aussi une troupe de pierrots se donnant en spectacle régulièrement pour le plus grand plaisir des passagers ainsi qu'une équipe de soccer redoutable qui dispute des matchs dans la haute-ville de Québec, près des plaines d'Abraham.

Une place d'honneur est bien évidemment laissée au récit du naufrage au printemps 1914. Le tragique événement est rapporté dans le plus grand des respects pour les 1 012 personnes qui périrent en mer cette nuit-là.

*L'Empress of Ireland. Une histoire par l'image* est un véritable petit bijou pour tous ceux qui ont un attachement pour l'histoire maritime ou l'histoire du fleuve Saint-Laurent. Laissez David Saint-Pierre vous faire visiter ce magnifique navire et vous vous surprendrez à vous imaginer sur les ponts promenades, attablé dans la salle à manger ou alors à vivre des minutes d'angoisse lors de cette funeste nuit...

### Johannie Cantin

Bizier, Hélène-Andrée. *Une histoire du Québec en photos*. Nouvelle édition revue et augmentée. Montréal, Fides, 2017, 396 p.

Beaudet, Gérard. *Comment le vieux Terrebonne est devenu le Vieux-Terrebonne. L'urbanisme face au défi patrimonial*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 225 p.

Bouchard, Jean. Préface de Michel Lessard. *Jouets au Québec 1939-1969. La seconde parade*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 189 p.

Caron, René Léon. *Salut monsieur Franklin. 1775-1776. Quand Montréal était américain*. Montréal, RLC, 2017, 125 p.

Cazelais, Normand. *Montréal, ma ville*. Montréal, Fides, 2017, 243 p.

Côté, Samuel. *L'histoire derrière des épaves du Saint-Laurent. Première partie*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 89 p.

Deschênes, Gaston. *Les gens de Montréal à l'époque de la Confédération. Illustrations et textes de l'Opinion publique*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 147 p.

Dorais, Louis-Jacques. *Quaqtaq, terre de la grande banquise, 1960-1990*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 176 p.

Ducharme, Olivier. *Films de combat : la résistance du cinéma des frères Dardenne*. Montréal, Varia, 2017, 168 p.

Ferland, Rémi et Jean Levasseur. *Dictionnaire des artisans de l'imprimé à Québec [...] Québec, Éditions Huit, 2017, 759 p.*

Fournier, Marcel (dir.). *Les officiers des troupes de la Marine au Canada. 1683-1760*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 524 p.

Genêt, Stéphane. *Les espions des lumières. Actions secrètes et espionnage militaire au temps de Louis XV*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 520 p.

Lacoursière, Jacques. *Histoire populaire de la Nouvelle-France. 1. Des origines à la Grande Paix de 1701*. Avant-propos de Denis Vaugeois. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2017, 305 p.

Lacoursière, Jacques. *Histoire populaire de la Nouvelle-France. 2. De 1701 à la Conquête*. Avant-propos de Denis Vaugeois. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2017, 297 p.

Lavallée, Martin. *Denis-Benjamin Viger. Un patriote face au Canada-Uni*. Montréal, VLB éditeur, 2017, 195 p. (Coll. « Études québécoises »).

Lefebvre, Jean-Pierre. *L'Homme à la caméra*. Montréal, Boréal, 2017, 219 p. (Coll. « Liberté grande »).

Longstaff, Alison. Ludger Larose. *Un artiste au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*. Québec, PUL, 2017, 292 p.

Plouffe, Manon. Chevalier de Lorimier. Patriote et Fils de la Liberté. Montréal, Éditions de l'Isatis, 2017, 75 p. (Coll. « Bonjour l'histoire »).

Pasquet, Jacques. Frère Marie-Victorin. Un botaniste plus grand que nature. Montréal, Éditions de l'Isatis, 2016, 87 p. (Coll. « Bonjour l'histoire »).

Reverzy, Éléonore et Nicolas Bourguinat (dir.). *Les Goncourt historiens*. Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2017, 282 p.

Ripaux, Alain. *Charles de Gaule. Une certaine idée du Québec. 50<sup>e</sup> anniversaire « Vive le Québec libre! »*. Paris, Alain Ripaux, 2017, 155 p.

Saindon, Richard. *Chronique du Bas-Saint-Laurent 1535-2017*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 377 p.

Sévigny, André. *Les renégats de Ville-Marie. Une aventure du sergent Dieulefit*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 486 p.

Tessier, Robert; Paul St-Arnaud; Jean-Marie Lalande; Yvan De Blois; Jean-Claude Tardif. *L'époque des écoles de rang. Regards sur Bellechasse 1824-1964*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 525 p.

Tétreault, Martin et Josée Tétreault. *Coquins et débauchés. Les fils de famille déportés en Nouvelle-France au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 322 p.

Théorêt, Hugues. *L'expédition allemande à l'île d'Anticosti*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 186 p.

Turcotte, Roxanne. *Antoine Labelle. Curé et roi du Nord*. Montréal, Éditions Isatis, 2016, 72 p. (Coll. « Bonjour l'histoire »).

Viau, Serge. *Québec, à la rencontre des villes du patrimoine mondial*. Québec, Les Éditions Gid, 2017, 267 p.

**Yves Beauregard**



William Brymner (Greenock, Écosse, 1855 - Wallasey, Angleterre, 1925), *Dans le comté de Cork, en Irlande*, 1892; signé et daté, en bas, à gauche : Wm Brymner 1892; huile sur toile, 95,7 x 129 cm. Achat, 1976.274 (Photo : MNBAQ, Patrick Altman).

## WILLIAM BRYMNER EN IRLANDE

Le tableau inédit *Dans le comté de Cork, en Irlande*, de grand format et toujours muni de son somptueux cadre d'origine, est signé et daté en 1892 par William Brymner, alors membre de la Royal Canadian Academy of arts, de l'Ontario Society of Artists, du Pen and Pencil Club ainsi que directeur et professeur à l'école de l'Art Association of Montreal. L'artiste montréalais présente la toile la même année aux expositions annuelles tenues conjointement

par la Royal Canadian Academy of Arts (n° 44) et par l'Art Association of Montreal (n° 16) avec le titre *In County of Cork, Ireland*. La toile, prisée à 400 \$, est exposée en même temps que le lumineux *Champ-de-Mars, en hiver* (n° 17), plus petit, évalué quant à lui à 250 \$ (aujourd'hui au Musée des beaux-arts de Montréal). Le paysage irlandais s'attire alors des louanges, assorties de quelques critiques, de la presse anglophone de Montréal. Ainsi, en est-il du

*Daily Witness* du 20 avril :

« *In County Cork, Ireland, No 16, William Brymner, R.C.A., is one of the most noted pictures in the exhibition. It is a good type of Irish scenery, embracing nature in its human and scenic forms. Competent critics argue that the foreground is capable of better treatment ; the grass in front, for instance, seems too soft and the forepart of the stonewall lacks emphasis. In all other respects the picture is one of the best in the exhibition.* »

Pour sa part, le *Herald* du 24 avril y va à son tour de son appréciation :

« *The one of Mr. Brymner's pictures most admired by genuine critics and which some of them say is the best he has ever done, is called "In County Cork, Ireland" (16). A road winding through a hamlet ; walking along it, a girl with a shawl over her head, and some geese. The soft Irish sky and the mellow tones of the landscape, and cluster of houses, are fine. The untrained observer, however, will be more disposed to admire his "Champ de Mars" (17), a winter scene.* »

Enfin, la *Gazette* du 7 mai fait part de ses réserves sur le traitement de certains éléments :

« *In the matter of progress, Mr. Wm. Brymner takes a leading place. His work has always been careful and conscientious, but in some of the Irish pictures which he exhibits this year he has caught an artistic quality and finish quite new to him. His largest picture is No. 16 "In County Cork, Ireland". At first glance the effect is somewhat lost or marred by the figure in the foreground, which is hardly up to the standard of other parts of the picture. The treatment of the light, however, is excellent, particularly in the sky and middle distance. There is also good work in some of Mr. Brymner's other pictures, but the later ones, such as No. 17, "Champ de Mars, Montreal", are not equal to his summer work in Europe.* »

À la fin de l'exposition, *In County of Cork, Ireland* se voit d'ailleurs attribuer le deuxième prix dans le cadre du concours de la peinture la plus populaire auprès des visiteurs, avec 135 votes sur les 1 182 compilés. Brymner présente à nouveau le tableau (n° 16), avec quatre autres de ses peintures, à l'exposition de la Royal Canadian Academy of Arts qui se tient l'année suivante à l'Art Association of Montréal (1<sup>er</sup> mars), mais avec une évaluation marchande, inférieure, de 350 \$. Une esquisse du paysage est reproduite dans le *Daily Witness* du 1<sup>er</sup> mars 1893 tandis qu'il est brièvement commenté par le *Star*, trois jours plus tard, dans ces termes : « *It had some fine passages, notably the sky. The geese*

*are accurately drawn* ». Le même lot de cinq tableaux est également sélectionné pour la section canadienne du département des *Fine Arts* de la *World's Columbian Exposition* qui se déroule la même année à Chicago. À partir de là, nous perdons la trace de notre tableau jusqu'à son achat en 1976, comme « paysage français », par le Musée du Québec (l'actuel MNBAQ) auprès d'une galerie montréalaise.

À l'été de 1891, William Brymner s'était employé à dessiner et à peindre des esquisses avec son compatriote et ami intime, James M. Barnsley, dans le sud-ouest de l'île d'Irlande, notamment dans les comtés de Kerry et de Cork. C'est donc à ce moment-là qu'a été conçue la composition de notre tableau. Il existe à cet égard une petite étude préparatoire lavée à l'aquarelle (9,5 x 14 pouces, coll. privée), prise sur le motif, qui met en place tous les éléments et les grandes lignes de la composition, avec des diagonales qu'elle partage d'ailleurs avec celles du *Champ-de-Mars, en hiver*. À mi-chemin entre l'académisme et le modernisme, le tableau final, au sujet pittoresque, aux effets naturels de lumière crépusculaire, aux tons terreux et largement brossés, reflète bien la formation parisienne de Brymner, entre 1878 et 1885, dans des ateliers privés ou à l'Académie Julian ainsi que les influences naturalistes de l'École de Barbizon. Cette école paysagiste de plein air valorisait notamment la vie paysanne avec l'intégration de figures isolées, souvent de petite taille, dans des scènes pastorales. Brymner séjourna dans cette région rurale, peignant d'ailleurs, en 1885, *À l'orée de la forêt de Fontainebleau*, seul tableau qu'il présenta à un Salon de Paris (aujourd'hui à l'Agnes Etherington Art Center, Kingston).

Avec son tableau irlandais, on comprend bien pourquoi Brymner, à cette époque, fut acclamé comme l'un des meilleurs peintres canadiens de sa génération.

**Mario Béland, msrc**  
**Historien de l'art**



## LE GÉNÉRAL DE GAULLE SUR 33 TOURS

À la fin de 1967, la compagnie montréalaise Trans-Canada a lancé un disque 33 tours inusité, reprenant des extraits des discours du général Charles de Gaulle prononcés lors sa visite au Québec. Ce disque supervisé par Pierre-Claude Élie n'avait pas reçu une vaste diffusion et n'a jamais été réédité en CD. Pourtant, l'intérêt historique de cet enregistrement reste indéniable : il permet de contextualiser les propos tenus lors des rassemblements et des cérémonies officielles. Mais surtout, réentendre ces discours permet de suivre la progression des idées formulées et de savoir ce que le général de Gaulle a dit avant ses quatre fameux mots que tout le monde a retenu et répété, en ce soir du 23 juillet 1967. Bien sûr, on peut de nos jours revoir l'excellent film de Jean-Claude Labrecque, *La visite du général de Gaulle au Québec* (1967), si souvent cité. On y revoyait cette journée bien remplie, de l'arrivée au port de Québec jusqu'à la randonnée sur le chemin du Roy, l'ancienne route 2, pour arriver triomphalement sur l'île de Montréal. Le cinéaste Claude Fournier avait lui aussi réalisé un court métrage intitulé *Du général au particulier* (1967). Mais ce disque intitulé *Vive le Québec libre!* montrait bien les efforts de préservation de ce moment historique, bien avant la



et le ton généreux, emphatique du général lorsqu'il s'exclamaît : « Mais on est comme chez soi, ici! »

Parmi ses autres parutions de l'époque, Trans-Canada promouvait des disques 33 tours de vedettes comme Tony Roman, Johnny Farago et des Baronets. Nous étions en 1967 et ces artistes contribuent à la mise en contexte de la venue du général de Gaulle pour visiter le pavillon de la France lors de l'Exposition universelle Terre des Hommes. Ce disque non musical n'était pas un cas unique dans l'histoire du

vinyle : au fil des ans, on pouvait trouver en France d'autres enregistrements du général de Gaulle rappelant ses années de résistance et la libération de 1944. Au Québec, on a lancé un 33 tours de discours de l'ancien premier ministre Maurice Duplessis durant les années 1970. Encore de nos jours, il existe de rééditions de discours célèbres (André Malraux), de pièces de théâtre et d'œuvres pour enfants (*Passé-Partout*).

**Yves Laberge**

commercialisation du magnétoscope VHS, du lecteur DVD, de YouTube et de tant d'autres moyens de diffusion. La qualité sonore est satisfaisante et on apprécie d'entendre la bienveillance

Film de Jean-Claude Labrecque, *La visite du général de Gaulle au Québec* (1967) <https://www.youtube.com/watch?v=qI2Xd1nbXOM>

## Montréal en Histoires au parc Jean-Drapeau



Photo : Montréal en Histoires.

Montréal en Histoires innove de nouveau avec des bornes de réalités virtuelles en lieux fixes extérieurs. Ce nouveau concept plus convivial, qui ne nécessite pas l'utilisation d'un casque, a été développé et fabriqué entièrement au Québec. Les trois premières bornes, inaugurées au parc Jean-Drapeau en août dernier, proposent des expériences historiques et

ludiques grâce aux technologies de la réalité virtuelle et de la réalité augmentée. Les utilisateurs pourront ainsi remonter le temps pour visiter les pavillons d'Expo 67 ou encore découvrir le parc en construction tel qu'il sera en 2019, après les travaux réalisés dans le cadre du plan d'aménagement et de mise en valeur du secteur sud de l'île Sainte-Hélène. Ces travaux ajouteront au parc un amphithéâtre naturel d'une capacité de 65 000 personnes et une allée reliant la sculpture *Trois disques (L'Homme)* d'Alexander Calder, à la Biosphère de Buckminster Fuller et jusqu'au pont du Cosmos. Les contenus développés pour le parc Jean-Drapeau, soit deux réalités virtuelles et une réalité augmentée, sont également disponibles à l'aide de l'application mobile gratuite Montréal en Histoires. On souhaite implanter cette technologie dans d'autres sites extérieurs.

Montréal en Histoires est un organisme à but non lucratif qui s'est donné pour mission de développer et de réaliser différents projets afin de permettre aux Montréalais et aux visiteurs de découvrir, d'explorer et de célébrer l'histoire de la métropole.

## Le Centre Marius-Barbeau célèbre ses 40 ans

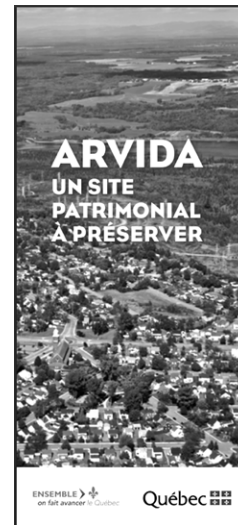


Le Centre Marius Barbeau, qui a pignon sur rue au 4839, rue de Bordeaux à Montréal, souligne son 40<sup>e</sup> anniversaire de fondation par une exposition intitulée *Marius Barbeau : un géant à découvrir*. Cette exposition itinérante vise à faire découvrir au public le grand folkloriste et anthropologue québécois originaire de la Beauce. Organisme à but non lucratif fondé par Jimmy Di Genova en 1977, le Centre Marius-Barbeau a pour mission de conserver, transmettre, diffuser et valoriser les

arts et traditions populaires québécois, incluant ceux des Premières Nations, ainsi que la diversité culturelle à travers le monde. Connu jusqu'à tout récemment comme un centre de documentation, il est devenu un véritable centre d'interprétation de la culture traditionnelle.

Le CMB conserve les archives des troupes de danse Les Sortilèges et Les Feux Follets, celles du Centre de recherche et d'information folklorique de Montréal (CRIFM), mais aussi de nombreux documents et artefacts : plus de 2 500 monographies, 600 pièces de costumes folkloriques, enregistrements vidéo et sonores, notations de danses, photographies, etc. C'est un important centre de références sur le patrimoine immatériel.

## Projet de déclaration du site patrimonial d'Arvida



La ville d'Arvida, au Saguenay, est un exemple particulièrement achevé et avant-gardiste de ville

mono-industrielle planifiée. L'ex-ministre de la Culture et des Communications et ministre responsable de la Protection et de la Promotion de la langue française, Luc Fortin, avait récemment recommandé au gouvernement du Québec de déclarer le site patrimonial d'Arvida en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel. Ce statut constitue une mesure exceptionnelle de protection que le gouvernement peut attribuer à un territoire dont la connaissance, la protection, la mise en valeur et la transmission présentent un intérêt public. À ce jour, le Québec compte seulement douze sites patrimoniaux déclarés par le gouvernement, le premier ayant été le Vieux-Québec, en 1963, et le plus récent, le Mont-Royal, en 2005.

La ville d'Arvida a été désignée en 2012 comme Lieu historique national du Canada par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada. Et sa candidature a été récemment déposée officiellement à Parcs Canada pour être placée sur la liste indicative du gouvernement fédéral, première d'une série d'étapes pouvant mener à l'obtention d'une reconnaissance par l'UNESCO.

**Jacques Saint-Pierre**

# IL Y A 150 ANS, LA CONFÉDÉRATION

## OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE D'UNE ANNÉE COMME LES AUTRES

**A**près les élections de 1867, la première législature du Canada commence à exercer ses pouvoirs en novembre. La première session va durer du 6 novembre 1867 au 22 mai 1868. L'ordre du jour de la Chambre des communes est dicté par le gouvernement majoritaire de John A. Macdonald. Le nouveau premier ministre affiche dès lors rapidement ses orientations favorables à la centralisation, comme l'ont démontré plusieurs historiens et constitutionnalistes depuis.

À la même époque, le dentiste montréalais William George Beers veut faire déclarer la crosse, sport national du Canada. Dès 1856, W.G. Beers fonde le Montreal Lacrosse Club et fait la promotion de ce sport d'origine amérindienne. Durant plusieurs siècles, les Premières Nations jouent à la crosse dans une perspective spirituelle, que ce soit pour remercier le Grand Esprit ou pour régler un différend entre deux tribus. Beers en codifie les règlements et y intègre des notions de fair-play dites « anglo-saxonnes ». L'intérêt pour la crosse s'accroît alors rapidement au sein de la population blanche. En 1859, une rumeur se répand que le Parlement a déclaré la crosse, jeu national du Canada. À l'automne 1867, la National Lacrosse Association amorce ses activités. C'est la première association sportive nationale d'Amérique du Nord. Elle regroupe plus de 29 clubs et sa



Joseph Édouard Cauchon, (1816-1885).  
Photo : Studio Topley (1875). (Bibliothèque et Archives Canada).

devise est « *Our Country. Our Game* ». La pratique de la crosse devient une des manifestations sociales du nationalisme canadien naissant. Deux ans plus tard, Beers publie chez Dawson Brothers : *Lacrosse. The National Game of Canada*. La pratique de ce sport se développe significativement dans les décennies suivantes, mais perd en popularité face au hockey au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Finalement, le 12 mai 1994, la Loi sur les sports nationaux reconnaît la crosse comme le sport national d'été du Canada.

Sur la scène québécoise, le nouveau rôle de capitale de la province de Québec dans la cité de Champlain est à souligner. Dès la fin d'octobre, le premier ministre Pierre-Joseph-Olivier Chauveau offre à Pamphile Le May le poste de bibliothécaire de la nouvelle Assemblée législative. Le jeune écrivain et avocat entre en fonction le 27 décembre et y travaille 25 ans. Lors de sa mise à la retraite, en 1892, la bibliothèque de l'Assemblée est passée de quelques centaines de livres à 33 804 volumes, et ce, malgré le terrible incendie de 1883. De plus, Le May a réussi à maintenir l'accès public à cette bibliothèque, au grand déplaisir de certains députés.

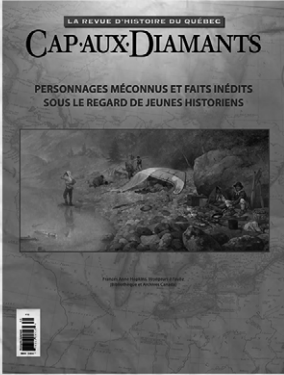
D'autres nominations politiques importantes ont aussi lieu à l'automne 1867. Le 2 novembre, le lieutenant-gouverneur Narcisse-Fortunat Belleau suit les recommandations du premier ministre Chauveau et nomme les premiers conseillers législatifs. La nouvelle constitution prévoit la création d'un Conseil législatif composé de 24 membres nommés à vie pour représenter les collèges électoraux organisés en 1856 sur l'ancien territoire du Bas-Canada. Cette disposition constitutionnelle assure le fonctionnement d'un parlement bicaméral.

Ce système garanti, selon George-Étienne Cartier, « plus de dignité à nos institutions législatives » et empêche « la tourmente populaire de jamais bouleverser l'État ». En fait, ce système vise à protéger les droits de la minorité anglo-protestante contre une domination de la majorité franco-catholique. Le Conseil législatif sera aboli en 1968. La première session de la première législature de la province de Québec dure du 27 décembre 1867 au 24 février 1868. Dès le début de leurs travaux, les parlementaires élisent Joseph-Goderic Blanchet pour présider les séances. À l'époque, cette fonction est désignée comme celle de l'orateur, une traduction de l'anglais *speaker*; en 1968, l'orateur devient le président de l'Assemblée nationale du Québec. Le lendemain, 28 décembre, les premières règles de procédure sont adoptées. Les débats ne portent

pas sur la Confédération puisque ses opposants ont plutôt choisi de se faire élire sur la scène fédérale. Par exemple, Henry-Gustave Joly, qui deviendra le premier chef du Parti libéral en mars 1869, déclare dans son discours du 30 décembre 1867 qu'il accepte la Confédération même s'il l'a combattue avant son adoption. Soulignons aussi que la province de Québec est en période de surplus budgétaire. Dans son exposé financier du 14 février 1868, le trésorier provincial Christopher Dunkin rapporte, pour la période du 1<sup>er</sup> juillet au 31 décembre 1867, des recettes de 616 869,35 \$ contre des dépenses de 485 130,02 \$. Deux derniers événements de l'automne 1867 méritent d'être soulignés. En novembre, un comité est formé pour assurer le recrutement de zouaves pontificaux canadiens. Cette initiative donne suite au désir exprimé

dès 1861 par M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, archevêque de Montréal, d'envoyer un contingent rejoindre les troupes de zouaves, ces soldats défenseurs temporels du pape Pie IX. Ce sont 507 Canadiens français qui se rendront à Rome pour prendre part à cette lutte de pouvoir politico-religieuse. Enfin, le 17 décembre, Louis-Joseph Papineau fait sa dernière apparition publique devant l'Institut canadien de Montréal pour le vingt-troisième anniversaire de cette société. Papineau y livre un discours résolument opposé à la Confédération, un régime constitutionnel qui est « le plus coupable de tous » et affirme son admiration pour la république et les institutions américaines. Ce testament politique sera le chant du cygne du grand tribun patriote.

**François Drouin**





LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP-AUX-DIAMANTS**  
PERSONNAGES MÉCONNUS ET FAITS INÉDITS  
SOUS LE REGARD DE JEUNES HISTORIENS

## GÉNÉALOGIE ET HISTOIRE : DEUX SŒURS

Abonnez-vous à  
**CAP-AUX-DIAMANTS**

au  
**418 656-5040**

Tel. : (418) 656-5040  
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

 Suivez-nous sur Facebook!
 
 Visitez le site web : [www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)




**Centre d'Archives Régionales**  
SÉMINAIRE DE NICOLET

Heures d'ouverture :  
du lundi au vendredi  
de 9 h à 12 h  
de 13 h à 16 h 30

*... témoin de notre histoire...*

645, boul. Louis-Fréchette, Nicolet J3T 1L6  
Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543  
Courrier électronique : [seminairedenicolet@sogetel.net](mailto:seminairedenicolet@sogetel.net)  
Site internet : <http://archivesseminairenicolet.wordpress.com>



**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC**  
*(fondée en 1937)*

**FIER PASSÉ OBLIGE**

- ↳ pour RECEVOIR régulièrement des publications de haute qualité
  - le bulletin Québecensia
  - le Calendrier des vues anciennes de Québec
  - la revue Cap-aux-Diamants (membres privilégiés)
- ↳ pour RENCONTRER d'autres passionnés de l'histoire
- ↳ pour ASSISTER gratuitement aux activités organisées par la SHQ
  - les conférences publiques
  - les expositions présentées par la Société historique
- ↳ pour PROFITER de notre centre de documentation
- ↳ pour BÉNÉFICIER d'un tarif préférentiel
  - sur le prix courant de nos publications
  - sur nos excursions et visites patrimoniales

**Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet**

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8  
téléphone : 418-694-1020 poste 256  
courriel : [shq1@bellnet.ca](mailto:shq1@bellnet.ca)  
[www.societehistoriquequebec.qc.ca](http://www.societehistoriquequebec.qc.ca)

## MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

**Du 16 septembre 2017 au 5 août 2018.**

*L'art de la table*

**Du 11 novembre 2017 au 24 janvier 2018.**

*Et si j'avais des ailes...*

*Céline Poirier, artiste en arts visuels.*

## POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

**Jusqu'au 7 janvier 2018.**

*Allô, Montréal! Les collections historiques de Bell*

**À partir du 25 novembre 2017**

*Passion : hockey*

**À partir du 10 avril 2018.**

*Reines d'Égypte*

## MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

**Exposition permanente.**

*Gaspésie... le grand voyage*

*Gaspésienne n° 20*

**Jusqu'au 28 janvier 2018.**

*Empreintes micmaques - exposition*

**Jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 2018.**

*Souvenirs de vacances*

## MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

**Expositions.**

*Philippe Aubert de Gaspé. L'héritage remarquable d'un « ancien Canadien »*

*Cueillettes d'hier et d'aujourd'hui Vie de quartier. Mémoires de la basse-ville de Québec*

*Souvenirs de table*

## MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

**Exposition permanente.**

*Le temps des Québécois*

*C'est notre histoire*

**Jusqu'au 11 mars 2018.**

*Cerveau à la folie*

**Jusqu'au 18 février 2018.**

*La robe des nations*

**Du 2 novembre 2017 au 28 octobre 2018.**

*De trappeurs à entrepreneurs*

**Du 28 novembre 2017 au 8 octobre 2018.**

*Bibis, cloches et escarpins*

**Du 6 décembre 2017 au 27 août 2018.**

*Dallaire. De l'idée à l'objet.*

## MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**Jusqu'au 12 mars 2018.**

*Car le temps est la plus longue distance entre deux endroits*

**Jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 2018.**

*Leonard Cohen – Une brèche en toute chose*

**Jusqu'au 11 mars 2018.**

*L'offre*

## MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**Du 26 mai 2017 au 7 janvier 2018.**

*Illusions – L'art de la magie*

**Du 19 novembre 2017 au 11 mars 2018.**

*Tohu-bohu au pays des contes*

**Du 8 décembre 2017 au 8 avril 2018.**

*Gabor Szilasi – Le monde de l'art à Montréal, 1960-1980*

**Du 16 février au 6 mai 2018.**

*Michel Campeau – Avant le numérique.*

## MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

**Jusqu'au 3 décembre 2018.**

*BDQ : l'art de la bande dessinée québécoise*

**Jusqu'au 7 janvier 2018.**

*Jean-Julien Bourgault : témoin de son temps*

**Jusqu'au 19 septembre 2019.**

*Notre Far West*

*Souligne les 50 ans du Festival western de Saint-Tite.*

**Jusqu'au 25 mars 2018.**

*Quel est ce truc? Machin? Bidule? - Espace découvertes*

## EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

**Exposition permanente.**

*Arrête, regarde, écoute : train en vue*

**Jusqu'au 27 mai 2018.**

*Corps d'acier/Cœur de papier : les archives du CP*

## MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

**Jusqu'au 7 janvier 2018.**

*Mitchell/Riopelle. Un couple dans la démesure*

**Du 8 février 2018 au 13 mai 2018**

*Alberto Giacometti*

**Jusqu'au 14 octobre 2018**

*D'entrée de jeu*

*Galerie de famille*

## MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

**Expositions références.**

*La colonie retrouvée*

*Mutations*

## CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

**Jusqu'au 2 septembre 2018.**

*Explosion 67*

*Terre des jeunes*

*Expo Extra!*

## MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

**Jusqu'au 7 janvier 2018.**

*Gravé dans la pierre - L'art souterrain de la Première Guerre mondiale*

**Jusqu'au 7 janvier 2018.**

*Flurs d'armes – Une exposition d'art itinérante*

## MUSÉE MARIUS BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

**Jusqu'au 7 janvier 2018.**

*En ces temps de tourmente Jocelyn Gasse*

*Sur le chemin des portes*

*Photographies de Ghislaine Crête*

## MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

**Jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 2018.**

*Les enfants font la fête!*

**Jusqu'au 7 janvier 2018.**

*Tirées par des chevaux. La collection de voitures hippomobiles de Paul Bienvenue*

*Hot Wheels<sup>mc</sup> – Vers le podium<sup>mc</sup>*

*Canada : jour 1*

**Jusqu'au 28 janvier 2018.**

*Reflets d'il y a 150 ans*

*Les trésors de Bibliothèque et Archives Canada*

**Jusqu'au 30 juin 2020.**

*Au-delà du Bluenose – La collection William James*

**Yves Beauregard**



## JOIGNEZ-VOUS À NOUS!

Fondée en 1922, la Société historique du Canada / Canadian Historical Association est une association bilingue reconnue mondialement, elle est la plus importante organisation représentant les historiens au Canada.

La SHC est une institution unique au pays par son engagement envers les chercheurs œuvrant dans le domaine de l'histoire canadienne tout en accueillant aussi les chercheurs au Canada qui se concentrent sur l'histoire d'autres aires géographiques.

La SHC vise à regrouper tous ceux et celles qui écrivent, enseignent et interprètent l'histoire afin d'encourager les échanges intellectuels et de promouvoir les meilleures politiques publiques possibles dans ce domaine. Nous défendons les intérêts des historiens au Canada et désirons offrir une communauté dans laquelle les débats intellectuels sur des questions concernant toutes sortes de sujets sont encouragés et où l'intérêt collectif peut être sondé.

Canadian  
Historical  
Association



Société  
historique  
du Canada

The Canadian Historical Association | La Société historique du Canada  
1912-130, rue Albert Street, Ottawa ON K1P 5G4

Tel. | Tél. : (613) 233-7885 Fax | Tél. : (613) 565-5445

Email | Courriel cha-shc@cha-shc.ca Website | Site Internet : www.cha-shc.ca

## JOIN OR RENEW!

The Canadian Historical Association/Société historique du Canada is an internationally recognized, bilingual association that was founded in 1922, it is the largest association of its kind in Canada.

This organization is unique for its strong commitment to those working in the field of Canadian history; while being inclusive of historians within Canada who are focused on non-Canadian areas.

The CHA aims to bring together those in Canada who write, teach, and interpret history, to encourage intellectual exchange and to promote the best public policies for historical work. We are committed to advocating on behalf of historians within Canada and to providing a community in which scholarship on a broad range of topics can be discussed and in which collective interests can be explored.

## JOIN OR RENEW!

The Canadian Historical Association/Société historique du Canada is an internationally recognized, bilingual association that was founded in 1922, it is the largest association of its kind in Canada.

This organization is unique for its strong commitment to those working in the field of Canadian history; while being inclusive of historians within Canada who are focused on non-Canadian areas.

The CHA aims to bring together those in Canada who write, teach, and interpret history, to encourage intellectual exchange and to promote the best public policies for historical work. We are committed to advocating on behalf of historians within Canada and to providing a community in which scholarship on a broad range of topics can be discussed and in which collective interests can be explored.

Canadian  
Historical  
Association



Société  
historique  
du Canada

The Canadian Historical Association | La Société historique du Canada

1912-130, rue Albert Street, Ottawa ON K1P 5G4 Tel. | Tél. : (613) 233-7885 Fax | Tél. : (613) 565-5445

Website | Site Internet : [www.cha-shc.ca](http://www.cha-shc.ca) Email | Courriel : [cha-shc@cha-shc.ca](mailto:cha-shc@cha-shc.ca)

## JOIGNEZ-VOUS À NOUS!

Fondée en 1922, la Société historique du Canada / Canadian Historical Association est une association bilingue reconnue mondialement, elle est la plus importante organisation représentant les historiens au Canada.

La SHC est une institution unique au pays par son engagement envers les chercheurs œuvrant dans le domaine de l'histoire canadienne tout en accueillant aussi les chercheurs au Canada qui se concentrent sur l'histoire d'autres aires géographiques.

La SHC vise à regrouper tous ceux et celles qui écrivent, enseignent et interprètent l'histoire afin d'encourager les échanges intellectuels et de promouvoir les meilleures politiques publiques possibles dans ce domaine. Nous défendons les intérêts des historiens au Canada et désirons offrir une communauté dans laquelle les débats intellectuels sur des questions concernant toutes sortes de sujets sont encouragés et où l'intérêt collectif peut être sondé.



ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD TICARTOC VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES  
 CINÉ-BULLES CINÉMAS SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT LES ÉCRITS MŒBIUS  
 XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET  
 NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ  
 HISTOIRE QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE  
 THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE  
 L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS TANGENCE VOIX ET IMAGES

# LA CULTURE EN REVUES

LES REVUES  
 CULTURELLES QUÉBÉCOISES  
**SODEP.QC.CA**

**sodep**  
 Société de développement  
 des périodiques  
 culturels québécois



# Société généalogique canadienne-française

## Nos collections thématiques

- ◆ Phénix (cartes mortuaires)
- ◆ Dossiers de famille
- ◆ Bibliothèque numérique



3440, rue Davidson, Montréal (Québec), H1W 2Z5  
Téléphone : 514-527-1010 - Courriel : [info@sgcf.com](mailto:info@sgcf.com)



## Société de généalogie de Québec fondée en 1961

### ATELIERS DE FORMATION ET CONFÉRENCES

- Vous voulez accroître vos connaissances en généalogie...
- Vous souhaitez discuter, échanger et partager votre passion...
- Vous désirez faciliter vos recherches...

### Rien de plus simple !

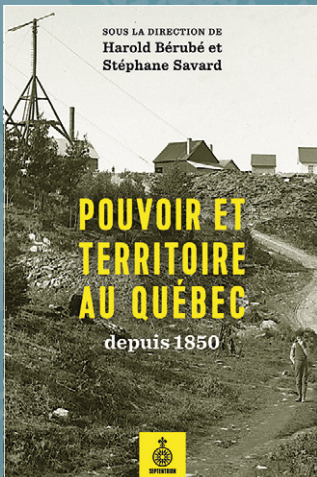
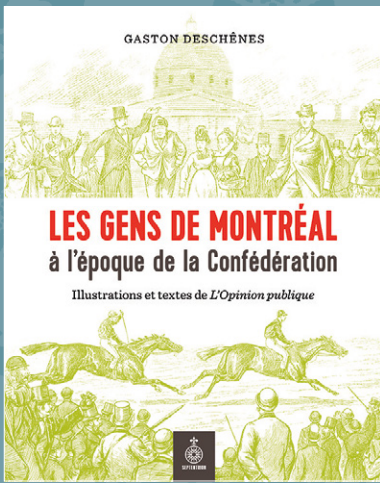
- ✓ La SGQ vous offre un large éventail d'ateliers de formation durant les sessions d'automne et d'hiver. Que vous soyez de niveau débutant, intermédiaire ou avancé, ces ateliers sauront répondre à vos attentes.

**Pour connaître les sujets traités : [www.sgq.qc.ca](http://www.sgq.qc.ca) onglet formation**

- ✓ Nos conférences abordent des thèmes touchant la généalogie et l'histoire. Elles ont lieu le 3<sup>e</sup> mercredi du mois à 19 h 30 au Centre communautaire Noël-Brulart, 1229, avenue du Chanoine Morel, Québec. Le stationnement est gratuit. L'entrée est libre pour les membres et est de 5 \$ pour les non-membres.

**Pour plus de détails : [www.sgq.qc.ca](http://www.sgq.qc.ca) onglet conférences**

**N'hésitez pas à vous inscrire ! Au plaisir de vous rencontrer !**



# SEPTENTRION

**TOUJOURS LA RÉFÉRENCE  
EN HISTOIRE AU QUÉBEC**

[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

